NOV 1 1947

ANNÉE OCTOBRE 1947 N° 10

PERIODICAL ROOM
GENERAL LIBRARY
UNIV. OF MICH.

REVUE DE PARIS

ÉDOUARD HERRIOT : La Politique et l'Intelligence

RACHEL : Lettres inédites

JEAN COCTEAU : Manon

ROBERT DE TRAZ : Lady Macbeth

GEORGES LE FÈVRE : Le Pétrole dans la Vie française

ÉMILE MAGNE : Les Journées des Barricades

WILLIAM VAN NARVIG : La Police secrète en U.R.S.S.

ARMAND HOOG : L'Accident — Fin

RONALD CAMPBELL : Chez les Esquimaux

G. LAVAUD, S. DRET, CH. DE GODLEWSKA, L. ROCHÉ : Poèmes

GÉRARD BAUER : Le Théâtre

MARCEL THIÉBAUT : Parmi les Livres

LA LIVRAISON : 60 FRS

SOMMAIRE

		Pages
Édouard HERRIOT	La Politique et l'Intelligence	3
RACHEL	Lettres inédites	13
Jean COCTEAU	Manon	22
Robert de TRAZ	Lady Macbeth	25
Gorges LE FÈVRE	Le Pétrole dans la Vie française	39
Émile MAGNE	Les Journées des Barricades	49
William van NARVIG	La Police secrète en U.R.S.S.	69
Armand HOOG	L'Accident — Fin	81
Ronald CAMPBELL	Chez les Esquimaux	126
G. LAVAUD, S. DRET, Ch. de GODLEWSKA et L. ROCHÉ	Poèmes	146
Gérard BAUER	Le Théâtre	152
Marcel THIÉBAUT	Parmi les Livres	157
	Notes et chronique bibliographique	168

★ ★

DIRECTEUR : Marcel THIÉBAUT

LA REVUE DE PARIS

publiera prochainement

LE JUGE GASKONY

par **Charles MORGAN**

LAMENNAIS CONTRE SON TEMPS

par Adrien Dansette

PÉTRARQUE ET SA MUSE

par Étienne Gilson

de l'Académie Française

CHANGEMENTS D'ADRESSES

Prière de joindre la somme de dix francs et une bande d'abonnement à toute demande de changement d'adresse.

TARIFS DES ABONNEMENTS

Un an, 600 francs

Six mois, 300 francs

Étranger : Un an, 720 francs; six mois, 360 francs

Rédaction et administration : 114, avenue des Champs-Elysées (Balzac 02-88)

Compte chèques postaux 360-50 Paris.

LA REVUE DE PARIS : Société à responsabilité limitée, capital 75.000 francs.

Propriétaires : Edmée de La Rochefoucauld - André de Fels. — Tirage : 19.000 exemplaires

Copyright by Revue de Paris 1947

LA POLITIQUE ET L'INTELLIGENCE

Les deux qualités essentielles de Paul Reynaud sont l'intelligence et le courage. Il peut prendre à son compte la phrase de la *Soirée avec Monsieur Teste* : « La bêtise n'est pas mon fort ». Il ne s'est pas enrôlé dans un de ces partis qui restreignent de plus en plus la liberté personnelle de jugement au profit du dogme commun : pratique bien peu conforme à la tradition et au génie de la France. Il étudie chaque problème en soi, sur le plan de la technique. Etant parvenu à une solution, il l'expose sans souci de plaire ou de déplaire, rencontrant tour à tour les approbations ou les oppositions les plus variées. De là son originalité et l'intérêt de son action. Le rôle de l'homme d'État est, semble-t-il, de réaliser en lui-même la raison et, par la persuasion, de l'imposer au dehors.

Je ne suivrai pas le détail de son ouvrage : *la France a sauvé l'Europe*, vaste répertoire de faits et d'idées, un Pourana, comme disait Renan. Paul Reynaud part de ce principe — aussi juste en 1947 qu'en 1939 — que les facteurs économiques agissent sur les événements au moins autant que les faits politiques. Pour lui, la deuxième guerre mondiale fut la conséquence de la crise qui avait atteint le monde entier et provoqué l'effondrement du cours des matières premières, « catastrophe économique sans précédent, nous dit-il, dans l'histoire de l'humanité ». Il eût fallu, à son avis, dévaluer à temps la monnaie, au lieu d'attendre la contrainte des circonstances. Mais bien que Paul Reynaud rattache à des causes financières le drame de 1939, bien qu'il expose sa

conception avec l'autorité que chacun lui reconnaît en cette matière, je désire me borner à extraire d'un recueil, forcément assez touffu, les éléments qui permettront aux Français d'apprécier le rôle de l'ancien président du Conseil sur trois épisodes essentiels qui éclairent et expliquent toute l'histoire de nos désastres : problème des divisions cuirassées ; alliance franco-russe ; armistice de juin 1940. Je rechercherai surtout, dans cet exposé, la clarté. On me permettra de compléter par certaines indications personnelles les assertions de Paul Reynaud.

I. — LE PROBLÈME DES DIVISIONS CUIRASSÉES

Le premier grand mérite de Paul Reynaud est d'avoir proposé au Parlement et à l'opinion l'organisation d'une armée française de type moderne, qui nous eût assuré la victoire. La guerre précédente avait révélé l'extrême importance des chars et des avions. Or, nous possédions, en 1918 des milliers de tanks tandis que nous n'en comptions, en mars 1935, que 160 de modèle récent (10 chars B et 150 chars D1). Une fois de plus dans notre histoire, nous laissions l'étranger exploiter une invention d'origine française ; dans un ordre différent, c'est ce qui s'est produit pour les colorants artificiels. Au cours d'un débat où je fus appelé à intervenir, comme ministre d'État du Cabinet Flandin, Paul Reynaud exposa sa conception. Je demandais au Gouvernement d'utiliser un des articles de la loi d'un an et de prolonger la durée du service de certaines classes ; j'invoquais la gravité de la situation extérieure. Paul Reynaud allait plus loin.

Le commandant de Gaulle venait de faire paraître sous ce titre : *Vers l'Armée de Métier*, un livre très pressant où il réclamait la création d'un corps cuirassé. Ce titre heurtait certains principes démocratiques ; l'ouvrage lui-même présentait, en termes excellents, l'idée, entrevue déjà par le général Doumenc, de la création d'une armée cuirassée, distincte des autres, ayant son rôle propre, destinée au choc. « Un instrument de manœuvre *répressif et préventif*, voilà, écrivait de Gaulle, de quoi nous devons nous pourvoir... Six divisions de ligne, motorisées et chenillées tout entières, blindées en partie, constitueront l'armée propre à créer l'événement... Une brigade fortement blindée, roulant à travers champs aussi vite qu'un cheval au galop, armée de cent cinquante canons de moyen calibre, de quatre cents pièces plus petites, de six centaines de mitrailleuses, franchissant les fossés de trois mètres de large, gravissant les talus de trente pieds de haut, culbutant les arbres de quarante ans..., voilà de quoi l'industrie peut doter aujourd'hui chaque division professionnelle. » Le 15 mars 1935, Paul Reynaud attaque l'inertie de nos états-majors. « C'est, déclare-t-il, par une offensive foudroyante, avec une aviation ultra-moderne et une armée rapide à grand rendement que l'Allemagne fera son opération. » Une politique de défensive pure nous condamne à trahir nos amis tchèques ou polonais, envers lesquels nous avons

des engagements précis. C'est l'évidence même. Mais l'orateur se heurte au Gouvernement et aux grands chefs, à certaines inintelligences d'élite. Le 28 mars 1935, il dépose un contre-projet, inspiré par le commandant de Gaulle, tendant à créer un « corps spécialisé » dont la constitution devait être achevée, au plus tard, le 15 avril 1940 ; ce texte ajoutait à la division légère mécanique de Reims six divisions cuirassées, appelées divisions de ligne, dont chacune comprendrait 500 chars ; il ne supprimait en rien les grandes unités fournies par les contingents et les réserves.

Ce contre-projet fut combattu par le général Debeney et repoussé par le gouvernement Laval. Reynaud revient à la charge dans son livre : *Jeunesse, quelle France veux-tu?* Il écrit : « Le grand fait nouveau de la prochaine guerre, ce sera le moteur à explosion ». Il montre le rôle de la machine dans les conflits modernes. Peine perdue! l'armée est encore plus dure que l'Église pour les schismatiques. Vigny, dans la préface de *Servitude et Grandeur*, a dénoncé la sévérité du conformisme militaire. Le commandant de Gaulle voyait son nom rayé du tableau d'avancement. *L'Instruction* du 12 août 1936 confirmait le *statu quo*. « Sans méconnaître, disait-elle, l'importance des progrès réalisés depuis 1920 dans le domaine des moyens de combat et de transports, la Commission de rédaction de la présente Instruction a estimé néanmoins que ces progrès d'ordre technique ne modifiaient pas sensiblement, dans le domaine tactique, les règles essentielles établies par ses devanciers. *Elle a admis, par conséquent, que le corps de doctrine, objectivement fixé au lendemain de la victoire, par des chefs éminents venant d'exercer des commandements élevés, devait demeurer la charte de l'emploi tactique de nos grandes Unités.* » L'Instruction ignore l'œuvre formidable réalisée par notre voisine pour les chars et pour l'aviation, la création par Hitler d'un corps cuirassé, les préoccupations qui se manifestent dans les revues militaires de la Grande-Bretagne et des États-Unis. L'Allemagne publiait des ouvrages, abondamment illustrés, où elle exposait la technique de ses créations, y compris le char amphibie. On en verra bientôt les conséquences. La doctrine de Pétain continuait à s'imposer. L'absence d'un corps cuirassé ne nous permit pas d'intervenir lorsque, en mars 1936, Hitler occupa la Rhénanie.

En février 1937, la question du corps cuirassé se pose de nouveau devant la Chambre. Reynaud intervient une fois de plus, montrant ce que sera, dans la guerre prochaine, le rôle de la vitesse. Le ministère français persiste dans sa conception tactique, réduite à la défensive. Il invoque la difficulté de recruter le personnel nécessaire pour un corps cuirassé, l'obligation de ne pas rompre l'unité de l'armée française, le peu d'efficacité du char. On songe aux difficultés rencontrées par Vauban lorsqu'il voulut substituer le système des ouvrages rasants à celui des fortifications hautes et créa le corps des ingénieurs, origine de l'arme du génie. Le Gouvernement se contentait de créer une troisième division légère mécanique et d'annoncer des expériences pour la constitution de divisions lourdes. Ces expériences ne seront jamais faites ; la troisième

division ne sera pas créée. Nos deux premières divisions cuirassées ne commencèrent à être organisées qu'en janvier 1940, alors que l'Allemagne en constituait douze, jumelées avec les *Stukas*, les escadrilles d'avions bombardiers en piqué. Sous l'influence de Pétain, le Parlement restait attaché à la doctrine de la stricte défensive. Le Conseil supérieur de la Guerre déclarait, dans un de ses procès-verbaux : « Il est apparu qu'une attaque de chars ne peut réussir contre un front constitué que si elle est appuyée par une forte artillerie contre-battant l'armement antichar ennemi ». On ne pouvait se tromper avec plus d'autorité.

On croit surtout, chez nous, à la vertu de l'armement antichar ; on ne pense pas que les divisions blindées allemandes soient destinées à la rupture frontale d'une position organisée. Seul, le général Hering soutient la thèse de l'autonomie de la division cuirassée appuyée par l'aviation de bataille. Reynaud tire à nouveau la sonnette d'alarme, en 1937, avec son livre sur le *Problème militaire français*. « Le corps cuirassé, écrit-il, sera le marteau de fer qui ouvrira la brèche à la victoire. »

Pour savoir s'il avait raison, il n'y a pas lieu d'épiloguer longuement. Il suffit de citer le début du rapport Gamelin en date du 18 mai 1940, après le désastre. « L'ennemi a mené une vaste opération de rupture en se servant jusqu'ici, *presque exclusivement*, des divisions blindées dont il disposait, appuyées sur les divisions d'infanterie motorisées. A l'heure actuelle, le nombre de ces divisions connu de façon certaine est de dix, parmi lesquelles sept opèrent au sud de la coupure Sambre-Meuse. L'action de ces grandes unités cuirassées, appuyées par des forces d'aviation considérables, a revêtu la forme d'un vaste engagement d'avant-gardes, sans participation de la masse des divisions normales, qui semble ne pas être encore intervenue, sauf pour relever les divisions d'infanterie au fur et à mesure de leur progression... Le malheur est que les idées qui ont inspiré le haut commandement allemand en matière d'engins blindés utilisés en masse sont des idées françaises. » Notre défaite de 1940 est le résultat d'un abandon intellectuel, accompagné d'un abandon moral.

II. — L'ALLIANCE FRANCO-SOVIÉTIQUE

C'est en ce qui concerne nos relations avec l'Union Soviétique que Paul Reynaud nous a donné une deuxième preuve de son esprit de prévision. Dans son livre, *Vers l'Armée de Métier*, le commandant de Gaulle rappelait cette pensée de Napoléon : « La politique d'un État est dans sa géographie ». Avec beaucoup de raison, Reynaud liait ses campagnes pour les divisions cuirassées à son action pour l'alliance franco-russe ; dans les deux cas, il s'agissait de savoir si nous tiendrions nos engagements envers nos amis de l'Est. Il a montré, dans son premier volume (p. 453 et suivantes), que, dans la guerre de 1914 à 1918, les Alliés avaient commis la grande faute de laisser l'armée russe sans munitions. Je m'associe sans réserve à cette opinion. Un voyage en Russie, en 1922, des études

sur place m'ont convaincu de ce fait que, même après la Révolution, des bolchevistes comme Trotzky souhaitaient et réclamaient, pour continuer la lutte, l'appui de la France. J'entends encore Trotzky, alors Commissaire à la guerre, me dire : « Si la France nous avait seulement accordé ce qu'elle donnait à la Roumanie, réduite au petit canton de Jassy, nous eussions repris la lutte ». Et, dans les termes les plus émouvants, il me rappelait comment les bolcheviks avaient rompu les pourparlers de Brest-Litovsk et subi la fameuse expédition « punitive », comment, réfugiés à Petrograd, ils n'avaient accepté de capituler qu'après avoir reçu la réponse négative de la France.

Je remercie M. Paul Reynaud d'avoir bien voulu se souvenir que, dès 1922, je prêchais le rapprochement de l'Union Soviétique et de la France ; que j'avais, dès 1924, au grand scandale de certains, rétabli les relations diplomatiques avec Moscou. Je m'excuse de préciser (I, p. III) que j'ai eu le privilège de négocier l'entrée de la Russie à la Société des Nations, événement dont la nouvelle me fut donnée, à la suite d'un dîner intime, par un ambassadeur soviétique fort dévoué à la France.

J'attendis longtemps le traité que je souhaitais. Enfin, Laval, de mauvaise grâce, se résigna, le 2 mai 1935, à le signer. Paul Reynaud s'était prononcé résolument pour l'alliance franco-russe au nom du bon sens, au nom de la géographie, au nom de l'histoire (I, p. 109). Barthou nous soutenait, mais on sait comment il mourut tragiquement à Marseille, en octobre 1934. Je veux, au passage, saluer sa mémoire. On l'a bien souvent méconnu. Je m'étais moi-même longtemps demandé si c'était la courtoisie qui le rendait cordial ou la cordialité qui le rendait courtois. En vérité, Barthou était le plus sûr et le plus délicat des amis. C'était aussi le plus intelligent des hommes d'État. Il avait préparé un traité franco-russe dont Laval, son successeur, atténua la portée. Le 15 mai 1935, Staline publiait une déclaration qui encourageait la France à « maintenir sa force armée au niveau de sa sécurité ».

L'Union Soviétique voulait sincèrement le renforcement du pacte avec la France. Dans une des parties les plus émouvantes de son ouvrage, Paul Reynaud expose comment le ministre de la Guerre Fabry refusait, en juillet 1935, de conclure la convention militaire que lui réclamait avec force l'ambassadeur Potemkin. Fabry, cependant, connaît la force de l'armée russe, mais il craint d'irriter l'Allemagne et s'attire, de la part de Potemkin, cette vigoureuse réponse dont la suite des événements a démontré la justesse : « Les Soviets sont sortis de la dernière guerre ; ils sortiront de la prochaine ». « Je ne voulais pas la guerre », disait Fabry. Étrange moyen de l'éviter en laissant les mains libres à Hitler et en croyant que des concessions l'apaiseraient. En vérité, c'était, une fois de plus, la politique intérieure qui commandait les attitudes. François Ier, jadis, en s'alliant avec Soliman, s'était montré plus intelligent! En 1543, une flotte turque, conduite par Barberousse, rejoint à Toulon la marine française pour assiéger Nice. Richelieu, cardinal de la Sainte Église,

s'entend avec les Protestants et conclut avec Gustave Adolphe, contre l'Allemagne, le traité de Berwald. Mais le général Maurin, ministre de la Guerre, déclare que l'alliance russe n'offre pas d'intérêt. Pétain la dénonce pour faire échec à Paul Reynaud. La Pologne elle-même n'acceptera qu'en août 1939 de livrer passage, sur son territoire, à des armées russes dirigées contre l'ennemi commun.

L'opinion française ne soutenait guère les partisans de l'entente avec l'Union Soviétique.

Lorsque, le 20 février 1936, j'intervins à la tribune pour défendre le pacte récent, j'eus l'impression que mon discours portait peu sur la Chambre. Je citais des chiffres, empruntés aux meilleures sources, sur la force de l'armée soviétique : 1 300 000 hommes, accomplissant, suivant les armes, un service qui variait entre deux ans et cinq ans ; des réserves ; pour sept classes, une masse de 3 500 000 hommes ayant reçu une instruction active continuée ; une armée territoriale composée de 1 million 500 000 soldats astreints chaque année, pendant cinq ans, à un service de trois mois ; dans l'ensemble, environ 13 500 000 hommes pouvant être mis sous les armes. J'évoquais le jugement porté par le général Kreitchi, chef d'état-major de l'armée tchécoslovaque, au lendemain des manœuvres de l'armée rouge, en septembre 1935, à Kiev : « En ce qui concerne la partie matérielle et technique, son abondance et sa diversité, *l'armée rouge occupe sans aucun doute l'une des premières places parmi les armées de toute la terre, si ce n'est la première place* ». Je me référais à l'opinion du général Loiseau, chef de la délégation militaire française, à l'issue des grandes manœuvres soviétiques, d'après *le Temps* du 20 septembre 1935. Il affirmait « *la supériorité colossale* de l'armée rouge sur les autres armées européennes obligées souvent pendant longtemps d'user un matériel déjà ancien qui influe naturellement sur le niveau tactique de l'armée », louait l'aviation, les tanks et les parachutistes soviétiques. « L'armée rouge, concluait-il, est, probablement, à l'heure actuelle, une des plus puissantes armées d'Europe. » Le général Loiseau était peu écouté ; je ne l'étais pas davantage. Seul, Hitler, dans un discours prononcé quelques jours plus tard, citait mes chiffres et déclarait les adopter.

J'affirmais que, pour défendre la Tchécoslovaquie, nous avions besoin d'un accord avec l'Union Soviétique. Je renvoyais mes auditeurs à la lecture de ce *Mein Kampf* qui était devenu déjà en Allemagne le catéchisme de la jeunesse et de l'enfance. « La légèreté, disais-je, serait de laisser la France sans une aide, sans une contrepartie, sous le coup des obligations qu'elle a contractées en 1925, en 1926 et en 1927. »

Cependant, à dater du 28 mars 1936 entrait en vigueur le traité d'assistance mutuelle, signé à Paris, le 2 mai 1935, entre la France et l'Union des Républiques Soviétiques Socialistes. D'après l'article 1er au cas où l'un des deux pays serait l'objet d'une menace ou d'un danger d'agression de la part d'un État européen, ces deux pays s'engageaient à procéder

mutuellement à une consultation immédiate. L'article 2 disait : au cas où l'un des deux pays serait « l'objet d'une agression non provoquée de la part d'un État européen, l'U.R.S.S. et, réciproquement, la France, se prêteront immédiatement aide et assistance ». Comme plusieurs autres traités conclus par nous, ce pacte resta lettre morte.

M. Litvinov avait eu, le 1er septembre 1938, avec M. Payart, notre chargé d'affaires, une conversation citée par M. Daladier, dans son discours du 18 juillet 1946. « La Russie, déclarait-il, était décidée à remplir, par tous les moyens possibles, les engagements découlant de son Pacte, à condition que la France observât elle-même les siens. »

Le 21 septembre 1938, le même diplomate prenait la parole devant l'Assemblée plénière de la Société des Nations. Il examinait le problème tchécoslovaque et, persuadé que la Société des Nations, malgré ses lacunes, était assez forte pour conjurer ou arrêter une agression par des mesures collectives, il se prononçait pour le recours à des sanctions, contre la doctrine de la non-résistance au mal. « Après de longues hésitations, et bien des doutes, disait-il, l'Union Soviétique est venue à la Société pour joindre la force d'un peuple de 170 millions d'habitants aux forces de la paix... Depuis qu'elle a adhéré à la Société, l'Union Soviétique a toujours été fidèle aux obligations contractées et a loyalement exécuté et s'est déclarée prête à exécuter toutes les décisions et même les recommandations de la Société destinées à sauvegarder la paix et la lutte contre les agresseurs, sans tenir compte de la question de savoir si ces décisions coïncidaient avec les intérêts nationaux du jour... Lorsque, quelques jours avant mon départ pour Genève, le Gouvernement français s'adressa à nous pour la première fois pour savoir quelle serait notre position en cas d'agression contre la Tchécoslovaquie, j'ai donné, au nom de mon Gouvernement, une réponse parfaitement claire et nette en déclarant ce qui suit : « Nous sommes décidés à remplir nos engagements d'après le Pacte et à prêter assistance à la Tchécoslovaquie, en même temps que la France, par les moyens dont nous disposons. Nos autorités militaires sont prêtes à participer immédiatement à une conférence avec les représentants militaires de France et de Tchécoslovaquie pour envisager les mesures qu'exige la situation. » Litvinov réclamait, en outre, que la question fût posée sans délai devant la Société des Nations « pour mobiliser l'opinion publique ». Le Gouvernement tchécoslovaque « ayant demandé au Gouvernement soviétique s'il était prêt, conformément au pacte soviéto-tchécoslovaque, à lui apporter une assistance immédiate et efficace dans le cas où la France, fidèle à ses engagements, ferait de même, le Gouvernement soviétique a immédiatement donné une réponse absolument claire et affirmative... *Par malheur, on adopta d'autres mesures qui ont conduit et ne pouvaient que conduire à une capitulation telle que ses incalculables conséquences deviendront tôt ou tard désastreuses. Ce n'est pas agir dans l'esprit du Pacte de la Société des Nations que d'éviter aujourd'hui une guerre problématique pour avoir certainement une guerre générale demain.* » (*Compte*

rendu officiel.) En Angleterre, Lloyd George, Churchill, Eden, Archibald Sinclair soutenaient la nécessité d'un accord avec la Russie contre l'Allemagne. Notre ambassadeur à Berlin, M. Coulondre, écrivait : « Il faut hâter au maximum la conclusion de l'accord avec l'U.R.S.S. » Et il confirmait l'opinion de Keitel et de Brauchitsch suivant laquelle l'Allemagne, obligée de lutter contre la Russie, aurait peu de chances de gagner la guerre.

Le 29 septembre 1938, c'était Munich. L'Union Soviétique, si directement touchée par la tragédie tchèque, était absente de la consultation. Keitel triomphait ; il a reconnu, à Nuremberg, que ses troupes n'auraient pu défoncer les fortifications de Bohême et de Moravie. Goering se déclarait étonné des résultats obtenus. Ribbentrop aussi.

Lorsque, en août 1939, le général Doumenc se rendit à Moscou pour invoquer le pacte franco-soviétique, il était trop tard. « La politique des Soviets s'oriente dans une autre voie ; ils viennent de s'entendre avec les Allemands », révèle Vorochilov. Le 23 août 1939, l'accord Hitler-Staline était signé. Il semble bien que, dans les mois qui ont précédé cet événement, l'Union Soviétique ait joué double jeu. C'est ce qui résulte du discours prononcé à la Chambre, le 18 juillet 1946, par M. Daladier. Selon M. Léon Blum, la décision de Moscou était prise dès le mois d'août. Tandis que l'Union Soviétique discutait publiquement avec nous, elle négociait secrètement avec l'Allemagne. Un juge sincère devra se demander si, dans ce revirement de l'opinion soviétique, nous n'avons pas quelque responsabilité. Une fois de plus, la routine du préjugé l'emportait sur l'impératif de l'intelligence.

III. — L'ARMISTICE DE JUIN 1940

Le troisième élément que je désire dégager des *Mémoires* de M. Paul Reynaud est relatif à l'armistice. Il me suffira de dire que, sur ce grave sujet, il est demeuré constamment en accord avec les présidents des deux Chambres contre le Gouvernement. La position que nous avions prise, M. Jeanneney et moi, se définit dans la lettre que nous avons adressée à M. le Président de la République, le 18 juin, c'est-à-dire, par une concordance intéressante, le jour même où le général de Gaulle lançait de Londres son célèbre appel.

« Bordeaux, le 18 juin 1940.

» Monsieur le Président de la République,

» Nous avons eu hier la grande satisfaction d'entendre M. le Maréchal Pétain et M. le Ministre Baudouin déclarer qu'ils ne sauraient — et nous en étions bien sûrs — accepter que des propositions respectant les lois de l'honneur.

» En des heures où les événements évoluent si vite et, par leur rapidité, risquent de nous dépasser, nous tenons à vous confirmer à temps ce que nous avons dit hier encore, à savoir qu'aucune considération ne nous permettrait d'admettre comme conciliable avec l'honneur de la France une paix séparée qui déchirerait nos engagements avec la Grande-Bretagne et la Pologne, compromettrait de façon grave nos relations avec les États-Unis, ruinerait notre considération dans le monde et spécialement près des peuples qui ont lié leur sort au nôtre et qui, en fait, par la livraison ou même par la disparition de la flotte, renforcerait les moyens d'attaque de nos ennemis contre nos alliés.

» Nous ne saurions douter que le Gouvernement interprétera ainsi que nous-mêmes ses propres déclarations lorsqu'il recevra les réponses qu'il attend. Veuillez agréer, Monsieur le Président de la République, l'hommage de notre respectueux dévouement.

» *Signé :*

» HERRIOT, JEANNENEY. »

Sur ce sujet si grave, M. Paul Reynaud est resté constamment en accord avec nous. Il a conté en détail l'affreuse histoire de notre agonie: le Conseil suprême de Briare (11 et 12 juin); celui de Cangé (12 juin) où le général Weygand demande l'armistice, appuyé par le maréchal Pétain. Reynaud avait pensé à une résistance dans le « réduit breton » dont il nous parla, à M. Jeanneney et à moi-même; je le vois encore nous exposant son idée devant une grande carte étendue à terre. L'après-midi du 13, Churchill, l'homme atomique, venait délibérer à Tours avec le Gouvernement français. Après cette rencontre, je me trouvai en face du Premier Anglais dans une petite salle de la Préfecture. J'adjurai notre grand allié de ne pas abandonner la France malheureuse. Assis sur un fauteuil entre Lord Halifax et Lord Beaverbrook, il pleurait à grosses larmes, comme un enfant. Au second Conseil de Cangé, le général Weygand se prononce à nouveau pour l'armistice et contre la continuation de la guerre en Afrique du Nord. Pétain défend la même idée.

Puis, c'est Bordeaux, où l'accord des Présidents des Chambres avec le chef du Gouvernement se poursuit. Le Conseil du 15 juin voit se produire la proposition Chautemps consistant à demander l'armistice avec l'intention de le refuser si les conditions en étaient trop dures. Le 16, M. Jeanneney et moi nous exprimions notre opinion devant le Cabinet réuni. C'est alors que le maréchal Pétain offrit sa démission. Le même jour, dans un dernier Conseil, Paul Reynaud déclarait le Ministère démissionnaire. Le soir, à 21 heures, dans le Cabinet du Président de la République, M. Jeanneney et moi nous nous retrouvions avec Paul Reynaud. Cette entrevue, dont on a dit justement qu'elle allait décider du sort de la France, a été décrite plusieurs fois. Il importe que le sens en soit fixé *ne varietur*. Reynaud confirma sa volonté de ne pas demander l'armistice. Nous l'approuvâmes et refusâmes d'indiquer au Président

de la République, pour la direction du Gouvernement, un autre nom que le sien. Cependant, Pétain était désigné pour former le ministère : Pétain, c'est-à-dire l'armistice.

***

Si importants que soient les *Mémoires* de M. Paul Reynaud, ils contiennent certaines lacunes sur lesquelles on pourrait lui fournir des compléments. Et, par exemple, à propos du 10 juillet, il pose la question de savoir si la Constitution votée par l'Assemblée serait ratifiée et par qui. Je puis, sur ce sujet important, lui fournir quelques précisions. La veille, le 9 au soir, dans une longue conversation, j'avais obtenu que Laval modifiât son texte et acceptât la ratification par la nation. De ce fait, les horribles actes dits constitutionnels de Pétain n'ont jamais pu être ratifiés.

On sait de quelles souffrances Paul Reynaud a dû payer la fermeté de son attitude : internements à Chazeron, à Pellevoisin, à Vals, au Portalet, à Oranienburg, à Itter, à Innsbruck. M. du Moulin de Labarthète lui-même, dans son livre *le Temps des Illusions*, a protesté contre ces mesures provoquées, nous dit-il, par le fait que, pour Laval, Reynaud était l'ennemi public n° 1. On pouvait penser qu'après son retour de captivité il serait accueilli par la reconnaissance générale, sinon unanime des Français. Mais le titre de Résistant n'a été conféré que de la façon la plus arbitraire. Beaucoup de ces prétendus héros, qui se sont glorifiés et pavoisés eux-mêmes, nous font sourire. Reynaud a été l'objet de certaines critiques subalternes qui ont fait méconnaître ses mérites essentiels. Il représente à nos yeux un type d'homme d'État dont la France a le plus grand besoin.

Son exemple sera-t-il utile ? On voudrait le croire. Il a lutté contre cet esprit de routine qui, dans notre armée, stérilise les plus belles intelligences en les subordonnant à une orthodoxie trop souvent retardataire. Jadis, on introduisit le pantalon rouge du fantassin pour tenter de sauver l'industrie de la garance. Cette industrie ayant disparu, notre Intendance, pour la remplacer, acheta de l'alizarine à l'Allemagne et nos zouaves, à Charleroi, se sont fait massacrer dans des uniformes que le moindre bon sens condamnait. Aujourd'hui encore, alors que se posent les problèmes militaires les plus graves, nous voyons l'armée lutter pour conserver à tout prix des bâtiments dont elle n'a plus besoin, mais qu'elle refuse à la population civile. Sommes-nous débarrassés de la tutelle qu'exerce sur notre diplomatie la politique intérieure ? On ne saurait le croire. Raison de plus pour estimer à sa valeur un homme public indépendant. Même et surtout dans la politique, tous les actes, toutes les pensées devraient être dominés par l'intelligence.

ÉDOUARD HERRIOT,
de l'Académie Française.

LETTRES INÉDITES DE RACHEL

Nous devons à l'obligeance d'un collectionneur madrilène, M. Ignacio Bauer, la communication des lettres inédites de Rachel que nous publions ici. Ces documents, dans leur nudité et leur dispersion fragmentaire, ne sauraient suffire à recomposer l'une des plus attachantes personnalités d'actrice et de femme que le monde ait connues. Elles pourront cependant, replacées dans leur moment et entourées des indispensables précisions biographiques, aider à évoquer cette fulgurante destinée : une petite Juive sans culture, partie comme mendiante et comme chanteuse des rues, et morte à trente-sept ans après avoir ressuscité la tragédie classique et connu toutes les joies et toutes les gloires qu'un être humain peut souhaiter.

Elisa-Rachel Félix est née en 1821 à Mumph, en Argovie (Suisse). Le hasard et la misère avaient présidé à sa naissance, puisque ses parents, pauvres brocanteurs errants, traînaient leur famille et leur marchandise par les chemins, dans un modeste chariot qui constituait tout leur équipage. On raconte qu'un paquet tomba du chariot ; le père et la mère Félix n'y eussent pas pris garde, sans des passants qui les hélèrent et virent que le paquet était un enfant emmailloté. C'est ainsi que Rachel fut ramassée sur la grand'route.

Installé à Lyon, puis à Paris, Jacob Félix essaya d'exploiter le timbre de « chaudron fêlé » de sa fille et son talent naissant pour le théâtre. Elle chanta d'abord aux devantures des cafés, et Victor Hugo, dit-on, lui donna une pièce d'or. Elle obtint bientôt quelques bribes de rôle sur de petites scènes et joua au Théâtre du Panthéon, que fréquentaient des étudiants. C'est là qu'elle fut remarquée par des sociétaires de la Comédie-Française, notamment par le grand acteur et professeur Samson, qui la dégrossit, combla tant bien que mal les lacunes d'une instruction très déficiente et s'institua son tuteur artistique. L'ardeur de l'élève dépassa bientôt tous les espoirs du maître. Le soir, tout en préparant le maigre repas familial, la petite Elisa avait un Racine sur les genoux. A dix-sept ans, après un bref stage au Conservatoire, Samson crut pouvoir la faire entrer comme pensionnaire à la Comédie-Française.

Et le 10 septembre 1838, les lecteurs du *Journal des Débats* apprenaient avec un peu d'effarement qu'ils pouvaient aller voir sur la scène de la rue de Richelieu « *la plus étonnante petite fille que la génération présente ait vue monter sur un théâtre* ». C'était Jules Janin, le tout-puissant critique, qui appelait à la lumière l'obscure débutante. « *Quelle chose étrange*, continuait Janin sur le même ton prophétique, *une petite fille ignorante, sans art, sans apprêt, qui tombe tout d'un coup au milieu de la vieille tragédie, qui souffle vigoureusement sur ces augustes cendres, et qui en fait jaillir la flamme !... A peine sur le théâtre, elle grandit de dix coudées, elle a la taille des héros d'Homère, sa tête se hausse, sa poitrine s'étend, son œil s'anime, son pied tient à la terre en souverain ; son geste, c'est comme une voix sortie de l'âme...* »

Faut-il croire que le public de cette époque, moins sollicité que le nôtre par les stridences de la réclame, avait une réceptivité particulière, ou bien la résurrection de la tragédie était-elle dans l'air? Toujours est-il que l'effet de cet article étonna Janin lui-même. L'enthousiasme ressembla à une panique. On s'écrasa aux guichets de la Comédie-Française, dont les recettes, du jour au lendemain, passèrent de quelques centaines de francs par soirée à près de six mille. Rachel, reine incontestée de la scène, put reprendre les uns après les autres tous les grands rôles classiques, avec un succès grandissant dont le retentissement dépassa bientôt les limites du monde théâtral parisien pour s'étendre jusqu'aux plus lointaines provinces et même jusqu'aux confins de l'Europe.

Une consécration aussi soudaine et aussi éblouissante portait en elle le germe d'un conflit grave entre Rachel et ses camarades. Comment concilier la rétribution légitimement due à l'artiste avec les principes de l'égalité sociétaire, et surtout avec les intérêts de la Comédie, au budget traditionnellement obéré? Tiraillée entre les âpres exigences de son père et les appels à la modération de ses protecteurs de la première heure, Rachel, dont le traitement fixe ne peut être indéfiniment augmenté, cherche un supplément de ressources dans l'exploitation de ses congés, qu'elle emploie à de fructueuses tournées à l'étranger. Elle néglige de plus en plus son service régulier à la Comédie. D'où une série de démêlés aux curieuses incidences politiques, l'actrice cherchant des appuis chez les puissants du jour, se faisant républicaine en 1848, bonapartiste en 1851... La lettre suivante, adressée à François Buloz, commissaire royal auprès de la Comédie-Française, donnera une idée de cette petite guerre, où les adversaires se tiennent sur la limite de l'amitié, de l'ironie et de la menace.

RACHEL A BULOZ
(février 1848)

Mon cher monsieur Buloz,

Vous avez beaucoup trop d'esprit et trop d'érudition pour moi. Je ne comprends pas plus l'application du mot de Voltaire que l'allusion à ma mauvaise mémoire. Je suis franche; je traite les affaires nettement et sans arrière-pensée. Il serait bien à désirer, mon cher monsieur Buloz, que pour nous entendre vous voulussiez bien descendre à mon niveau et mettre de côté les finesses, les allusions, citations et sous-entendus dont vos lettres abondent.

Il faut vraiment que vous me croyiez bien ignorante des choses de ce bas monde pour que vous pensiez que je ne sais pas que les insinuations et attaques qui paraissent depuis quelque temps contre moi dans différents journaux, pour la plupart payés par l'administration du Théâtre-Français, viennent de vous. Oui, je sais très pertinemment que c'est vous, Monsieur Buloz, qui dirigez contre moi ces petites attaques, toujours, bien entendu, dans l'intérêt de la Comédie. Je ne vous en veux pas de cette façon de procéder; c'est la vôtre, et il faut prendre *ses amis* avec leurs défauts. Mais je vous serais très reconnaissante de vouloir bien vous expliquer sans réticence et sans détour, en réponse à la présente lettre, et je vais encore une fois vous donner moi-même l'exemple de la franchise et de la netteté :

Voulez-vous ou ne voulez-vous pas la substitution de mon mois de juin au mois de septembre?

Je ne peux ni ne veux vous céder un mois de mes congés; mais comme

avant tout je serais désolée de causer un dommage au Théâtre-Français, je viens déclarer ici que je suis prête à abandonner mes appointements pour les deux mois pendant lesquels ma santé m'aura tenue éloignée de la scène.

Je vous prie de me faire savoir nettement si vous acceptez ou si vous n'acceptez pas cette offre ; je désire être informée au plus vite de vos intentions à cet égard.

Dans le cas où vous n'accepteriez pas, veuillez une bonne fois sortir de vos nuageuses menaces et me dire ce que vous entendez par *la dure nécessité d'exercer dans toute leur étendue les droits de la Comédie.* Il serait temps peut-être que je sache si c'est un procès ou une plainte à l'Autorité que vous méditez contre moi, afin que, de mon côté, je puisse me mettre sur la défensive.

Si les concessions que je vous offre bénévolement dans cette lettre ne vous suffisent pas, vous pouvez dès à présent prendre vos grandes déterminations à mon égard, car il est plus que certain que c'est là mon dernier mot.

Recevez l'assurance de mes sentiments distingués.

RACHEL.

***

En amour, la déesse a été terriblement humaine. Après le célèbre docteur Véron, fondateur de la *Revue de Paris*, les plus grands noms ont passé dans son horizon sentimental : Alfred de Musset, dont on connaît le *Souper chez Rachel* et les fameuses stances, le comte Walewski, fils naturel de Napoléon Ier, le prince Napoléon, cousin de Napoléon III, Napoléon III lui-même sans doute, au temps où il était président de la République. Rachel avait alors ses petites entrées à l'Elysée, et l'on voyait en elle, selon le mot d'Arsène Houssaye, la « maîtresse » de la maison. Nous ne rappellerons pas l'escarmouche épistolaire bien connue entre elle et Dumas père, d'où il ressort que l'irrésistible Dumas ne s'en tira pas avec les honneurs de la guerre. Une autre anecdote fameuse eut pour héros le prince de Joinville, fils de Louis-Philippe. Il aurait, avec Rachel, brusqué les préliminaires, et une carte de lui avec ces trois mots : « Où ? Quand ? Combien ? » aurait eu comme réponse : « Chez toi ; ce soir ; pour rien ». Les trois lettres suivantes ne semblent pourtant pas s'accorder avec le ton cavalier d'une semblable entrée en matière.

LE PRINCE DE JOINVILLE A RACHEL

(Dans cette lettre, le prince a pris la précaution de déguiser son écriture.)

Mademoiselle,

Tous les hommes sont sujets à vanité ; aussi à peine rentré ma première pensée a été donnée à ma sottise. Que je suis bête, me suis-je dit ! Jouir d'un bonheur que j'ai ardemment désiré, vous voir, entendre les bonnes paroles qui sortaient de votre bouche, et ne pas savoir profiter de ces

précieux moments, rester là, troublé, confus de tant de bonheur! Car je suis heureux maintenant; j'avais, je vous avoue, perdu tout espoir, et cela juste au moment où votre pensée m'était le plus présente. Elle est offensée, me disais-je; et si quelquefois elle a pu jeter un regard de bonté sur moi, c'est fini maintenant, il faut chercher à l'oublier. Au lieu de cela, vous êtes venue me tendre la main; il me semble que je rêve. Mais quand j'y pense, rester quinze jours sans vous parler, c'est bien long, moi qui ai tant de choses à vous dire. Vous avez été si bonne pour moi aujourd'hui; vous ne serez pas cruelle à ce point de me refuser. Songez que je suis rarement à Paris et que quinze jours, c'est beaucoup. Vous ne voulez pas que j'aille chez vous; je comprends que cela vous gêne, mais aussi au Bois c'est bien incommode, il y a tant de monde et cela les amuserait tant. Venez dans mon petit réduit; vous m'avez prouvé aujourd'hui que vous n'aviez pas peur de moi et, certes, je n'étais guère redoutable. Venez-y en confiance; à toute heure, tous les jours je serai à vos ordres, vous n'avez qu'à parler. Mais j'oublie que vous ne me répondrez pas; aussi point de réponse, je vous attends demain dimanche de deux heures à quatre heures, rue Montpensier, n° 8. Je suis seul dans la maison, n'ayez pas peur du *factionnaire* qui est à la porte, lui et la portière sont de ma force sur le chapitre de l'éloquence. Adieu, mademoiselle, merci, mille fois merci, vous n'avez pas affaire à un ingrat.

Je me mets à vos pieds.

Samedi soir.

RACHEL AU PRINCE DE JOINVILLE

Mais en vérité, mon ami, que voulez-vous que nous devenions si à chacune des visites que je me promets de vous faire nous allons passer notre temps à tout ce qu'on a dit ou on dira sur mon compte? Quand au contraire nous pourrions si bien nous moquer de ceux qui rient. Cela ne vaudrait-il pas mieux, dites? Puis, voulez-vous être seul à m'accueillir avec l'air boudeur et le reproche à la bouche? D'abord, je commence par dire que je ne me suis rendue coupable d'aucun crime, que tout ce qu'on dit est faux, abominablement faux, et que s'il est possible, d'une manière quelconque, de prouver la vérité et la sincérité de ces paroles écrites, indiquez-le moi, et je suis prête à donner le certificat en bon ordre. Eh bien! que pensez-vous de ma nouvelle proposition?

Maintenant, raisonnons encore plus sérieusement si c'est possible. Pourquoi vous aurais-je serré la main aussi franchement, et non certes sans beaucoup de contentement lors de votre rapatriage, il y a environ quinze jours? Mon temps est-il donc si large pour qu'il me soit permis ainsi de donner à un indifférent des heures entières? et quand le moment arrive enfin de quitter la place, de trouver une pendule ou horloge, n'importe, tout en contradiction avec son cœur... Allez, je ne veux pas

tout vous rappeler, je ne veux pas vous accabler si vite en vous rappelant toutes les preuves d'amitié que je vous ai données depuis ce court temps.

Si vous m'aimez assez pour ne pas croire toutes ces sornettes, je ne vous en aimerai que davantage; mais si le contraire se fait apercevoir dans la réponse que j'attends à ma lettre, vous trouverez bien naturel, n'est-ce pas? que je vous conserve toujours la même amitié, mais loin de vous.

C'est à vous à prononcer le beau temps ou la pluie. Choisissez, l'année commence. Vous avez si bien fini, ne mettrez-vous pas un peu d'orgueil à poursuivre une si bonne voie? Moi, je ne saurais pour ma part trop vous y engager.

RACHEL

Samedi 31 *décembre* 1841.

Je ne sais pas, Seigneur, quelle en sera la suite.

En attendant je veux être la première à vous souhaiter non pas une bonne santé (elle s'annonce fort bonne), mais une petite Rachel qui vous aime aussi bien qu'une que je connais. Si vous voulez vous en rapporter à moi, je me charge de vous en envoyer une garantie bonne : pour toute condition, ne point trop la tourmenter. *J'attends votre commande.*

LE PRINCE DE JOINVILLE A RACHEL

Quel bien m'a fait votre petit mot! Jamais je n'ai senti comme aujourd'hui combien je vous suis attaché. Rachel, je vous aime, je vous l'ai répété assez de fois pour que vous y croyiez un peu. L'idée de vous offenser n'a jamais pu entrer dans mon esprit. Ne me repoussez pas, vous me jugerez plus tard. J'ai bien souffert depuis hier, et ce soir, quand, après vous avoir inutilement attendue, je me suis dit : « Tout est fini », le désespoir m'a pris. J'aurais voulu aller chez vous tout de suite, mais j'ai respecté votre défense. Demain, j'attendrai vous ou vos ordres depuis midi, rue M...

Je suis à vos pieds.

Vendredi soir.

LE PRINCE DE JOINVILLE A RACHEL

Mon enfant,

Je prends la plume je ne sais pourquoi, car je n'ai rien de nouveau à te dire. Mais je cède à une de ces idées qu'on ne prévoit pas un moment avant et qu'on ne peut expliquer l'instant d'après. Lorsque je pense que nous allons nous quitter, mon cœur se serre et je suis pris de tristesse. Nous serons si loin l'un de l'autre; après avoir vécu si heureux ensemble, nous allons mener une vie si différente, être si étrangers l'un à l'autre que j'en suis en peine. En t'écrivant en ce moment, il me semble

que c'est un moment de plus que je passe près de toi, et j'éprouve une douce émotion. Tu es en ce moment entourée d'amis qui ont l'heureux privilège de t'approcher sans cesse sans éveiller de scandale. Jouis de leur amitié et de l'affection qu'ils te portent. Pour moi, je ne te parle pas de la mienne ; tu as trop d'intelligence et de perspicacité pour ne pas savoir à quoi t'en tenir. Va donc ; suis ta destinée, cours à de nouveaux triomphes. Tu ne manqueras pas de gens qui te parleront d'amour ; nul d'entre eux ne t'apportera une affection plus désintéressée ni plus vive que moi. Adieu, à ce soir, si je ne t'ennuie pas et si la fatigue ne 'accable pas trop. Je ne veux point de réponse, ce serait trop exiger.

Jeudi.

On sait que le prince de Joinville avait dirigé la mission qui fut envoyée à Sainte-Hélène pour en ramener les cendres de l'Empereur (d'où le mot de rapatriage employé par Rachel). Parmi les membres de cette mission figurait le fils du général Bertrand, qui avait assisté le captif à ses derniers moments. Le jeune Arthur Bertrand était dissipé, joueur et frivole, et la liaison qui l'unit pendant quelque temps à l'actrice a dû être passablement semée de traverses, si l'on en juge par le court billet suivant :

RACHEL A ARTHUR BERTRAND

Je suis allée te chercher au Café de Paris plus tôt que tu ne le voulais sans doute, puisque je ne t'y ai pas trouvé ; sans colère mais non sans chagrin, je suis rentrée seule à la rue Joubert. Continuez la fameuse partie dans laquelle en ce moment vous prenez probablement un intérêt extrême, et que la pensée de me savoir seule chez moi ne vous fasse pas quitter vos amis plus tôt que cela ne vous arrivait quand vous étiez *célibataire.*

J'étudie, moi qui suis une personne sérieuse, oui monsieur, sérieuse au moins par la comparaison qu'ici l'on pourrait établir. Votre petite femme songe à l'avenir, et vous, vilain singe, vous ne vous préoccupez que du présent, et encore!!!...

On ne peut compter sur l'exactitude d'un joueur. Aussi, comme je prévois que je reposerai profondément quand vous arriverez, je vous envoie la petite clef qui vous fait maître ici.

RACHEL.

Je ne vous aime plus... Je vous aime toujours.

Nous avons évoqué plus haut une autre liaison napoléonienne de Rachel, celle dont le protagoniste a été le fils du roi de Westphalie, le prince Jérôme Napoléon, que ses amis appelaient familièrement « Plomplon ». Surnom dont en a cru trouver l'origine dans l'attitude du prince au moment de la guerre de Crimée, les soldats l'ayant surnommé : Craint-Plomb ». La lettre de Rachel qu'on va lire prouvera que ce sobriquet était bien antérieur. Elle montrera aussi dans quelle atmosphère de folie vivait l'actrice dans cette période agitée de la révolution de 1848. Elle est adressée à la sœur aînée de Rachel, Sarah Félix, la compagne des bons et des mauvais jours, qui fut elle aussi de la Comédie-Française. Sarah, qui s'était acquis, selon Arsène Houssaye, une solide réputation de « soupeuse vaillante », est invitée en termes exprès par Rachel à l'aider, au prix du dernier sacrifice, à reconquérir le cœur chancelant du prince. On comprendra aisément l'utilité de la recommandation finale : « Brûle, brûle ».

RACHEL A SARAH
(1848.)

Ma chère Sarah,

Je suis on ne peut plus ennuyée. J'ai quitté Napo parce qu'il m'a trompée ; je quitte L... [1] parce qu'il m'embête avec ses sermons de vertu sans égale ; je quitterai sans doute le Noai... parce que je ne pourrai, je crois, lui payer ma dette, mais je me console facilement en pensant au vieux Gref... Tu vois que j'ai le caractère bien fait, puisque je sais m'arranger de tout, et comme ce fameux philosophe je dis : *tout est pour le mieux*. Quant à ta position, elle n'a rien à perdre, car tant que le théâtre aura besoin de moi, il faudra bien qu'il marche à ma guise, et toutes les p... de Paris ne pourront atteindre à me démolir, crois-en mon expérience.

En ce moment, je suis sur le pied d'amitié avec Lockroy, et cela suffit. D'ailleurs, quand je voudrai, sans vanité, ces cheveux gris me reviendront ; peut-être, ce qui me fera hésiter, c'est la crainte de les voir blanchir avant l'âge.

Ce que tu me dis de l'amour de Nap m'effraie en effet, car les hommes qui aiment un peu sincèrement ne lâchent pas avec facilité leur proie. Aussi je ne saurais trop t'engager à coucher avec lui ; on ne peut avoir trop de griefs à faire valoir dans des cas aussi critiques. N'en pense pas moins à mes tableaux ; ils sont de maîtres, et, comme tu le dis si sagement, en république il faut tout accepter, je dirai plus, *prendre* en cas qu'on ne propose point. Il faut avouer que si notre correspondance manque de pudeur elle ne manque pas de franchise, et c'est ce qui m'en plaît. Quand tu me donneras la nouvelle que tu auras... entre les bras du Plom..., fais-m'en part immédiatement : que le télégraphe soit enfoncé par ta concurrence. Tu as sans doute une femme de chambre. Eh bien! le lendemain de la fringale, tu dis que tu l'as renvoyée pour un motif quelconque. Alors cette fille, de rage, m'écrit ta fredaine avec le Prin..., et moi de t'envoyer une épître peu piquée des vers. Cette épître, tu la montres à Nap ; tu prends ta physionomie la plus bouleversée, il donne là-dedans, et, ma foi, je ne crois pas qu'il ose se présenter devant moi. Voilà une affreuse comédie, mais il faut toujours être à la hauteur de sa position, et puisqu'en ce moment je suis la saltimbanque la plus consommée, il faut bien soutenir ce digne caractère jusqu'au moment où, changeant de linge à Paris (comme M. de Vieuxbois), je me présenterai dans la capitale en grande tragédienne venant de gagner 50 000 francs (je crois que je ne dépasserai pas ce chiffre). En avant donc, véritable sœur de mon sang, je me charge de décharger Judith [2] de la Comédie-Française.

Maintenant brûle, brûle.

RACHEL.

1. Lockroy.
2. Julie Bernat, dite Judith, cousine de Rachel.

La dernière lettre que nous citerons nous fera entrer dans des zones plus calmes. Elle évoquera les amours de Rachel déclinante avec le poète Ponsard, pâle et mélancolique figure, honnête écrivain provincial. Ponsard, qui fut un moment le champion de l'antiromantisme, n'était pas épargné par la satire, témoin le féroce distique de Roger de Beauvoir :

Il était à la fois de Pontoise et de Rome,
Il égala Corneille et surpassa Prudhomme.

Retiré dans sa propriété de Mont-Salomon, à Vienne, en Dauphiné, il partageait son temps entre la chasse et la lecture des poètes latins. Il fut ébloui de se voir, lui chétif, distingué par l'incomparable interprète, émerveillé aussi de son charme, de sa bonne grâce dans l'intimité. De son côté, Rachel avait pour lui de l'estime et de l'affection, et elle rêva un moment de se reposer avec lui dans la sérénité de sa solitude campagnarde.

RACHEL A PONSARD

Je croyais trouver un repos à Londres, malgré les dix-sept représentations à donner dans ce mois de juin. N'ayant point grand nombre de connaissances à visiter, je me berçais de cette douce pensée, que mes journées étant toutes à ma discrétion, j'allais régulièrement vous envoyer l'état de mon cœur, qui ne manque pas de soleil puisque ton cher souvenir ne me quitte pas...

A la longueur de ta lettre je me suis aperçue que tu ne t'amusais pas beaucoup du côté de Vienne, et moi de m'en réjouir ; je voudrais que vous ne puissiez plus y vivre sans votre petite femme. Si vous le vouliez un peu vous ne retourneriez plus dans *la bonne petite ville* sans être accompagné de votre chien le plus fidèle, celui qui demeure à Paris, rue Trudon ; votre... notre tendre mère vous verrait, je suis sûre, plus souvent qu'elle ne vous voit depuis que vous faites le grand garçon.

Vos petits vers sont doux et tendres comme toi, et je suis fière s'ils sont nés pour moi... toute seule ; on a vu de si grands cuisiniers faire merveille d'un plat de la veille. Pardon, mon doux chien, je ne suis pas ingrate, mais vraiment très modeste, voilà pourquoi je doute quelquefois, je voudrais être si sûre de ton cœur, j'ai tant besoin que tu m'aimes, que tu me le répètes cent fois, puis cent fois encore et cent fois après. Pour te faciliter ton bon vouloir à m'aimer, je siffle ma meute pour le 20, mais je veux t'écrire encore avant que tu ne partes pour Londres. Je veux t'indiquer l'itinéraire à suivre, pour que vous ne soyez pas trop dévalisé dans ce petit trajet ; rien n'est cher comme ces Anglais. C'est au moment où l'on se fait riche qu'il faut savoir se ranger. La Bourse a beaucoup baissé, mais je suis trop heureuse depuis que je t'aime pour ne pas l'être dans ce que j'entreprends ; nos affaires vont donc bien et mon étourdi de François [1] va couvrir ses folies de l'hiver. Sa petite fée

1. Le prénom de Ponsard était François.

sera toujours là en cas de représaille, mais ce serait mal de lui donner de nouvelles inquiétudes.

Après ce léger sermon, je vous adresse par le courrier mes plus tendres caresses, mon plus ardent baiser.

RACHEL.

Mardi.

Mais elle fut bientôt, de nouveau, emportée par le tourbillon. Déjà malade, sentant lui échapper la gloire et la fortune, voulant jouer son va-tout dans un coup d'éclat qui lui aurait permis une triomphale retraite, elle se lança à corps perdu dans cette tournée d'Amérique qui, bien que préparée avec soin et conduite à grand fracas, devait s'achever par un désastre. Elle rentra en France, exténuée. Les médecins lui conseillèrent, sans grand espoir, un séjour dans les pays chauds, et c'est ainsi que l'on vit la reine agonisante, somptueusement installée dans une barque sur le Nil, passer en silence devant les monuments pharaoniques, où tout lui parlait de la dissolution des choses. Dans un poignant retour sur elle-même, elle avoue alors sa défaite et son néant :

« *Du bas des Pyramides*, écrit-elle à Arsène Houssaye, *je contemple vingt siècles évanouis dans les sables. Ah ! mon ami, comme je vois ici le néant des tragédiennes. Je me croyais pyramidale, et je reconnais que je ne suis qu'une ombre qui passe... qui a passé. Je suis venue ici pour retrouver la vie qui m'échappe, et je ne vois que la mort autour de moi. Quand on a été aimée à Paris, il faut mourir. Faites-moi bien vite faire un trou au Père-Lachaise, et creusez-moi un trou dans votre souvenir. M'avez-vous oubliée ? Moi je me souviens.*

» *J'écris ceci sans bien savoir ce que je dis, mais je sèche l'encre avec la poussière des reines d'Egypte, c'est ce qu'il y a de plus éloquent dans mon billet.*

» *Celle qui s'en va.* *Rachel.* »

De telles paroles, écrites dans la sincérité d'une vie qui se défait, nous livrent sans doute sa vraie nature. Il y avait dans cette petite âme avide, brûlée de toutes les soifs et de toutes les frénésies, une étincelle de grandeur antique, vraiment digne de cet art unique dont elle a assuré la survivance et dont elle s'est faite, elle l'instinctive, elle l'ignorante, la gardienne et la dépositaire.

GABRIEL LAPLANE

Il ne saurait être question de parler d'un livre illustre et qui se passe de commentaires, mais d'éclairer certains de ses angles qu'on s'efforce d'arrondir ou de laisser dans l'ombre pour concilier la gloire des lettres françaises avec une habitude détestable de déplorer le vif.

L'abbé Prévost ne se peut comparer qu'à Pétrone. Son atmosphère est celle du *Satyricon*, réserve faite de l'admirable chaleur d'amour que Manon dégage comme une rose grande ouverte dans un corsage entr'ouvert. Mais quel cortège aux flambeaux de joueurs, de tricheurs, de buveurs, de débauchés, de descentes de police! C'est ce parfum crapuleux de poudre à la maréchale, de vin sur la nappe et de lit défait qui donne à Manon la force de vivre à travers les siècles et de ne se point confondre avec d'autres figures dont les mouches et le sourire ne suffisent pas.

La grandeur de Manon, ce qui la sauve d'être, comme *les Liaisons dangereuses*, le chef-d'œuvre des livres de deuxième classe, ce qui en fait un chef-d'œuvre tout court, c'est la rafale parisienne qui roule cette étonnante histoire d'un parloir de séminaire jusqu'à la tombe que Des Grieux creuse de ses propres mains. C'est l'amour qui ne se mélange pas à la crapule et couvre les personnages de cet enduit des plumes de cygne, enduit grâce auquel le cygne barbote dans l'eau sale sans s'y salir.

A relire Balzac, on s'effraie. Quoi ? La France est-elle cet égout ? Cette vaste poubelle que Vautrin fouille du bout de sa canne. L'atroce du *Cousin Pons* et de la *Cousine Bette* suffirait à rendre pessimiste, si *Goriot* et le *Colonel Chabert* n'y parvenaient point.

A relire l'abbé, nul pessimisme. Son atroce a de l'ingénuité, de la gentillesse. Ce ne sont pas des êtres charmants qu'on détrousse et qu'on dupe jusqu'à la mort : ce sont des êtres charmants qui dupent et qui

détroussent. Qui? Ma foi, je m'en moque. Et je m'embarque sur les mauvais chemins avec eux. La fin de Manon prouve que je ne me trompais pas à les suivre. Elle flambe, sous le soleil d'Amérique, comme un buisson ardent, comme la plus noble des prières, comme une vierge espagnole poignardée de feux.

Une certaine cruauté des grandes époques nous semble choquante parce que la nôtre prend plus de formes et s'exerce sur nous, naïvement. Quoi de plus cruel, entre nous, que les farces de Molière? On aimerait détromper et consoler MM. Jourdain et de Pourceaugnac. Quoi de plus cruel que les injustes comédies qu'on joue à Don Quichotte et à Sancho? Le duc et la duchesse nous semblent bien coupables. Sancho gouvernait son île à merveille et méritait mieux. Il nous faut y songer pour comprendre l'aimable Lescaut. Que ce camarade devait avoir de charme. Le chevalier Des Grieux devait trouver là une pente où glisse vite la soie brodée de son habit. Que Manon trouve d'excuses dans une époque où l'inégalité des castes obligeait le dessous du panier à de souples manœuvres lorsqu'il voulait vivre et prendre le dessus. On entraîne, me direz-vous, un séminariste. Qu'y puis-je? Il aime. Manon l'a ensorcelé. Le voilà plus endormi debout que Renaud chez Armide. Il lui faut suivre le rythme. Il aime. On l'aime. Il ne court donc point à sa perte. Il court à la flamme comme un papillon grisé, poudré, soyeux. Le fil rouge de la tragédie reste tendu d'un bout à l'autre de cette œuvre légère et lui donne sa noblesse profonde. Toutes les fanfreluches s'y accrochent et s'enroulent autour. Le destin travaille sa matière. Les dieux s'amusent. La naïve Phèdre, fidèle au sang, peut bien se croire coupable de crimes inconnus aux enfers, Manon ne se croit coupable de quoi que ce soit. Son cœur la mange. Elle court à perdre haleine jusqu'à ce point final de toute tragédie : la mort.

Notre époque ne verrait pas, sans révolte, paraître un pareil livre. Elle aime les éclairages indirects et le chauffage central. Elle n'aime plus le feu. Il importe de songer à la pénombre des éclairages de bougies, des bûches qui flambent et des quinquets des rues pour se rendre compte de l'aisance avec laquelle se meuvent les choses du crime. En pleine lumière, dupeurs, voleurs, assassins se trouvent à leur désavantage et se paralysent. La grande lumière les oblige à découvrir d'autres ruses et à ne plus agir en plein jour — c'est-à-dire en pleine nuit. Le crime se complique. Il se masque. Et c'est dans ce progrès du crime que l'opinion trouve des arguments pour se rassurer et croire qu'il n'existe plus.

Que les circonstances, que la guerre, par exemple, éteigne nos rues : voilà le crime qui recommence à vivre avec ses vieilles méthodes. Et l'on imagine ce que provoque une panne d'électricité dans un tripot.

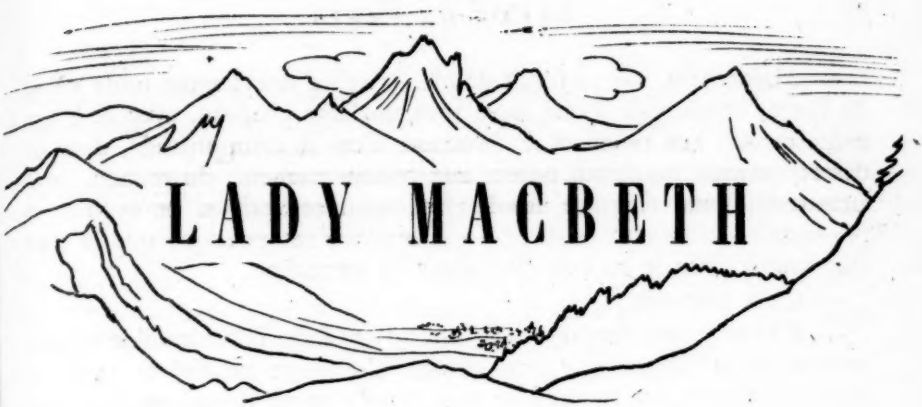
Manon tout entière se déroule dans cette pénombre mouvante de candélabres, dans cette ténèbre des rues. On s'y observe moins et la cons-

cience y distingue moins d'obstacles. Nos amants ne s'y reconnaissent qu'à l'éclair de l'œil, à la forme qu'ils caressent, à leurs voix qui chuchotent, à leurs parfums. Lorsque le soleil donne, ils tirent les rideaux.

Ils retrouvent, à force d'inconscience, cette pureté violente qui n'a rien à voir avec celle qu'on a coutume de prendre pour la pureté. Dieu les cherche. Dieu les embrasse. Dieu les travaille. Dieu les tourmente. Il connaît mieux que le code la manière étonnante de faire les saints.

Qu'importe la route? Je le répète, une seule minute flambe le livre et tue les microbes. C'est la dernière. Celle où les cœurs se rejoignent et montent au ciel.

JEAN COCTEAU



LADY MACBETH

Ah, si tu savais qui je viens de rencontrer... Quel souvenir! Écoute-moi.

— Laisse donc, je suis déjà en retard.

— C'était l'année d'avant la guerre...

— Tu m'ennuies.

— Assieds-toi... Je me trouvais dans le Valais, au mois d'août. Pendant une semaine, j'avais exploré le massif de la Dent noire. Pour me reposer, je décidai de passer huit jours à Pralong, tout en haut du vallon de Graffeneire. Tu connais?

— Pas du tout.

— Il y a là un petit hôtel rudimentaire, à mille huit cents mètres, entouré seulement de quelques chalets misérables. De quoi être tranquille. Le soir où je comptais y arriver — j'avais encore une heure de marche — je tombai, au bas de la moraine de Zmutt, sur deux hommes arrêtés : l'un, le guide, venait d'être blessé à la jambe par la chute d'une pierre, et son client, un très jeune Anglais, était en train de le panser. J'offris à celui-ci mes services, il les déclina. Il me demanda seulement de prévenir, à l'hôtel où je me rendais, Mrs Marsh. « Je suis Mr Marsh », expliqua-t-il, que cet incident sans gravité retarderait son retour. « Pour qu'elle ne s'inquiète pas », ajouta-t-il.

» Je repartis donc et, dès mon arrivée, je m'informai de la dame. Elle était assise sur la terrasse de l'hôtel où elle observait les montagnes environnantes avec une jumelle de courses. Son aspect m'interloqua... Mais d'abord, pour que tu comprennes mon étonnement, représente-toi les lieux : un cirque de hautes parois rocheuses, abruptes, l'âpre froideur de l'air, une extraordinaire intensité de silence, sauf la plainte lointaine, le râle plutôt, d'un torrent. J'ajoute que ce paysage inhumain s'assombrissait lentement, dans un sinistre crépuscule.

— Ma parole, la montagne te rend éloquent!

— Non, je ne suis qu'un observateur.

— Sujet parfois au délire d'interprétation.

— Maintenant, sur ce fonds désolé, imagine une femme toute vêtue de blanc, enveloppée d'une cape, sous un large chapeau, avec de longs gants cerclés aux poignets de bracelets d'or. A cette altitude, dans ce désert sauvage qui faisait penser aux commencements du monde, cette silhouette d'une élégance insolite et surannée était si inattendue et pourtant — comment te dire? — si bizarrement poétique que je crus voir tout à coup je ne sais quel montage surréaliste.

— C'est amusant.

— Elle se tourna vers moi : elle était d'âge mûr, la soixantaine passée, probablement. Digne et même altière. Un visage poudré et fardé, la bouche charnue, les cheveux en bouclettes couleur de cuivre. Ses yeux aux paupières ombrées trahissaient une tristesse sans nom. Elle avait dû être très bien, elle l'était encore, je t'assure. Tiens, elle répondait exactement à l'expression de « beauté célèbre ». Et justement, ce que cette expression a de démodé la datait. Pourquoi, après l'avoir jugée étrange et même cocasse, ne pus-je m'empêcher de la trouver aussi touchante qu'une vieille photo?

» Je m'empressai de la rassurer sur le sort de son fils. Elle eut un tressaillement que j'attribuai à sa visible anxiété. Deux heures plus tard, de ma chambre où j'avais été reposer ma fatigue, j'entendis rentrer son garçon. Le lendemain, je fis sa connaissance.

— Je vois : un jeune Anglais blond, rose et jovial.

— Pas du tout : le teint mat, d'abondants cheveux noirs, l'air indifférent ou plutôt absorbé. D'apparence timide, détournant les yeux ou baissant ses paupières à long cils. Nous échangeâmes des propos quelconques sur nos ascensions respectives. Là-dessus, survint Mrs Marsh. Il se leva, un sourire surprenant, ému et ravi, transforma sa figure jusque-là inexpressive, et il me dit : « Je vais vous présenter à ma femme. »

— Sa femme? Tu avais gaffé.

— Comment aurais-je pu croire... Une telle différence d'âge! Sous le premier prétexte venu, je les quittai, moins confus de ma maladresse qu'abasourdi.

— Pourquoi donc? Une dame sur le retour et son gigolo, rien là de bien extraordinaire.

— Mais non, voyons. Des époux! Le lendemain, il partit pour deux jours avec son guide. Il revint, il repartit. On eût dit qu'il voulait, par manie de collectionneur, grimper sur tous les sommets des environs. Durant ses absences, je me rapprochai de Mrs Marsh : ce couple paradoxalement disparate m'intriguait au plus haut point. J'appris que son mari — j'avais de la peine à lui appliquer ce mot-là — était le fils d'un riche industriel de Sheffield.

— Parle-moi plutôt de la dame.

— Comme les heures lui paraissaient longues à attendre son alpiniste, elle se prêtait volontiers à la conversation. Je m'aperçus vite que, sous

son aspect plutôt extravagant, elle était fort intelligente et cultivée. Et, peu à peu, j'eus l'impression que son visage ne m'était pas tout à fait inconnu. M'en rappelait-il un autre? Mais lequel? Un jour, à propos de Shakespeare...

— Oh, oh, vous parliez littérature.

— Ses opinions étaient tranchées, souvent originales, celles d'une personne qui a l'habitude qu'on l'écoute avec déférence. Mais parfois, à l'improviste, elle s'arrêtait — était-ce l'idée d'un accident en montagne qui la traversait? — et alors, sa bouche se crispait, ses yeux s'agrandissaient au fond de leurs orbites : sous le coup de je ne sais quelle appréhension, son visage ainsi creusé, devenu farouche, prenait une expression pathétique, mais d'un pathétique souligné et comme théâtral. D'ailleurs, ses gestes étudiés, ses ports de tête corroboraient cette vague impression.

— Une actrice?

— Shakespeare me renseigna. Quelques années auparavant, lors d'un séjour à Londres pour préparer une licence d'anglais, j'avais beaucoup fréquenté les théâtres. Ma mémoire me restitua soudain une admirable représentation du *Roi Lear*, à « His Majesty's ». Eh bien, Cordélia, c'était elle, c'était la fameuse Sybil Fletcher.

— Comment, diable, pouvais-tu reconnaître Cordélia dans la femme fripée que tu me décris?

— A cause peut-être de sa voix. Une voix sur deux registres : claire, chantante, comme étonnée, ou bien âpre, haletante entre les dents jointes. Une voix où passaient des pressentiments et des souvenirs, d'une douceur caressante ou d'une violence sourde, tragique. Une voix, comment dire? chatoyante, mordorée.

— Oh, oh...

— Rends-toi compte que Sybil Fletcher, c'est une artiste illustre, un des grands noms du théâtre anglais. L'idole du public, comme on dit. Et je l'avais pour moi tout seul, chaque jour. De quoi être flatté, avoue-le.

— Tu as toujours été un peu snob.

— Tout de même, son visage trop maquillé, ses cheveux teints continuaient de me paraître absurdes dans notre solitude alpestre. Et il me semblait plus absurde encore qu'à son âge, avec sa célébrité, elle eût épousé un petit jeune homme quelconque. Ce mariage saugrenu me donnait de l'humeur et m'excitait en même temps, je te le répète, comme une énigme à déchiffrer. En attendant mieux, je lui parlai de sa carrière. Elle me demanda si je l'avais vue jouer lady Macbeth.

— Toutes les mêmes...

— Elle avait dû être saisissante dans ce personnage, avec son masque tourmenté, ses yeux chargés d'inquiétude, presque hagards parfois! Elle était si belle encore : le nez modelé comme celui d'une statue, la bouche sinueuse, un air de fierté et même de hauteur. « Lady Macbeth, me dit-

elle, une femme qui domine un homme, et pourtant veut qu'il se croie toujours libre! Une possédée, avide d'absolu. Ce fut mon dernier rôle. Depuis, j'ai renoncé pour toujours à la scène. Le savez-vous ? » Je m'exclamai. Comment avait-elle pu abandonner son art, dédaigner ses triomphes?

» Elle prit un temps — elle savait admirablement prendre des temps, vous laisser perplexe — puis me parla d'autres rôles qu'elle avait interprétés. Les grands rôles du répertoire européen ; tiens, ceux de la Duse. Comment te faire sentir l'imprévu de sa conversation, la moquerie désabusée, la justesse pittoresque qu'elle apportait à évoquer ses tournées en Amérique, les milieux de théâtre ou d'écrivains. Et puis aussi sa ferveur dès qu'il s'agissait de son art. Sur tous les sujets elle montrait une remarquable liberté d'esprit, et, tour à tour, une verve assez âpre et de l'enthousiasme. Amusé, ravi, je la pressais de nouvelles questions.

— Toi, la curiosité te perdra.

— Elle me raconta aussi qu'à diverses reprises, elle avait tout quitté afin de faire de grands voyages au loin, en Afrique, au Thibet. Pourquoi, avec qui? Je me le demandais. Par caprice? Peut-être pour se fuir elle-même. Car, sous ses airs apprêtés, son noble style, je la devinais de tempérament nerveux, facilement troublé, sujette à des anxiétés morbides qui la rendaient plus émouvante encore. Peut-être était-elle plus instable, plus impulsive que ne le laissait croire son maintien si *dignified*.. Après ses longues absences, elle était chaque fois revenue en coup de foudre à Londres, rappelée par la critique, et, dès le soir de sa rentrée, acclamée par les spectateurs. Alors, me dit-elle, elle retrouvait la griserie...

— Des applaudissements.

— Non, mais d'une communion avec la foule. Sa joie la plus sûre, la plus haute, sa raison de vivre, en somme, c'était de donner une figure et une voix à tous les désirs épars dans une salle obscure, d'incarner de grands destins poétiques.

— Alors, pourquoi?...

— Pourquoi elle avait renoncé à ces prodigieuses exaltations? A cause de son mari.

— Jaloux de ses succès, naturellement.

— Au contraire, il avait tout fait pour la dissuader d'une telle décision. « Mais, me dit-elle, j'ai voulu supprimer un passé où Stephen n'existait pas. » Je m'insurgeai, navré qu'une grande artiste se réduisît au silence pour un si piètre motif. Elle me répondit qu'elle voulait vivre enfin la passion qu'elle n'avait jusque-là que simulée. Mais son véritable mobile, elle me l'avoua avec une espèce de tremblement : « Stephen a fait un tel sacrifice en m'épousant que j'ai voulu en consentir un, moi aussi, peut-être d'une égale grandeur. » Et puis, mettant ses deux mains sur ses tempes, en un geste qui fit tinter ses bracelets, elle ajouta : « Songez à mon âge. » Oui, elle eut le courage de prononcer ce mot-là.

— Ce que je ne comprends pas, c'est qu'elle en ait tant dit à un inconnu.

— Un inconnu, mais, ne l'oublie pas, le témoin d'un de ses triomphes, un chaleureux admirateur. Peut-être représentais-je pour elle le Public, ce public auquel elle s'était donnée sans réserve, corps et âme.

— Prostitution sacrée!

— Si notre tête à tête quotidien l'entraînait aux confidences, c'est aussi que, crois-moi, les Anglais les plus distants sont parfois capables, surtout quand on parle bien leur langue, de surprenantes effusions. Parce qu'ils sont si boutonnés, brusquement ils se livrent. Ou plutôt se délivrent.

— Et tu as cru tout ce qu'elle te racontait?

— Que veux-tu dire?

— Qu'elle jouait peut-être encore un rôle, au naturel cette fois.

— Les êtres sont sincères quand ils aiment et quand ils souffrent. Or, elle aimait un tout jeune homme dont elle aurait pu être la mère. Il y avait de quoi être tourmentée.

— Pourquoi, diable, s'étaient-ils épousés? Une liaison eût suffi.

— C'était lui qui avait réclamé le mariage, qui avait insisté longtemps, refusant de la prendre pour maîtresse, alors qu'assurément elle y eût consenti.

— Qu'en espérait-il de plus?

— Bien mieux : elle m'a laissé entendre qu'il n'avait jamais connu d'autre femme qu'elle.

— Je le vois d'ici ce garçon : pétri de conformisme bourgeois, de respectabilité puritaine...

— Je l'ai cru et je me suis trompé. Non, s'il avait exigé qu'elle s'unît à lui devant Dieu, « pour le meilleur et pour le pire », comme dit la liturgie anglicane, c'était afin de donner à leur union moins une consécration sociale qu'un aspect d'éternité.

— Dépourvu de prestige, il devait surtout craindre la concurrence.

— Non, il avait l'intransigeance de l'extrême jeunesse, son besoin d'absolu.

— Où s'étaient-ils rencontrés?

— A la campagne, chez des amis. Dès le premier regard, elle sut que c'en était fait d'eux. Mais elle commença par l'écarter, par le fuir. En vain. Sans cesse elle le trouvait devant elle, dans la salle, dans sa loge, sur le trottoir devant sa maison, immobile, silencieux, buté, aussi imperméable aux raisonnements qu'aux reproches.

— Et, à la longue, elle céda, par faiblesse. Ta lady Macbeth n'est pas conforme au texte.

— Qui sait? Elle parut consentir, mais peut-être avait-elle tout décidé dès le début.

— C'est vrai que les femmes de théâtre demandent plus aux souvenirs de leurs rôles qu'à leur expérience de la vie.

— Elle n'ignorait cependant rien des dangers de leur aventure. Lucide

autant que passionnée, ce qui n'est pas fréquent — mais elle avait l'habitude professionnelle de se dédoubler, de se voir vivre — elle m'avoua qu'elle considérait leur mariage comme un terrible risque à prendre. Mais peut-être la certitude que cet acte était une folie, l'avait-elle engagée à le commettre.

— Une joueuse, en somme, qui pontait sur son dernier amour.

— Mariée une première fois à je ne sais qui, elle avait divorcé. D'autres hommes avaient sûrement passé dans son existence. Elle était avertie de l'usure des sentiments. Imagine maintenant quelles pouvaient être ses souffrances à deviner autour de leur couple singulier les ironies et les méchancetés, à guetter chez son trop jeune mari la première mélancolie inexpliquée, le premier regard critique porté sur elle. Ou simplement à se considérer dans une glace. Je t'assure que la passion, elle la connaissait dans tous les sens du mot.

— Et des voluptés d'autant plus poignantes qu'elles étaient menacées. La peur resserre une étreinte.

— Une liaison, suivant son cours habituel, se serait dénouée, l'heure venue, sans trop d'amertume, ni de dégâts. Mais un mariage, en les rivant l'un à l'autre, devait les acculer, tôt ou tard, à des mensonges, à des trahisons inavouées. Et la fatale rupture serait d'autant plus cruelle qu'ils avaient prétendu en exclure d'avance la possibilité.

— Peut-être obéissait-elle, tout simplement, à l'instinct maternel. Son Stephen, c'était l'enfant qu'elle n'avait pas encore eu.

— Je l'ai cru d'abord. Quand, par exemple, elle se préoccupait qu'il n'eût pas trop chaud, elle me rappelait ces mères inquiètes qui passent leur doigt dans le cou de leur garçon en lui disant : « Mais tu es en nage! » Ou bien elle rectifiait sa cravate sans lui demander son avis, lui rappelait une lettre à écrire. Oh, qu'elle avait l'air d'une matrone, à ces moments-là! Et puis, soudain, elle refoulait le geste, rattrapait la phrase qui auraient pu le faire souvenir qu'elle était de beaucoup son aînée.

— S'apercevait-il qu'on le traitait en enfant?

— Non, car en dehors de ces brefs élans où l'entraînait sa tendresse, elle apportait beaucoup de soins à ménager son amour-propre. Je pensai d'abord qu'elle affectait à son égard de la considération et une docilité soumise pour rétablir artificieusement entre eux l'équilibre d'un ménage conventionnel. Mais non. Réellement, elle voyait en lui non pas un agréable adolescent à cajoler et à éduquer, mais un homme accompli, à qui elle craignait de déplaire et dont elle admirait la force et la valeur. Cette attitude m'agaçait, car le jeune Stephen ne me paraissait à moi qu'un jouvenceau... D'ailleurs, je la compris mieux le jour où je lui demandai pourquoi elle laissait son mari courir la montagne. Il affrontait là des risques qui la rendaient malade d'angoisse. Bien inutilement, lui dis-je. Elle me répondit avec orgueil que Stephen faisait ainsi preuve de son adresse et de sa vigueur. Elle ajouta qu'elle tenait, même au prix de

mortelles inquiétudes, à lui laisser le sentiment de son indépendance.

— N'empêche que s'il s'était rompu le cou...

— Mon cher, les périls d'une ascension paraissaient à Sybil Fletcher moins redoutables que ceux du monde. « C'est pour l'avoir à moi seule que je suis ici, dans cet hôtel perdu : j'ai moins peur de la nature que des autres femmes », murmura-t-elle, sans oser me regarder en face. A Londres, à Paris, sur la Côte d'Azur où ils venaient de passer quinze jours, elle avait tremblé sans cesse. Et tandis qu'elle faisait allusion aux divertissements offerts à un jeune homme, aux occasions possibles, je vis sur son visage, brusquement contracté, se peindre une sorte d'épouvante.

— Lady Macbeth! Cette fois-ci, nous y sommes : clairvoyante, intrépide, mais terrifiée.

— Peut-être son mari dissimulait-il des inquiétudes analogues. Car, enfin, Sybil Fletcher, elle aussi, pouvait céder à un caprice, à une tentation, ou s'apercevoir un beau jour que leur union était moralement, physiquement, illégitime, et s'en dégoûter. Au prix de quels subtils sophismes, de quelle perpétuelle imposture parvenaient-ils à abolir la terrible évidence de leurs âges, à s'affirmer faits l'un pour l'autre en dépit de la vraisemblance?

— Oui, deux complices. Mais les précautions dont ils entouraient leur amour les empêchaient sûrement d'être heureux?

— Qui sait? Un bonheur à défendre, à recréer sans cesse, un bonheur qui vous interdit la confiance, l'habitude, le sommeil, doit prendre une étrange intensité.

— Le véritable amour est plus sûr de soi.

— Eh bien, mon cher, à d'autres moments, je me suis demandé au contraire s'ils ne trouvaient pas leur justification dans ce qui les séparait.

— Tu es bien obscur.

— De même que le vertige vous tourne la tête, que le précipice vous fascine, n'avaient-ils pas subi l'attirance de l'abîme infranchissable du temps? Leur amour puisait sa force dans le défi qu'il jetait aux lois mêmes de la vie, dans l'héroïsme quotidien qu'il exigeait. Peut-être devait-il moins aux jouissances de la chair et du cœur qu'à celles d'un idéalisme exalté.

— Tu as vraiment beaucoup d'imagination.

— Et toi, tu ne sais pas voir au delà des pauvres corps... Remarque que ton scepticisme, je ne suis pas loin, aujourd'hui, de le partager. Mais sur place, à son contact, ce couple, que tu juges indécent ou comique, me faisait comprendre ce que toute passion a de singulier et de mystérieux. Dans la solitude sauvage et grandiose où nous nous trouvions, à l'écart des conventions et des mesquineries humaines, il me semblait

que cet homme et cette femme, rien qu'en vivant devant moi, me révélaient certains secrets de notre nature profonde.

— Encore un accès de ton délire d'interprétation.

— Nous nous promenions un jour, Sybil Fletcher et moi...

— Tu te démens, en l'appelant toujours ainsi. Dis Mrs Marsh.

— Soit... Mrs Marsh et moi, dans un chemin pierreux où, avec ses légers souliers, elle butait à chaque pas. Je finis par lui prendre le bras pour la soutenir, et ce contact amical la mit plus en confiance que jamais. Rêveuse, revenant à son obsession, elle murmura que Stephen avait été attiré vers elle parce que le mirage de la scène la transfigurait : était-ce donc une erreur que d'avoir renoncé au théâtre, et la réalité quotidienne la privait-elle de ses prestiges ? Comme elle s'y attendait, je la contredis, protestant avec chaleur que sa seule séduction de femme suffisait à tout expliquer.

— Dis donc, si bon observateur que tu te prétendes, ne t'apercevais-tu pas de ce qui se passait en toi ?

— Qu'entends-tu ?

— Continue.

— Elle s'arrêta, me jeta un regard où se mêlaient la gratitude et une amertume voilée. Puis elle soupira. « Car je suis encore belle, n'est-ce pas ? » fit-elle, en passant la main sur un visage que, justement, l'incertitude vieillissait. Enfin, pour se rassurer par un détour, elle ajouta : « Ce que Stephen aime en moi, c'est ma voix. » Cette voix fameuse, qui conservait sa vertu incantatoire même loin des décors et de la rampe, et qui, lorsqu'une complaisante obscurité les dissimulait l'un à l'autre, était encore la voix de Desdémone, de Juliette...

— Je ne me trompe pas : tu commençais, insidieux consolateur, à t'éprendre d'elle.

— Idiot. Je les enviais. Un tel amour, je ne l'ai, dans toute mon existence, ni ressenti, ni obtenu... Lorsque Stephen revenait de ses expéditions, sa seule présence sur le seuil transformait cette créature tourmentée en femme heureuse, magnifiquement sûre d'elle-même et de lui. Rajeunie soudain. Ce qu'elle avait de las, d'inquiet, de fané s'effaçait : ses traits tirés sous la poudre reprenaient leur place, recomposaient sous mes yeux surpris sa beauté de naguère. Et, de son côté, Stephen se dégageait de sa gaucherie adolescente, perdait son air timide, voire emprunté, s'animait, rayonnait silencieusement jusqu'à presque l'égaler dans sa séduction et son prestige. J'assistais à un miracle : littéralement, ils étaient illuminés l'un par l'autre.

— N'exagère donc pas : il ne s'agissait que d'une dame mûre et d'un insignifiant petit jeune homme qui trouvaient de la satisfaction à...

— Insignifiant, je l'ai cru d'abord. Taciturne, flegmatique, un air presque sournois d'eau dormante. Mais, peu à peu...

— Il t'envoûta à son tour.

— Ce qui me toucha d'abord, ce fut de le voir témoigner à sa femme une scrupuleuse courtoisie, l'installant avec des soins attentifs sur une chaise-longue, ne fumant jamais sans en avoir sollicité la permission. Il l'enveloppait de prévenances comme pour l'obliger à ne voir que lui, à ne penser qu'à lui. Ses gestes, lents et doux, semblaient la caresser. Son regard insistant, entre ses longs cils, ne la quittait pas, comme pour exercer sur elle une perpétuelle suggestion.

— En somme, vous vous hypnotisiez réciproquement tous les trois.

— Bah, je t'assure que lorsqu'ils étaient ensemble, je disparaissais de leur champ visuel. Ils avaient l'air de ne s'apercevoir ni du temps qu'il faisait, ni de ce qu'ils mangeaient, ni de l'étonnement des rares clients de l'hôtel, ni de la réprobation bougonne de l'hôtelière, une montagnarde usée par une dure existence où les extases n'avaient pas dû tenir beaucoup de place. Mais ne crois pas, de leur part, à un étalage de leurs sentiments. Ils parlaient à mi-voix, ils n'étaient que discrétion, pudeur extrême, regards échangés. C'était malgré eux qu'ils scandalisaient, malgré eux qu'ils éblouissaient.

— Leur discrétion tenait à ce qu'ils n'avaient pas grand'chose à se dire. Elle devait s'empêcher constamment d'évoquer son passé, sa gloire sacrifiée. Et lui, je le devine sous tes phrases alambiquées, n'avait guère de conversation.

— Je pourrais te répondre par le mot de madame de Staël sur le jeune Rocca : « Son éloquence n'est pas dans sa parole. » Mais ce serait insuffisant.

— N'empêche que, si chère que lui fût leur intimité, le petit s'en allait à chaque instant courir les montagnes.

— Ses absences le rendaient d'autant plus désirable. Et quand il revenait, hâlé par le soleil des glaciers, la chemise ouverte sur sa poitrine nue, des fleurs de rhododendron à son feutre, rieur et mâle, fier de la prouesse accomplie, je me disais que cet ingénu se montrait aussi adroit qu'un séducteur professionnel.

— Où aurait-il donc appris à être si malin?

— Il y a des amants prédestinés qui savent tout d'avance. Ce garçon était l'un d'eux.

— Tu ne m'enlèveras pas de la tête que, sur l'essentiel, il manquait d'expérience.

— Mon cher, je ne les suivis pas dans leur chambre... Mais comme initiatrice, je m'en rapportais à elle. Et peut-être qu'un amour masculin, lorsqu'il est neuf et unique, a des élans, des ressources dont ne se doutent pas ceux qui, comme toi et moi, ont débuté vulgairement.

— Allons donc! Ton Stephen, tu m'as dit qu'il était timide : craignant toutes les femmes, il se rassurait avec cette créature complaisante et meurtrie.

— Les femmes qu'il n'avait pas eues, il les trouvait en une seule, et il aimait déjà en elle, sans le savoir, celles qu'il aurait plus tard.

— Et puis, les débuts d'un amour prêtent aux illusions.

— Tu te trompes encore, leur mariage n'était pas de la veille. Il l'avait épousée à vingt ans, il en avait vingt-quatre.

— Presque un vieux ménage! Tu m'en diras tant...

— En dépit de ce qu'il montrait de simple et même de modeste, de ses silences coupés parfois, sans motif, d'un petit rire confus, de sa nonchalance lorsqu'il était au repos, je finis par soupçonner que Stephen était aussi compliqué qu'elle.

— Avoue que tu en rajoutes! Ou bien lui as-tu soutiré aussi des confidences? Tu aurais fait une belle carrière comme confesseur.

— Au début, il me considérait comme une banale relation d'hôtel. Utile d'ailleurs, car je le renseignais sur le pays. Sa femme, qui le tenait évidemment au courant de nos entretiens...

— Non.

— Comment, non?

— Je suis certain qu'elle ne lui rapportait pas tout ce qu'elle te confiait.

— Tu me fais penser qu'à l'un de ses retours, comme je me trouvais auprès d'elle, bavardant avec animation, je vis Stephen s'arrêter à quelques pas, les sourcils froncés. Et quoiqu'il eût annoncé qu'il prendrait deux jours de repos, il repartit dès le lendemain, à l'aube.

— A propos, ne devais-tu pas rester qu'une semaine dans cet endroit perdu? Il me semble que tu t'attardais.

— Ma foi, oui. Par intérêt. Et puis aussi, je l'avoue, par irritation mesquine, par désir obscur de trouver une faille dans ce bonheur insolent.

— Ah, tu ne vaux pas mieux que les autres.

— Le matin de ce nouveau départ, Sybil Fletcher accourut vers moi et, après quelques propos quelconques, me laissa entendre, tout émue de plaisir, que Stephen, son cher Stephen, avait non pas fait une scène, ce serait beaucoup trop dire, mais au moins prononcé deux ou trois courtes phrases, en détournant la tête, où elle avait cru, espéré reconnaître un mouvement de jalousie. Elle exultait, la pauvre femme! Car ce sentiment, elle consentait qu'il lui fût réservé, et combien torturant! Or, je lui procurais l'occasion d'en être la bénéficiaire et non la victime.

— Pourquoi donc, alors, était-il reparti, te laissant le champ libre?

— Par générosité. Pour afficher sa confiance. Peut-être pour signifier qu'il n'exploiterait pas à son profit le déséquilibre de leur union.

— Comprends pas.

— Essaie. Dans un pareil couple, le plus jeune était, dès le principe, le plus fort, le mieux en mesure d'exiger, de menacer, de faire souffrir. Eh bien, Stephen ne voulait, sous aucun prétexte, user de ce privilège, et préférait, par raffinement de délicatesse, s'abstenir même de se défendre.

— Nous voilà dans la chevalerie pure!

— Oui, il y avait en Stephen un mystère de pureté et de chevalerie. Et même le drame qui les opposait, qu'ils refusaient d'admettre, tenait peut-être à ce que la pureté n'était que de son côté.

— Et aussi à ce que le désir, chez un garçon viril, est légitime, encore qu'il se fût, en cette affaire, trompé dans son choix. Tandis que chez elle, il était abusif, avouons-le.

— Elle me demanda, en me priant de ne pas me formaliser, de quitter l'hôtel. Ravie de voir que Stephen s'inquiétait, non pas, certes, d'une trahison possible, mais d'une complaisance bien innocente, elle se préoccupait néanmoins plus du bonheur de son mari que du sien. Oui, je te l'accorde, leur union était contraire aux usages, au bon sens, et plus radicalement, à la nature : il leur fallait donc sans cesse la justifier et l'affirmer même entre eux, en multiplier les preuves, se donner des gages. Quand il revint, je lui dis, avec une certaine intonation : « Je crois que je vais m'en aller. » Il me comprit tout de suite, rougit, ce qui accentua son air d'extrême jeunesse, et me répondit : « Pourquoi ? Restez donc. » Il ajouta assez bêtement : « Il fait si beau. » A partir de cette minute, il se montra avec moi plus enjoué, plus libre. J'eus l'impression qu'il décidait de croire en moi, qu'il m'admettait dans leur imbroglio secret, qu'il me jugeait digne d'être leur ami.

— Et tu te plaisais à ces enfantillages ?

— Tu as dit le mot : cette sincérité, cette candeur, cette conviction, cette gravité, cette confiance soudaine, autant de traits de l'enfance. L'ironie, celle d'un adulte qui sait et se souvient, me devenait impossible.

— Trop de tarabiscotage pour moi.

— Parce que tu es un esprit moderne, c'est-à-dire excessivement simplifié. Mais ces deux êtres ressuscitaient sans le savoir les modes de l'amour courtois dans un siècle qui n'y comprendrait rien. Tiens, songe aussi à la princesse de Clèves, à son raffinement dans le scrupule.

— Est-il besoin de tant de sublime en amour ?

— C'est alors que se plaça une scène assez étrange. Un soir — sa femme, souffrant d'une migraine était montée dans sa chambre — Stephen m'entraîna au dehors, loin de l'hôtel. D'abord, il marcha sans rien dire, contraint par la timidité au moment de parler ouvertement de ce qui lui importait par-dessus tout. La lune était dans son plein ; l'air, à cause de l'altitude, avait un goût de neige. Il me souvient que dans la paix nocturne on entendait plus fort la rumeur mélancolique du torrent. « Monsieur, articula-t-il enfin, vous avez vu Sybil Fletcher au théâtre ? Quelle incomparable artiste, si humaine, si poétique, n'est-ce pas ? »

— Le benêt ! Vanter à un autre celle qu'on aime !

— Sa naïveté le préservait. Il avait l'assurance, déraisonnable mais invincible, d'un somnambule au bord d'un toit.

— Il n'a tout de même pas passé de l'éloge de l'artiste à celui de la femme !

— Si. Et d'abord, il évoqua sa bonté, sa générosité, sa compréhension d'autrui. Puis, d'un même élan, il en vint à célébrer avec une égale chaleur ses attraits physiques. Pas les plus secrets, bien entendu. Mais tout de même... Et ses paroles avaient tant de naturel, de grâce, une telle adoration juvénile s'exprimait par sa bouche que je ne pensai pas un instant à me formaliser.

— Un jeune satyre, ton pudique Stephen! Ah, l'hypocrisie britannique!

— Mais non, rien de plus chaste qu'un sentiment vrai. Et, à travers cette effusion soudaine, je découvris que, par une divination du cœur et des sens, il la voyait non pas, comme moi, flétrie et refaite, mais telle qu'elle avait été trente ans auparavant. Telle qu'il ne l'avait pas connue. A l'entendre, on eût dit un croyant avide d'attester sa foi.

— Une dupe surtout.

— Je le sentais tout frémissant d'avoir parlé avec tant de franchise, et comme inondé de joie. Puis, la voix soudain tremblante, il murmura : « Vous ne pouvez savoir tout ce qu'elle m'a donné... Je lui dois tout. » Je répliquai qu'elle lui devait aussi beaucoup. Il secoua la tête. « Je suis arrivé trop tard dans sa vie. Me consacrer à elle pour toujours, est-ce que cela suffit? Est-ce que cela compense? » Et ici son accent révéla une détresse si inattendue que j'insistai : « Vous lui procurez ce qu'elle n'a encore jamais connu. »

— Tu t'avançais beaucoup.

— J'étais surtout indiscret. Mais la solitude, le silence environnant, le clair de lune et jusqu'à la raréfaction de l'air rendaient notre entretien à la fois irréel et étrangement facile, comme dans un rêve. Je voulais en profiter.

— En profiter?

— Pour dissiper sa crainte, lui rendre confiance... Et pour mieux le persuader, je lui parlai de moi, de ce que j'avais gaspillé ou abîmé, par caprice, vanité, scepticisme; je m'humiliai, mon cher, afin de lui faire sentir le prix inestimable de ce qu'il possédait.

— J'en suis sûr, maintenant : amoureux de lady Macbeth, tu plaidais ta propre cause en te plaignant. Mais comme elle n'était pas là...

— Au reste, il ne m'entendit pas et reprit : « Pourvu que je ne meure pas avant elle, la laissant seule. » Bizarre, n'est-ce pas, que ce garçon de vingt-quatre ans redoutât sa fin, non pour lui-même d'ailleurs, et alors que celle d'une femme qui aurait pu être sa mère paraissait plus plausible. Mais peut-être que la pensée de sa propre mort le détournait d'évoquer celle de l'autre. Il était assez innocent pour ne pas s'apercevoir de ce subterfuge.

— Innocent, innocent... Je commence à le trouver astucieux.

— Nous revînmes lentement sur nos pas. Et comme nous approchions de l'hôtel, une fenêtre s'ouvrit dans la façade blanchie par la

lune, une forme se pencha : « Stephen, est-ce vous ? » Il me saisit le bras et chuchota, avec une horreur subite : « Si un jour cet appel restait sans réponse... » La voix, troublée mais chantante, celle de Juliette au balcon, reprit : « Je vous ai attendu si longtemps. Venez... » Me laissant seul, il s'élança, disparut dans la maison, et la fenêtre se referma.

— Roméo et Baucis !

— L'hôtel, qui s'était vidé, se remplit un soir de bruyants visiteurs. Des gens à piolets et à gros souliers, deux hommes lourdauds, deux femmes en pantalons, sac au dos, fort laides. Je dînais à ma table, lorsque lady Macbeth et son mari entrèrent et s'installèrent à la leur. Mon cœur se serra, prévoyant ce qui allait suivre. Les nouveaux venus commencèrent par dévisager cette surprenante créature fardée, en robe du soir, posant sur la nappe rude de beaux bras où tintaient ses bracelets d'or. Puis la patronne, qui passait les plats, leur ayant perfidement glissé quelques mots, leur étonnement fit place à des sourires goguenards, presque insultants.

— Alors tu te levas, tu proclamas hautement à la face du monde...

— Pas du tout. Je baissai le nez dans mon assiette, confus et honteux comme si je m'éveillais d'un rêve inavouable. Vu par d'autres, le couple qui m'avait émerveillé m'apparaissait soudain équivoque, décidément absurde.

— Fâcheux revirement !

— Mes voisins joviaux et vulgaires, étouffant à peine leurs moqueries, avaient-ils raison ?

— Et les deux autres, que disaient-ils ?

— Ils demeuraient enfermés dans leur univers, dont je venais de m'évader. Et je leur en voulais presque de m'avoir fait partager leurs illusions.

— Ah ça, je m'en vais prendre leur défense !

— Inutile, ma lâcheté ne dura qu'un instant. Et le lendemain, les quatre grossiers personnages ayant disparu à l'aube, je m'efforçai de restituer à Sybil et à Stephen leur auréole. Mais je m'aperçus avec tristesse que j'avais désormais peine à croire en eux. Alors, mécontent de moi-même, je décidai de partir. Je leur fis mes adieux, mes vœux de bonheur. Sybil était ce matin-là souriante et heureuse, exempte de toute angoisse : une femme, me dis-je, à qui d'irrécusables témoignages ont donné cette nuit la certitude de triompher de la vie.

— Et lui ?

— Il avait repris son air vague, son allure nonchalante. Les paupières baissées, il demeurait silencieux. Je pensai au rossignol, si quelconque lorsqu'il ne chante pas.

— Vous vous êtes promis de vous écrire, de vous revoir...

— Non. Je préférais demeurer dans l'ignorance de ce que j'appréhendais pour eux. De leur côté, ils s'étaient égoïstement servis de moi,

mais en réalité ils n'avaient besoin de personne. Je ne sus plus rien d'eux. Sauf, comme je te le disais en commençant, l'autre jour.

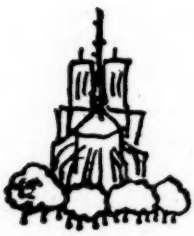
— Raconte-moi cela.

— J'avais été accompagner des amis qui prenaient l'avion pour Londres. L'heure du départ allait sonner lorsque je vis arriver sur le terrain, en retard, une dame âgée que je reconnus tout de suite. Lady Macbeth! Mais ravagée, démolie. Son visage, naguère si expressif, était rigide, les lèvres serrées, le regard tourné vers le dedans. Elle vint à moi, demeura immobile. On la pressa de s'embarquer. Sans rien entendre, impassible et sévère, vraiment tragique en cette minute, elle me dit lentement : « Stephen a été tué à Dunkerque. » Alors, soudain, se répéta dans ma mémoire, comme si je l'entendais encore prononcée par lui, la phrase mystérieuse : « Pourvu que je ne meure pas avant elle, la laissant seule. »

Sans cesser de me dévisager, lady Macbeth murmura encore : « Sur la terrasse de l'hôtel, vous vous rappelez? Je l'attendais... Il n'est pas revenu. » Et, dans un souffle, elle ajouta ces mots, affreux ou si tendres, à ton choix : « Qu'importe. Maintenant, il m'appartient pour toujours. »

Ensuite, se redressant, retrouvant sa démarche ancienne, elle me tourna le dos, gagna l'échelle qu'elle gravit. Et avant que j'aie pu reprendre mes esprits, l'avion avait roulé sur la piste, s'était détaché du sol, élevé dans le ciel, l'emportant... Voilà, mon cher, la fin de cette histoire. Pour moi, du moins... Pour eux, peut-être qu'elle continue.

ROBERT DE TRAZ



LE PÉTROLE

DANS LA VIE FRANÇAISE

Notre collaborateur Georges Le Fèvre a écrit l'étude sur le pétrole qu'on va lire avant qu'aient été prises les récentes mesures concernant l'importation du pétrole provenant des zones dollar. Ces mesures ne manqueront pas, si elles ne sont pas modifiées, d'exercer une influence profonde sur la situation économique de notre pays.

Comme on le verra plus loin, le plan Monnet prévoyait l'utilisation en 1950 de onze millions de tonnes de pétrole brut. Ce pétrole provenant pour un tiers environ de la zone dollar l'activité de nos industries et de nos entreprises de transport s'en trouvera sérieusement affectée. Aussi semble-t-il qu'on devra reconsidérer les mesures prises — et cela en tenant compte de deux facteurs essentiels :

1. — Comme l'indique M. Le Fèvre, la France a reconstitué partiellement ses raffineries. Toute importation de pétrole-dollars ayant comme contre-partie une exportation de produits finis ne représente pas une sortie définitive de devises puisque les produits raffinés peuvent se vendre en dollars. De telles importations permettraient d'ailleurs le maintient d'un programme de fuel (mazouts) correspondant aux besoins du pays. Si ces importations n'étaient pas maintenues nos raffineries travaillant le brut provenant de la zone-dollar devraient fermer dans un proche délai.

2. — Il reste possible de virer une partie des dollars affectés aux achats de charbon, à l'achat de pétrole brut en tenant compte du fait que le pouvoir calorifique du pétrole est plus élevé que celui du charbon.

(N.D.L.R.)

Pas de relèvement de la France sans modernisation, c'est-à-dire sans une transformation de sa structure industrielle. Édifiée au XIXe siècle sur le charbon, celle-ci doit, au XXe, utiliser au maximum de nouvelles sources d'énergie plus concentrée, plus maniable et plus souple[1]. Cette rénovation n'est pas une entreprise à laquelle la France peut, à son gré, consentir ou renoncer ; c'est le seul recours, c'est une nécessité qui n'a d'autre alternative que la décadence.

1. Cf. Le Pétrole, par Étienne Dallemont.

Toutefois, comme nous n'en sommes pas encore à prévoir dès demain comme certaine l'utilisation de la pile atomique dans une lampe de poche, c'est, dans le proche avenir, aux combustibles liquides devenus des produits de consommation vitale que nous devrons faire appel pour en extraire une notable partie de l'énergie qui nous est nécessaire.

Conditionnant déjà le tonnage de nos transports routiers, commençant à animer nos machines et susceptible dès à présent, par ses dérivés, de faire apparaître sur le marché une gamme de produits encore peu connus mais que réclament déjà les techniciens du confort, de la vitesse, de l'hygiène, de la chimie, des textiles, des transports, des explosifs, des routes, du gaz, etc., le pétrole est bien la matière première sans rivale qui se range aujourd'hui dans un secteur de ressources dont le développement répond à une nécessité absolue et permanente.

Tels sont les postulats dont la Commission de Modernisation du Plan Monnet semble avoir tenu compte en estimant que notre consommation en produits pétroliers devait sensiblement s'accroître au cours des années qui vont suivre. Passant de 6 500 000 tonnes (1938) pour atteindre 11 millions de tonnes en 1950[1], il faudrait qu'elle dépassât 15 millions de tonnes en 1955. La progression de ces chiffres mesure l'importance de l'effort qu'il nous faut accomplir à court terme dans ce chapitre particulier du développement général de l'économie française.

***

Or, notre pays, assez fortement industrialisé, pourvu d'un réseau routier étendu et d'un équipement automobile convenable[2] ne dispose sur son sol, chacun le sait, que d'infimes ressources pour faire face à ses besoins en produits pétroliers. Le gisement alsacien de Péchelbronn (75 000 tonnes par an), le gisement de Gabian dans l'Hérault (1 000 t.), les faibles rendements du Maroc et de l'Algérie (4 000 à 5 000 tonnes) n'élèvent guère notre production nationale au delà de 80 000 tonnes par an, soit moins de 1,5 p. 100 de la consommation métropolitaine ; et, bien qu'une campagne de sondages ait été entreprise depuis 1939 sur le front Nord des Pyrénées, l'espoir d'obtenir à bref délai, en Aquitaine, des résultats substantiels (à l'exception des 160 000 mètres cubes de méthane presque pur exploités dans la région de Toulouse) reste encore hypothétique.

Nous voici donc, aujourd'hui plus qu'hier, contraints de nous tourner vers l'extérieur en demandant à l'importation la quasi-totalité de notre ravitaillement national, et cette situation de quémandeur risquerait de devenir rapidement critique pour une nation devenue pauvre en devises et en crédit, si l'État n'avait pas depuis longtemps imposé aux intérêts

1. En 1946, elle aura été de 3.800.000 tonnes.

2. Il y avait en France, avant la guerre, 2 200 000 voitures en état de marche ; il existe actuellement plus de 1 500 000 véhicules recensés dont la circulation est d'ailleurs limitée par la pénurie de pneumatiques et d'essence.

privés les voies directrices d'une politique française du pétrole tendant à assurer au pays les courants d'approvisionnement les plus réguliers et les moins coûteux.

***

De quelles sources naissent donc ces courants ?

Neuf Français sur dix, si la question leur était posée, orienteraient instinctivement leurs pensées vers le continent américain qui, à cet égard et dans un monde où le pétrole est très inégalement réparti, semble avoir bénéficié des faveurs de la nature. Certaines images ne s'effacent pas, en effet, de nos mémoires et notamment celles qui illustrèrent en 1944 le débarquement des divisions motorisées de G.I. lorsque les pipe-lines s'allongèrent sur notre sol avec une rapidité qui le cédait à peine à l'avance accélérée des armées d'Eisenhower. Bien modeste installation de campagne pourtant, si on la compare à celle qui, aux États-Unis, relie les champs pétrolifères de l'Ouest aux raffineries du Nord et de l'Est.

Peu de gens dans notre vieux continent connaissent l'existence, en Amérique, de cet énorme kilométrage de pétrole perpétuellement en mouvement, où les courants de brut (matière noire et inerte), les courants clairs d'essence et de kérosène, et le mazout plus sombre, coulent parfois pendant des centaines de milles, sensiblement au niveau des racines du gazon, dans un réseau de canalisations d'acier dont la longueur totale à travers tout le pays, du Texas aux régions de New-York et de Philadelphie, atteint 140 000 milles et pourrait encercler six fois le tour du globe [1].

En premier examen, il semble que les États-Unis dont les 421 000 puits en activité dans vingt-quatre États produisent environ 230 millions de tonnes par an, pourraient être pendant longtemps et jusqu'à épuisement de leurs réserves, notre principal fournisseur. En fait, depuis 1859, c'est-à-dire depuis la découverte des premiers gisements d' « huile combustible » dans les champs de Titusville par le colonel Drake, les Américains ont extrait plus de 60 p. 100 de la production mondiale cumulée, nous fournissant à eux seuls jusqu'en 1933, le tiers du tonnage que nous importions. Nous verrons cependant tout à l'heure pourquoi à la veille de la guerre, en 1938, le pétrole américain n'arrivait déjà plus qu'au second rang dans la répartition par pays d'origine, des importations françaises.

Bornons-nous, pour l'instant, à rejeter comme une explication l'hypothèse que les réserves disponibles aux U.S.A. puissent s'amenuiser dans les années à venir. Bien qu'on ne puisse les calculer avec précision au

1. Cf. Les pipes-lines américains. *L'Industrie du Pétrole*, numéro de mai 1947.

delà de vingt ans, il n'apparaît pas (puisque chaque année de nouveaux gisements sont découverts) qu'on doive réellement s'inquiéter d'une pénurie probable.

Il existe d'ailleurs, en Amérique, un Comité constitué sur la demande du Sénat, pour étudier précisément le problème de ces disponibilités. Ce Comité est de création récente et ses derniers rapports datent de 1946. Leurs conclusions ont été formulées en janvier 1947 et les statistiques qui s'en dégagent (elles ont la réputation d'être dignes de foi) ont renseigné les économistes sur la question des réserves de pétrole aux U.S.A. et celle des méthodes propres à maintenir ces réserves *en harmonie avec la consommation grandissante du pays.*

Car c'est bien là, en effet, dans ce rapport de l'offre et de la demande ou, plus exactement, dans cette pression de la demande sur l'offre, qu'il faut rechercher les causes d'un resserrement du marché américain [1]. Autrement dit, c'est en se répercutant dans les autres pays pour provoquer une disette mondiale, que ce déficit nous affecte et ne nous permet plus dans l'avenir d'escompter un ravitaillement substantiel en pétrole brut aux États-Unis.

Que dire des participations acquises par la France au Vénézuela (actuellement le deuxième pays producteur du monde)? *Primo*, qu'elles sont insuffisantes pour nous assurer les tonnages qui nous sont nécessaires ; *secundo*, que les sources de notre importation risquent de se tarir à bref délai, s'il est vrai, comme on le prévoit, qu'en moins de dix ans, les U.S.A. obligés d'importer à leur tour, absorberont les 50 millions de tonnes constituant environ la totalité de la production vénézuelienne.

Nous tournerons-nous vers la Russie?

Sa production, bien que très importante, suit de très loin celle des États-Unis. Elle était avant la guerre de 30 millions de tonnes. Il est possible qu'elle ait sensiblement augmenté depuis mais, faute de documents précis, on est très mal renseigné sur la situation du pétrole russe. Le Gouvernement soviétique ne publie pas de statistiques et les renseignements que l'on possède ne sont que des informations établies par recoupements d'après les informations des rares techniciens français ou étrangers ayant gardé un contact avec les dirigeants du « Nepht Syndikat ».

Il y a, certes, en U.R.S.S., des possibilités illimitées d'extraction. On demeure frappé, paraît-il, lorsqu'on étudie la carte géologique de la Sibérie, par l'ampleur des superficies considérées comme exploitables mais, bien que les Russes fassent connaître leurs projets de mettre en œuvre de puissants moyens d'extraction, et que Radio-Moscou donne la plus large publicité aux nombreuses expéditions de géologues parcourant l'immense territoire soviétique, il est peu probable que la Russie,

1. Aux U.S.A., cette demande déjà supérieure aux prévisions pour 1946 accentue sa pression en 1947 parce que la capacité de raffinage n'a pas été augmentée pendant les années de guerre pour suffire aux besoins croissants.

dont l'industrie pétrolière manque, paraît-il, de personnel qualifié suffisant, et souffre d'une pénurie d'équipement, puisse, étant donné l'énormité de ses besoins, offrir avant longtemps à la consommation internationale d'importantes disponibilités. Ce n'est pas demain qu'elle deviendra exportatrice[1].

Constatons en terminant ce rapide tour d'horizon que les modestes quantités de pétrole roumain, hongrois et autrichien (aujourd'hui, d'ailleurs, sous le contrôle soviétique) sont autant de sources auxquelles la France n'aura jamais la faculté de s'approvisionner.

La position importatrice de notre pays risquerait donc d'être fort critique si des droits antérieurement acquis lorsque sa situation y était prépondérante, ne lui conféraient aujourd'hui, en vertu d'accords antérieurement signés, des avantages substantiels dans une région de la planète où « le centre de gravité de la production mondiale de pétrole est en train de se fixer[2] » : nous voulons parler de la zone du Moyen-Orient et du golfe Persique.

***

L'histoire du pétrole en Irak (région qui nous intéresse particulièrement) trouve son origine à la fin du XIXe siècle, lorsque l'Allemagne de Guillaume II étendit vers l'Est la zone de ses intérêts commerciaux. C'est après avoir obtenu de la Turquie le droit de construire à travers l'Anatolie un chemin de fer, que les Allemands se firent octroyer à cette occasion tous les droits miniers dans une concession qui s'étendait à vingt kilomètres à droite et à gauche de la voie ferrée du « Bagdad Bahn ». Ces droits miniers comprenaient naturellement le pétrole. On n'en avait pas, à la vérité, découvert encore dans la région, pas plus qu'en Mésopotamie (zone dans laquelle les Allemands avaient obtenu également des privilèges) ; mais, comme la présence de « l'huile » y était soupçonnée, ces droits d'extraction gardaient pour l'avenir une grande valeur en puissance.

C'est un peu avant la guerre de 1914 qu'Allemands, Anglais et Hollandais — les premiers apportant surtout leurs droits miniers et leurs prétentions, tandis que les autres apportaient leurs capitaux et leurs moyens d'action — s'unirent pour fonder la *Turkish Petroleum*. Les actions de la nouvelle Compagnie étaient contrôlées, pour la moitié environ, par les Anglais *(Anglo-Persian)*, pour un quart par les Anglo-Hollandais *(Royal-Dutch Shell)* et, pour le dernier quart, par les Allemands *(Deutsche Bank)*. La pluralité des groupes auxquels s'était adjoint, pour 5 p. 100 du capital total, M. Gulbenkian en qualité d'intermédiaire et de négociateur, exigèrent de longs pourparlers qui aboutirent

1. Les exigences du monde en pétrole s'élèveront, en 1947, à 973 000 tonnes environ par jour.
2. Rapport de M. E. de Golyer, chef de la mission américaine qui, en 1943, examina les possibilités pétrolières dans le Proche-Orient.

néanmoins, au début de 1914, à un accord signé au Ministère des Affaires étrangères britannique, et appelé pour cette raison « Accord du Foreign Office ».

Mais la jeune Compagnie créée sous cette forme ne devait guère dépasser le stade de l'organisation. En août 1914, les intérêts allemands furent aussitôt mis sous séquestre jusqu'à la victoire des Alliés. Reconnus à la France qui exprima alors le désir de succéder à la *Deutsche Bank* comme actionnaire de la *Turkish Petroleum*, les droits de l'Allemagne furent dévolus à une Société d'économie mixte : la *Compagnie française des Pétroles*.

Cette succession était avantageuse pour nous. Elle ne manqua pas d'émouvoir les Américains qui réclamèrent aussitôt « l'égalité d'opportunité commerciale » et discutèrent âprement pour obtenir le droit de participer, eux aussi, au développement des ressources pétrolières du Moyen-Orient. Entre temps, le Gouvernement de l'Irak ayant été reconnu, un des premiers actes de sa politique économique fut, en 1925, de reconnaître à la nouvelle Compagnie baptisée *Irak Petroleum*, une vaste zone de recherche pétrolière sur son territoire.

Réorganisée, la Société comprenait, non compris M. Gulbenkian, quatre groupes de participants au nombre desquels se trouvaient deux nouveaux venus : La *Compagnie française des Pétroles* (France) et le *Near East Development Corp* (U.S.A.) [1]. Les co-signataires s'engageaient à respecter les termes de l'accord du Foreign Office dont certaines clauses étaient restrictives. Notamment celle qui spécifiait qu'aucun des participants n'aurait le droit d'agir d'une façon indépendante, *directement ou indirectement* pour extraire du pétrole brut à l'intérieur d'une zone constituée pour la plus grande partie par les anciens territoires du vieil Empire ottoman. Sur la carte, cette zone était circonscrite par une ligne rouge. C'est pour cette raison que le nouvel accord fut appelé : accord du périmètre rouge.

Nous n'avons voulu ici que préciser l'origine des droits que détient la France sur une partie de la production irakienne. Droits substantiels puisqu'avant la seconde guerre mondiale, l'*Irak Petroleum*, ayant développé ses concessions, ne cessa d'augmenter sa production qui, en 1938, atteignit environ 4 500 000 tonnes.

Aux termes du « Group Agreement » 23,75 p. 100 de la production irakienne revenait à la France qui l'achetait au prix coûtant majoré d'un droit de 1 shilling par tonne. Pratiquement, notre pays absorbait plus des trois quarts du tonnage extrait, c'est-à-dire, en plus de sa part, la presque totalité des fractions qui revenaient conjointement aux trois autres trusts internationaux. Par l'effet de cet accord, nos sources d'importation se modifièrent, les États-Unis cessant d'être notre principal

1. Groupement de deux Compagnies américaines : la *Standard Oil* de New-Jersey et la *Socony Vacuum*, associées à parts égales.

fournisseur (34,5 p. 100 de nos importations totales) et passant après l'Irak (38,5 p. 100).

Cette dérivation de nos courants d'approvisionnement qui devait nous placer dorénavant sur le marché mondial non plus comme quémandeurs de produits finis, mais comme importateurs de pétrole brut, eut comme corollaires deux conséquences heureuses : la création sur le sol français d'une industrie de raffinage et, dans l'armement français, d'une flotte pétrolière.

***

Réduites pendant la guerre mondiale n° II, les opérations de l'*Irak Petroleum* furent reprises dès que les participants purent se faire octroyer à nouveau leur part de pétrole brut.

Cependant d'autres Compagnies américaines, bien avant cette époque, avaient fait prospecter des territoires en Arabie séoudite, dans l'île de Bahrein et à Koweit. Deux d'entre elles commencèrent même, à partir de 1930, à exploiter sous le nom d'*Arabian American Oil*, des concessions d'une superficie totale couvrant environ 450 000 milles carrés et dont la production s'élève aujourd'hui à 28 000 tonnes par jour.

Obligés de faire face aux demandes sans cesse croissantes du marché dans l'hémisphère oriental, les Américains jugèrent avantageux de développer l'*Arabian American*[1]. Ayant obtenu l'accord du Gouvernement d'Ibn Séoud, ils encouragèrent cette Société à augmenter sa production et même à construire un pipe-line de 0 m. 90 de diamètre traversant toute l'Arabie, du golfe Persique à la Méditerranée orientale. Ce projet exigeant d'importants capitaux[2] et de puissants moyens d'action, la *Standard* of New Jersey (déjà actionnaire de l'*Irak Petroleum*) se proposa de les fournir pour étendre ses propres marchés dans l'hémisphère oriental. Liée toutefois par l' « accord du périmètre rouge »[3] elle ne pouvait conclure cette importante opération qu'en se libérant des clauses restrictives qu'elle avait signées. Aussi réclama-t-elle la révision du Group Agreement de 1928[4].

De longues et délicates négociations se sont engagées depuis entre les pays co-signataires de l'ancien accord. Elles ne sont pas actuellement terminées. La France, bien que les Américains aient tenté de l'écarter des débats, prétextant qu'elle avait été pendant les quatre ans d'occupation « technical Enemy », était bien décidée à ne pas abandonner les droits que lui confère une position juridique inattaquable.

1. Nous n'indiquons ici que sommairement l'histoire de ces regroupements internationaux qui est fort compliquée.
2. Le pipe-line, à lui seul, coûtera 125 millions de dollars.
3. Voir plus haut.
4. Le Group Agreement prévoit dans ses statuts que tout désaccord entre les parties doit être soumis à la juridiction des tribunaux anglais.

C'est pour concilier les intérêts en jeu que furent donc entamées à Londres, au début de 1947, des négociations qui semblent près d'aboutir. Aux termes d'un nouvel accord qui n'est pas encore signé (car il reste encore une approbation à recueillir), les associés de l'*Irak Petroleum*, grâce à une exploitation plus poussée des gisements irakiens, obtiendraient un tonnage de pétrole brut bien plus en conformité de leurs besoins qu'un tonnage fixe.

Ceci nous fait espérer que cette exploitation collective donnera toute satisfaction aux intérêts français.

***

Assurée désormais de trouver en Moyen-Orient la presque totalité du pétrole brut qui couvrira ses besoins dans l'avenir, la France se doit, par voie de conséquence, de reconstituer en la développant l'industrie qui dépend de cette production et qui offre cette caractéristique de constituer une chaîne absolument complète, depuis l'extraction du pétrole brut jusqu'à l'ultime consommation des produits finis qui en dérivent, en passant par différents stades : importation par bateaux pétroliers ou *tankers*, transformation en raffineries, transport par pipelines, wagons, chalands, camions-citernes, etc., etc.

Deux maillons de cette chaîne ont été, en France particulièrement, atteints par la guerre : l'équipement industriel du raffinage et la flotte pétrolière.

Des quinze raffineries existant en 1939, et dont la valeur était estimée, en francs de l'époque, à 5 milliards, nous en avons retrouvé, au lendemain de la libération : une complètement anéantie, deux écrasées, neuf durement touchées et trois intactes. Leur capacité totale de traitement s'est donc trouvée réduite de 7 millions (1938) à 1 million et demi de tonnes (1945). Rendons hommage, en passant, au grand effort de reconstruction accompli depuis cette date puisqu'à la fin de 1947, la remise en état partielle de nos usines ayant le moins souffert, nous permettra de traiter à nouveau plus de 5 millions de tonnes par an [1].

Quant à notre flotte de *tankers* et de caboteurs, elle est, hélas, privée de ses plus belles unités. En 1939, la France possédait dix-sept longs courriers jaugeant 420 000 tonnes auxquelles on pouvait ajouter environ 60 000 tonnes de nouveaux bateaux en construction. Cet armement fut durement éprouvé par la guerre. En mars 1945, nous récupérâmes le tonnage qui avait été affecté au pool américain et britannique : 150.000

1. N'oublions pas qu'en raffinant le pétrole brut qu'elle importe, au lieu d'acheter des produits finis (essence, gas oil, etc.), la France réalise une économie de devises se chiffrant de 3 à 5 dollars par tonne de pétrole traité. 5 millions de tonnes en brut traités nous éviteront chaque année de sortir 20 millions de dollars de nos caisses. On comprend l'intérêt considérable qui s'attache à la remise en route rapide, fût-ce au prix de lourds sacrifices, de nos raffineries. Mais aurons-nous les 200 000 tonnes d'acier prévues pour assurer cette reconstruction ?

tonnes environ de bateaux fatigués dans l'ensemble et très insuffisamment entretenus depuis de nombreuses années. En y ajoutant 80 000 tonnes d'unités qu'il était possible de renflouer, il nous restait un tonnage utilisable de 230 000 tonnes.

L'achat de deux unités britanniques, d'une unité canadienne, le renflouement, les réparations et la récupération de quelques navires français à l'étranger, ont sensiblement amélioré depuis deux ans notre situation. Nous possédons, en effet, aujourd'hui, vingt-trois pétroliers dont dix-huit en service, quatre en réparation et un sous contrôle soviétique. Mais ces quelques 300 000 tonnes sont loin de répondre aux nécessités futures. Pour que la France soit en mesure d'assurer le transport de la moitié de ses importations, elle doit poursuivre pendant de longues années un rude effort, quand bien même achèterait-elle aux U.S.A. quelques *tankers* choisis parmi les deux cents bateaux pétroliers américains actuellement désarmés.

***

Quelques pages ne peuvent suffire là où il faudrait écrire un volume pour faire connaître au grand public les traits essentiels de l'industrie pétrolière encore insuffisamment vulgarisés. Cette matière première de constitution complexe et qui offre une grande diversité dans ses produits de consommation, se présente sur le marché mondial d'une façon tout à fait exceptionnelle, car elle engendre différents dérivés que crée la demande en fonction de besoins soudain révélés.

« Ce pétrole qui, à la base, ne fut essentiellement que carburant, combustible ou lubrifiant [1] déborde à présent sur quantité d'industries... Il touche au génie civil, aux routes avec ses bitumes, à l'agriculture avec ses insecticides ; et son champ d'activité peut s'étendre du domaine de la chimie qui le réclame pour la fabrication des alcools supérieurs, à celui de la pharmacopée, des textiles, des engrais azotés, et même des produits de beauté. Introduit dans les campagnes par l'industrie gazière qui met en circulation ses bouteilles de butane, admis dans la préparation des savons synthétiques, utilisé dans les matières plastiques et se substituant peu à peu au charbon dont la production défaillante offre au *fuel-oil* des débouchés imprévisibles, le pétrole est une matière noble devenue essentielle pour un pays comme le nôtre déjà déficient en calories avant la guerre et qui a vu son handicap s'accroître encore par suite de la désaffection mondiale des hommes pour la mine. »

***

Il est donc important pour la renaissance économique de la France que l'industrie pétrolière soit aidée dans son développement par les

1. J'emprunte la substance des lignes qui vont suivre à l'exposé fait par M. S. Scheer, directeur général de la Standard française des Pétroles, le 21 janvier 1947.

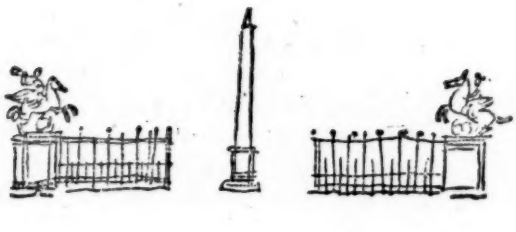
Pouvoirs publics. Eux seuls peuvent encourager la recherche de nouveaux gisements dans nos territoires d'outre-mer qui ne sont certainement pas totalement démunis de ces richesses. Eux seuls peuvent permettre au pays de s'équiper en matériel moderne de forage, hâter la reconstruction des raffineries groupées selon un programme d'implantation acheminant les produits vers les centres de consommation de la façon la plus économique.

Eux seuls, enfin, peuvent promouvoir une politique à long terme qui, tenant compte de la position qu'occupe la France parmi les nations favorisées en matière de pétrole, saura placer ce pays au rang des nations exportatrices ou, du moins, par son industrie de raffinage, peut en faire une station-relai susceptible de fournir des tonnages importants de produits finis aux Pays Scandinaves ou de l'Europe occidentale.

Ajoutons pour conclure que, participant aux moyens énergétiques et aux moyens de transport tout en s'étendant comme nous l'avons dit à bien d'autres domaines d'activité, le pétrole fait partie de ces biens de consommation qui conditionnent un standard de vie plus élevé. A ce titre, il peut nous aider à relever notre économie dans une Union française que nous voulons cohérente et tangible.

Soyons bien persuadés que nos ressortissants indigènes tout comme nous autres, Français de la métropole, aspirent au bien-être. Si la France s'avère incapable de le leur fournir, qu'elle ne s'étonne pas de les voir un jour se détourner d'elle pour chercher à le trouver ailleurs.

GEORGES LE FEVRE



JOURNÉES DES BARRICADES

Ce dimanche, 23 août 1648, la régente Anne d'Autriche se leva fort allègrement [1]. Au milieu de la nuit précédente, elle avait reçu, par l'entremise de messire Gaspard de Coligny, comte de Châtillon, la nouvelle de la victoire de Lens et donné aussitôt l'ordre d'imprimer et de placarder, dans les quartiers de Paris, des affiches portant cette nouvelle à la connaissance du peuple. Après de longs tourments il lui semblait qu'elle renaissait à la vie. Elle ne doutait point que cette victoire n'amenât les Espagnols écrasés à solliciter la paix et ne fortifiât l'autorité royale ébranlée par les cabales du Parlement.

Vers les dix heures, elle fit lire, par un secrétaire d'État, dans la grande galerie du Palais-Royal, devant le roi et la cour, le glorieux message de M. le Prince. Tandis que s'élevait le joyeux murmure de l'auditoire, le roi, les traits rayonnant de satisfaction, s'écria, de sa limpide voix enfantine :

— Le Parlement sera bien fâché de cette nouvelle!

Il était si accoutumé à entendre autour de lui des gens de considération médire de ce corps qu'il ne croyait pas lui faire injure en le traitant en adversaire de l'État. Comme un lourd silence suivait sa réflexion ingénue la régente le saisit aux épaules et, d'un pas rapide, le mena vers la chapelle. Elle ne lui adressa point de réprimande. Elle l'approuvait en son for intérieur. Agenouillée bientôt sous son dais, elle demanda à Dieu de la soutenir dans sa lutte contre les ennemis du royaume.

La messe dite, elle avait pris la résolution de réduire à merci quiconque, à l'intérieur comme à l'extérieur, contrarierait les desseins

1. Les Journées des Barricades marquèrent le prélude de la Fronde. Le Parlement s'éleva contre le gouvernement d'Anne d'Autriche et de Mazarin, lorsque ce dernier, pour alimenter la guerre étrangère — et assurer sa propre fortune — accabla la France d'impôts qui suscitèrent la colère du peuple. La querelle dura six ans. Elle se termina par la soumission du Parlement et le triomphe de Louis XIV.

et les entreprises de la couronne. Le moment lui paraissait venu en particulier, profitant de cette victoire de Lens qui allait rendre au roi l'affection attiédie de ses sujets, de contraindre à demeurer dans leur rôle judiciaire, les magistrats brouillons des cours souveraines qui, depuis plusieurs années, discutaient avec violence les édits, refusaient de les enregistrer, se posaient en défenseurs du peuple opprimé, venaient encore, ces jours derniers, d'enfreindre les ordres contenus dans cette déclaration du 31 juillet où, pourtant, Sa Majesté leur avait fait tant de concessions humiliantes.

Elle passa tout le reste du jour en entretiens secrets avec le cardinal Mazarin et le duc d'Orléans. Au soir de ce jour, elle les avait déterminés à jeter en prison ou à bannir les plus excités de ces robins, les présidents Charreton et Blancmesnil, les conseillers Loisel, Laisné, Benoise, Broussel, antagonistes acharnés de la cour, le dernier surtout, vraie peste, dévoué à la canaille, surnommé par elle « le père du peuple » et qui affectait des airs de sénateur romain. L'enlèvement de ces coquins intraitables passerait assurément inaperçu au milieu des réjouissances dont on régalerait cette foule. Au surplus, avait déclaré la régente à ses conseillers irrésolus, si cette foule se rebellait, on lui opposerait le régiment des gardes ; mieux valait risquer le pillage de vingt maisons que la perte de l'État. D'ailleurs, rien ne laissait prévoir qu'elle osât s'élever contre la volonté du roi.

Par les mémoires d'agents apostés dans les divers quartiers, on sut que les rues étaient restées tranquilles, ce dimanche-là, comme à l'accoutumée. Les Parisiens, attroupés devant les affiches annonçant la prise de Lens, avaient témoigné leur allégresse par des vivats. Cependant, il fallait tout de suite entretenir cette allégresse par des fêtes et des charités. Le 24 août, l'échevinage reçut l'ordre de faire de larges distributions de pain et de vin aux pauvres, de multiplier, au soir du 25, les feux de joie et les bals aux carrefours, de tirer, de plus, ce même soir, un feu d'artifice en la place Royale. Des placards publièrent aussi qu'un *Te Deum* serait chanté, le 26, en l'église Notre-Dame. La cour, les corps de l'État et de la ville y assisteraient, mais le travail ne serait pas interrompu ; les boutiques resteraient ouvertes. Ainsi espérait-on distraire, disperser, diminuer en nombre les badauds auxquels se mêlaient toujours de mauvais garçons prompts à stimuler le désordre. Entre temps, dans des conférences secrètes, la régente chargeait ses propres officiers d'arrêter, à l'issue du *Te Deum*, les parlementaires révoltés, et plus spécialement, Jean Baptiste, comte de Cominges, capitaine de ses gardes, de s'emparer du conseiller Broussel. Prudemment, de son côté, le cardinal Mazarin faisait cacher quelques troupes dans le bois de Boulogne.

Au cours de la journée du 25, des coureurs, descendus du Puits-Certain, proche la montagne Sainte-Geneviève, sillonnaient les rues, criant *la Gloire familière ou la Description populaire de la Bataille de Lens*. Les passants achetaient en masse, pour quelques deniers, cette

rimaille hâtivement griffonnée par quelque regrattier de lettres où ils espéraient trouver des nouvelles ; elle glorifiait la bravoure du prince de Condé, mais elle ne contenait rien que l'on ne connût déjà : c'était un attrape-nigauds. Le soir, la ville entière dansa des rondes et des courantes autour des fagots allumés sur l'ordre des quartiniers. Des tables étaient partout dressées à même les rues, parées de lanternes vénitiennes ; d'innombrables biberons, assoiffés par la chaleur, y levaient des gobelets à la santé de M. le Prince. Sous les voûtes de la Place Royale, une multitude, entassée dès la nuit tombante, par delà les barrières qui en protégeaient l'accès, attendait, mangeant et buvant, l'heure du feu d'artifice. A la mi-nuit, danseurs et curieux avaient regagné leurs gîtes.

Ainsi, les Parisiens n'avaient marqué aucun esprit de turbulence durant les jours qui venaient de s'écouler. La régente pensait que le *Te Deum* attirerait sur le parvis de Notre-Dame une maigre affluence, les bourgeois restant dans leurs boutiques et les artisans à leur travail.

Dès l'aube du 26 août, les tambours, par la ville, appelèrent les soldats de la maison du roi au rassemblement. Bientôt, sous la conduite de leurs officiers, les gardes françaises et les gardes suisses bordèrent d'une double haie les voies conduisant du Palais-Royal à Notre-Dame, par les rues Saint-Honoré et du Louvre, le quai de l'École, le Pont-Neuf, la place Dauphine, la rue Saint-Louis, le Marché-Neuf et la rue Notre-Dame. Ni carrosses ni piétons ne passèrent plus par ces voies débarrassées de tous obstacles.

La foule, cependant, venue de toutes les paroisses, contrairement aux prévisions, s'agglomérait sur le parvis où elle forma vite une masse compacte et bruyante. Aux fenêtres et sur les toits des maisons fourmillaient les spectateurs. Sur la façade de la cathédrale étaient tendues d'antiques tapisseries. Par ses portes ouvertes, on apercevait sa nef également parée de tentures et illuminée de mille bougies.

Un peu avant dix heures parut, à cheval, dans un cortège de gardes, le maréchal de l'Hospital, gouverneur de Paris, qui s'alla lentement placer au-devant de l'église. A dix heures, les canons de l'Arsenal et de la Grève mêlèrent leurs grondements. La foule, maintenant avide de voir, pressait les soldats qui la repoussaient de leurs piques, hallebardes et mousquets : les invités du roi arrivaient.

Le Corps de la Ville survint le premier, débouchant de la rue Notre-Dame, précédé de ses archers et de ses sergents. Il allait en cavalcade, le greffier en tête, puis le prévôt des Marchands, les échevins deux à deux, le procureur, tous en robes mi-parties et montés sur leurs chevaux de parade, suivis de la troupe équestre des conseillers et des quartiniers en habits noirs de bourgeois. La foule le laissa passer sans dire mot. Elle éclata en cris de joie quand elle vit approcher, en longue théorie de robes rouges ou noires, le Parlement, la cour des Aides, la cour des Monnaies, la chambre des Comptes. Messire Mathieu Molé marchait en avant de la grand'chambre, la tête coiffée du mortier galonné d'or, éta-

lant en éventail, sur l'épitoge bordée d'hermine, sa barbe blonde. Conduites par leurs présidents, les chambres des Enquêtes et des Requêtes avançaient lentement, d'une allure majestueuse. Vainement, parmi les visages juvéniles de leurs conseillers, le peuple cherchait-il la face ridée, les cheveux blancs, le collier de poils gris de messire Pierre Broussel. Le patriarche, craignant la chaleur et la fatigue, était resté en son logis.

Maintenant, dans l'indifférence générale, défilaient les carrosses des secrétaires d'État, des ambassadeurs, des prélats, des gens de cour. La curiosité se ranima quand on entendit sonner les trompettes et battre les tambours des Cent-Suisses. Martelant le pas, ils traversèrent le parvis. Ils portaient, déployés, chatoyant de leurs vives couleurs et de leurs ors, les soixante-treize étendards arrachés, devant Lens, à l'Espagnol par les guerriers de France [1]. Salués par une immense hurlée, ils pénétrèrent dans la cathédrale sur le fond lumineux de laquelle on apercevait debout, mitre en tête et crosse à la main, au-devant du maître-autel, entouré de son chapitre, monseigneur Jean-François Paul de Gondi de Retz, coadjuteur de monseigneur l'archevêque de Paris, malade, et qui officierait en son absence.

Comme onze heures sonnaient à l'horloge du Palais, le grand carrosse doré de la régente, encadré par une escorte de gardes à cheval, messire Jean-Baptiste de Cominges, caracolant à sa droite, franchit la place à vive allure, accompagné des voitures des princes et princesses du sang. Le jeune roi et le petit Monsieur, penchés aux portières, souriaient aux ovations de quelques groupes de bourgeois. Le maréchal de l'Hospital accueillit la famille royale sous le porche de l'église. Il entra avec elle dans le spacieux vaisseau dont les portes se fermèrent, tandis que les orgues jouaient une marche triomphale.

A midi seulement, les canons de la Grève et de l'Arsenal tonnant de nouveau dans le lointain, les portes de Notre-Dame se rouvrirent, la cérémonie terminée. La famille royale remonta en carrosse et prit le chemin du Palais-Royal. Derrière elle, les troupes qui formaient la haie se groupèrent en colonnes et s'acheminèrent vers le Marché-Neuf. La foule, par les ruelles et les ponts de l'île Notre-Dame, regagnait hâtivement ses paroisses.

Dans la cathédrale, à demi-vidée de son assistance, se jouait une tragédie muette. Ayant remarqué que la régente avait, en s'en allant, adressé quelques mots à son capitaine des gardes et que celui-ci, contrairement à son devoir, restait dans l'édifice au lieu de suivre Sa Majesté, messieurs du Parlement sentirent qu'un danger les menaçait ; saisis de panique, beaucoup s'enfuirent à la débandade par les ouvertures latérales et coururent, sans respect pour leur robe, dans les étroits boyaux du cloître

1. Quatre-vingt quatre, d'après le *Journal historique du chanoine Chastelain*, 1638-1660, Angers, 1872, p. 13.

Notre-Dame. Seuls, les plus braves d'entre eux ou les moins suspects suivirent tranquillement leur premier président, messire Mathieu Molé.

Les robins dispersés, le comte de Cominges, quittant l'église, traversa, d'un pas allègre, le parvis, enfila, à sa droite, la rue Saint-Pierre-aux-Bœufs, prit, à l'extrémité de celle-ci, sur la gauche, la rue des Marmousets, et, en quelques enjambées, atteignit la rue Saint-Landry toute proche. Au coin de cette dernière, étroite et sordide, formée de vieilles bâtisses appartenant au chapitre Notre-Dame, habitée par des procureurs et autres gens de justice, un carrosse, portières abattues, mantelets levés, stationnait sous la protection de cavaliers armés. Il avait déjà attiré l'attention de badauds étonnés de voir, en ce lieu solitaire, cette garde insolite. Le comte de Cominges, d'un geste, le fit ranger au-devant d'une maison de chétive apparence. Suivi de quatre de ses soldats démontés, il heurta avec vigueur l'huis de cette maison. Un petit laquais étant venu ouvrir, il le bouscula et, avec deux de ses hommes, gravit l'escalier. Il pénétra dans le logis du premier étage, écartant la servante qui cherchait à lui barrer le passage et qui l'accompagna en criaillant.

Parvenu dans une salle, l'officier y trouva messire Pierre Broussel à table, entre sa femme et son secrétaire, maître Nicolas Charpentier, procureur en Parlement. Le vieillard, en tenue d'intérieur et en pantoufles achevait de dîner. Il allait protester contre la violation de son domicile, lorsque M. de Cominges, lui tendant une lettre de cachet, lui dit qu'il avait ordre du roi de s'assurer de sa personne, et il l'invita à le suivre. Le conseiller demeura un instant troublé et sans parole ; puis, se ressaisissant, il répondit « qu'il n'était pas en état d'obéir, qu'il avait pris médecine et qu'il demandait du temps ». Madame Broussel poussait des gémissements. La servante injuria l'intrus disant « qu'il ne serait pas obéi et qu'elle l'empêcherait bien de faire du mal à son maître », puis, se précipitant à la fenêtre, elle appela les voisins au secours, hurlant que l'on voulait emmener M. Broussel. A une autre fenêtre, maître Nicolas Charpentier faisait, de son côté, grand bruit de crieries. Des gens descendaient des maisons ; d'autres coururent sur le port Saint-Landry quérir les mariniers, les compagnons de rivière, les crocheteurs. Bientôt la rue fut pleine de canaille déchaînée. Des gardes et un petit laquais défendaient avec peine le carrosse contre les assaillants qui s'efforçaient de le rompre et de couper les rênes des chevaux.

M. de Cominges, entendant la rumeur de la foule et craignant le pire, menaça le conseiller de le poignarder s'il n'obéissait sur-le-champ à la volonté du roi. Le vieil homme, tergiversant encore, il l'arracha de son logis tel qu'il était, en veste et en pantoufles, et, aidé de ses gardes, le traîna dans l'escalier et le poussa comme un paquet dans le carrosse. La voiture, avec son escorte de cavaliers, s'ébranla au milieu des vociférations, poursuivie par une horde de furieux qui criaient :

— Broussel! On emmène Broussel!

A ce moment, conduit par Nicolas Charpentier, des énergumènes

envahirent l'église Saint-Landry, s'emparèrent du clocher et sonnèrent le tocsin à grande volée. De tous côtés, des hommes, croyant que quelque immeuble du quartier brûlait, dégringolèrent leurs escaliers, crocs en mains, prêts à combattre l'incendie. Dans le tumulte, ils apprirent la nouvelle : on enlevait le libérateur du peuple. Ils se formèrent en bandes et s'élancèrent, en braillant, à travers les ruelles.

Le carrosse de Cominges, cependant, conduit par un habile cocher, fuyait au galop de ses chevaux, distançant ses poursuivants. A l'encoignure des rues Saint-Landry et des Marmousets, il butta contre un banc que les clercs d'une étude de notaire lancèrent entre ses roues et passa en cahotant horriblement. Plus loin, à un carrefour, il se heurta aux chaînes que des factieux venaient de tendre et qui lui coupaient la route. Il dut tourner cet obstacle, fendre la presse, affronter quelques pistoletades sous la protection des gardes bataillant à coups de plats d'épées. Il louvoya de rue en rue, cherchant à dépister la meute enragée. Il atteignit enfin le Marché-Neuf, région plus spacieuse mais pleine de danger où grouillaient, dans leurs repaires, les filles de joie et les filous mêlés aux regrattiers et aux forains. Cette racaille ignorait encore, par bonheur, l'arrestation de Broussel ; elle laissa passer sans s'émouvoir le véhicule. Il traversa par miracle d'un trait le torrent de voitures de la rue de la Barillerie et enfila la calme rue Saint-Louis. Comme il parvenait à un tournant, proche le quai des Orfèvres, brusquement, devant la poterne du Palais, il versa et se rompit.

Cominges, d'un bond, avait sauté à terre. C'en était fait de lui, si les gardes-françaises, qui tenaient toujours la place Dauphine et le Pont-Neuf et qui avaient ordre de lui prêter main-forte, ne venaient à son aide. Il ne disposait plus que de quatre hommes, les autres s'étant éparpillés en arrière. Il menaça de nouveau de son poignard son prisonnier gisant, le corps moulu, dans le coffre du carrosse, s'il se montrait ou s'il parlait, puis il cria :

— Aux armes, compagnons! à mon secours!

Les gardes-françaises accoururent. Elles firent face aux émeutiers qui arrivaient par troupes successives et qui bientôt s'écrasèrent dans l'étroite rue. Aux hurlements, aux invectives succédèrent les coups de poings. Les soldats, ayant défense d'user de leurs armes, allaient être débordés sous la poussée de la foule, quand un carrosse déboucha du quai des Orfèvres. En un instant Cominges eut remplacé par Broussel son occupante, une madame d'Assié, de Toulouse[1], furieuse d'un semblable traitement.

La nouvelle voiture avait à peine atteint le Pont-Neuf que les émeutiers, bousculant les gardes, reprenaient la poursuite, criant toujours : « Broussel! Broussel! On emmène Broussel! » et recrutant sur leur passage tout

1. Ou Daffy. La maréchale d'Effiat, dit la relation de Dubois.

le peuple errant par les rues. Aux abords du Palais-Royal, ils avaient perdu de vue le carrosse emportant leur idole et ils croyaient celle-ci enfermée dans ce palais. Ils tentèrent d'envahir la place et de donner l'assaut au bâtiment, mais les gardes-françaises et suisses les repoussèrent vers la rue Saint-Honoré. De cette rue, agitée comme une fourmilière, monta bientôt une clameur furieuse. Sans cesse des bandes nouvelles, venues de la Cité, de la Grève et des Halles, armées de toutes sortes de piques, hallebardes, mousquets, vieilles épées du temps de la Ligue, raflés aux ferailleurs de la Vallée de Misère, accouraient, augmentant le désordre. Elles brisaient, sur leur passage, les vitres et enfonçaient les portes des maisons. Les bourgeois craignant le pillage fermaient leurs boutiques.

Prévenu de la sédition, l'échevinage s'était réuni dans ses bureaux à l'Hôtel de Ville. Devant lui parut, fort troublé, le sieur Rousseau, quartinier en l'île de la Cité. Il dit que dans son quartier, le peuple en rumeur, grossi par les bateliers et les crocheteurs de la Grève et par toutes sortes de vauriens sortis de leurs bouges, cherchait, pour sonner le tocsin, à s'emparer de la grosse cloche du Palais. Le prévôt des Marchands ordonna d'assembler sur le champ le corps des archers et les compagnies de la milice bourgeoise. Il envoya au Palais-Royal l'échevin Fournier avertir la régente de l'émotion publique.

La régente avait eu avis que Cominges, son carrosse versé et brisé une seconde fois aux environs du Palais-Royal, avait pu, avec l'aide du comte de Guitaut, transborder son prisonnier dans une troisième voiture et qu'il l'acheminait, à toute bride, vers Saint-Germain d'où il l'emmènerait à Sedan ; elle avait su, d'autre part, que le sieur du Bois, lieutenant de ses gardes, avait arrêté et conduit à Vincennes le président René Potier de Blancmesnil et que ses autres officiers n'avaient point réussi à mettre la main sur le président Louis Charreton, les conseillers Jean Laisné, Antoine Loisel et Charles Benoise, le premier s'étant échappé en sautant le mur de son jardin, et les autres cachés dans de sûres retraites. Satisfaite de tenir en sa possession ce Broussel, stupide et indiscipliné, qui avait si longtemps bravé l'autorité royale, elle se riait de l'irritation populaire ; après quelque éclat, pensait-elle, celle-ci s'éteindrait vite et tout rentrerait dans l'ordre.

Cependant, il fallait empêcher le Parlement de s'assembler et de donner, par quelque arrêt malencontreux, force aux émeutiers. La régente ordonna au maréchal de La Meilleraye de s'aller saisir du Palais et de déblayer, au passage, les alentours du Palais-Royal. Le vieil officier accepta la mission sans rechigner. A la porte de la maison, il enfourcha un cheval, réunit une cinquantaine de chevau-légers, et, un bâton d'exempt à la main, se mit à leur tête. Traversant le barrage de gardes-françaises et suisses qui bouchait la rue Saint-Honoré, il repoussa lentement la foule jusqu'à la hauteur des Pères de l'Oratoire. Il s'efforçait de la calmer, disant que la reine rendrait Broussel si chacun rentrait sagement chez

soi ; mais il ne voyait autour de lui que des visages de forcenés. Nul n'écoutait ses paroles. Aux cris de : « Vive le roi ! Liberté à Broussel ! » les groupes disjoints se reformaient derrière lui et sa troupe, les entouraient, les refoulaient vers la Croix-du-Tiroir. Les injures pleuvaient contre la reine et Mazarin, contre les financiers surtout, Catelan, La Rallière, vingt autres, sangsues, pestes d'État, chiens de voleurs, maltôtiers, qui pressuraient le peuple et le réduisaient à la misère. Dans tout le quartier Saint-Germain-l'Auxerrois, les rues grouillaient d'une plèbe déguenillée, hirsute, vociférante, armée de crocs, de bâtons, d'avirons, de barres de fer, de leviers, de pics, de pelles, de bancs, de tréteaux, d'escabelles. La révolte, maintenant s'étendait au quartier Saint-Eustache, à la Grève, au quartier Saint-Antoine, à la Cité, au faubourg Saint-Michel. Tous les gens de métier étaient descendus dans les rues. Aux Halles, les forts, les regrattiers, les herbagers, les bouchers, les harengères, leurs garçons, compagnons, commis et apprentis, se retranchaient dans leurs ruelles, amassant en piles les cailloux. Rue de la Friperie, la tribu juive des fripiers, ayant rentré dans ses arrière-boutiques les hardes, nippes, défroques, oripeaux qui pendaient à l'accoutumée au-devant de ses maisons, attendait casquée de salades et de bourguignotes, armée d'antiques épées, de piques, d'arquebuses volées sur les champs de bataille, les occasions de pillage. Sur les ports, les bateliers, mariniers, voituriers d'eau, haleurs, passeurs de bacs, crocheteurs, charretiers, meneurs de haquets et de brouettes, porteurs de charbon, gagne-deniers, débâcleurs, bachoteurs, cureurs de gadoue, boueux et la multitude immense des petits ouvriers besognant pour la marchandise de l'eau tenaient farouchement les avenues de la rivière.

Le maréchal de La Meilleraye, suivi de ses cavaliers, après une dure chevauchée à travers les quartiers Saint-Germain-l'Auxerrois et Saint-Eustache, aborda le Pont-Neuf, gardé par les troupes du roi, vidé de ses boutiques en plein vent, de ses tréteaux et petits théâtres, de ses bateleurs, marchands d'orviétan, ribauds et badauds. Il tenta de s'aventurer sur le quai des Orfèvres pour atteindre le Palais de justice, mais la populace frémissante l'accueillit par une volée de pierres. Elle achevait de lancer dans la Seine les débris du carrosse de Cominges que, dans sa rage de n'avoir pu reprendre Broussel, elle avait mis en pièces.

Le maréchal lui ordonna de se disperser, mais elle le hua. Entouré en un instant d'une horde sauvage de laquais et de pages, de clercs du Palais, de garçons des postes et relais, de porte-chaises, de cochers, d'écorcheurs venus des tanneries voisines, de crieurs d'eau-de-vie, de moutardiers, de vendeurs d'oublies que des larrons à visages patibulaires, brandissant épées et bâtons, excitaient à la résistance, il comprit qu'il n'atteindrait point le Palais sans bataille. Déjà des coups de mousquets partaient des fenêtres. Un coquin le mit en joue. Un caillou fit voler son chapeau ; un autre le blessa à l'épaule. Il commanda un feu de salve : des blessés s'enfuirent en hurlant.

Le maréchal s'apprêtait à soutenir l'assaut de la foule, mais tout d'un coup, il vit s'ouvrir les rangs de cette foule et paraître monseigneur de Gondi de Retz. Le petit prélat, noir de poil et de visage, toque en tête, le camail sur les épaules, un rochet de broderie blanche ornant sa soutane violette, appuyé sur le bras de son frère, le duc de Retz, marchait avec lenteur, gêné par sa myopie, prêchant le calme, distribuant les bénédictions et donnant son anneau à baiser. Il venait du cloître Notre-Dame où il habitait. Il avait traversé à pied l'île de la Cité en ébullition.

Il rejoignit le maréchal. Il lui dit que la situation lui paraissait grave, que le peuple tendait les chaînes dans les rues, élevait des barricades. Les deux hommes et les chevau-légers à leur suite gagnèrent le Pont-Neuf où ils rencontrèrent le maréchal de L'Hospital, gouverneur de Paris, venu pour maintenir à leur poste les troupes du roi et pour tenter d'apaiser la foule. Celle-ci maintenant avait envahi le quai des Orfèvres, criant qu'elle voulait Broussel et exigeant des deux officiers et du prélat qu'ils allassent le demander à la reine. De l'esplanade où il s'était arrêté au-devant du cheval de bronze, Retz clama qu'il allait voir Sa Majesté, qu'elle aimait son peuple et ferait justice.

Il se mit incontinent en route. La Meilleraye l'accompagna avec sa troupe. Ils traversèrent avec difficulté, rue Saint-Honoré, la multitude en furie, assourdis par ses cris et ses imprécations, effrayés de sa violence. Au Palais-Royal, la reine les reçut avec politesse, mais d'un air bougon. La Meilleraye n'avait point réussi dans sa mission ; Retz, qu'elle n'aimait guère et dont elle redoutait les intrigues, venait sans nul doute l'importuner. Elle était environnée de badins qui lui représentaient la rébellion du peuple comme bagatelle et comme fumée. Lorsque les deux hommes lui eurent affirmé qu'il se fallait préoccuper de ce mouvement et qu'il prenait une allure inquiétante, elle se mit en colère :

— Il y a de la révolte, dit-elle d'un ton aigre, à imaginer que l'on se puisse révolter. Voilà, ajouta-t-elle, s'adressant plus particulièrement à Retz, les contes ridicules de ceux qui la veulent. L'autorité du roi y mettra bon ordre.

Bientôt, le Coadjuteur se sentit tourné en dérision par la Cour aussi bien que par Mazarin, lequel, riotant avec un air de bon apôtre, prodiguait les phrases dont la bénignité adoucissait à peine l'impertinence. Successivement les sieurs de Vennes, lieutenant-colonel des gardes, Dreux d'Aubray, lieutenant-civil et le chancelier Séguier, qui avaient parcouru les quartiers de la ville, vinrent, les deux derniers, verts de peur, confirmer que le péril était sérieux, que le peuple risquait de forcer la garde et qu'il serait bon de lui accorder quelque satisfaction ; mais le marquis de Sennecterre, entrant à son tour dans le cabinet de la reine, dissipa la consternation produite par ces fâcheuses nouvelles, disant que la chaleur de la foule se ralentissait et que tout s'arrangerait avec un peu de patience.

Le Cardinal, cependant, pressentait obscurément que les affaires de la Cour se gâtaient. Envahi par la crainte, il dit, dans son galimatias mi-français, mi-italien, qu'il ne voyait pas grand danger à temporiser jusqu'au lendemain. En attendant, ajouta-t-il, M. le Coadjuteur, qui avait grande action sur les factieux leur ferait volontiers connaître que la reine leur accorderait la liberté de Broussel s'ils consentaient à se séparer. Retz, sentant qu'on le congédiait avec de fallacieuses promesses, quitta le cabinet de Sa Majesté. La Meilleraye, maintenant en humeur de mater la populace, le suivit, et, sur la place du Palais-Royal, se remit en tête des chevau-légers.

Les deux hommes rentrèrent ensemble dans la cohue de la rue Saint-Honoré, l'un à pied, traînant pompeusement, derrière sa soutane, un page porte-queue, l'autre monté sur un barbe fougueux et l'épée au poing. Ils n'eurent pas le temps de prononcer un mot. Enveloppés dans un tourbillon de foule, séparés, emportés par delà la barrière des Sergents, ils ne se retrouvèrent que deux cents toises plus loin, à la Croix-du-Tiroir où le maréchal venait d'abattre, d'un coup de pistolet, un crocheteur qui l'avait menacé de son sabre. De tous côtés une grêle de pierres les assaillaient. Une bande de bourgeois, venant de la rue de l'Arbre-Sec, déchargea ses mousquetons. Atteint d'une balle au bras, Louis d'Astarac, vicomte de Fontrailles, qui chevauchait auprès de La Meilleraye, dut lâcher son épée. Le porte-queue du Coadjuteur s'affaissa, frappé d'une autre balle. Retz, à son tour, tomba étourdi par le choc d'une pierre. Les soldats ripostaient. La mêlée devenait furieuse.

Le Coadjuteur se releva, s'interposa entre les belligérants qui se dispersèrent. Il leur fit honte de leur violence. Il parla comme en chaire avec sa fougueuse éloquence. Le bruit s'apaisait. Des frénétiques dirent encore:

— Nous voulons Broussel!

D'autres crièrent :

— Vive le Coadjuteur!

Retz affirma qu'il allait revoir la reine. Il reprit le chemin du Palais-Royal escorté d'une plèbe innombrable. Il rattrapa La Meilleraye et sa troupe à la barrière des Sergents. Ensemble, le prélat et l'officier reparurent devant Sa Majesté. Ils sortaient tout poudreux d'une échauffourée où ils eussent pu laisser la vie. Ils dirent que le peuple était maintenant en armes et que, si l'on ne lui rendait Broussel, il le reprendrait de force ; mais la reine se rit de leur harangue et, comme elle vit saigner l'oreille du Coadjuteur, elle lui répartit en goguenardant :

— Allez vous reposer, monsieur, vous avez bien travaillé.

Il regagna en carrosse le cloître Notre-Dame, plein de rancune contre la reine qui l'avait joué, repaissant la multitude de billevesées et recevant d'elle des quolibets. Au passage, il vit des équipes de maçons, charpentiers, menuisiers, tonneliers et autres artisans, besognant activement du marteau, de la scie et de la besaiguë. Entre de solides poteaux enfoncés en terre, ces opiniâtres construisaient des barricades faites de muids et

de gabions pleins de fumier ou de sable, de charrettes, de pierres de taille, soutenus par des chaînes, et si fortes et si élevées qu'il eût fallu le canon pour les démolir ou des échelles pour les escalader. L'une sortait de terre à l'entrée de la rue des Bons-Enfants, quasiment en face du corps de garde défendant le Palais-Royal ; une autre, à la barrière des Sergents, bouchait déjà à demi la rue Saint-Honoré, une troisième, la Croix-du-Tiroir. Les femmes, plus enragées que les hommes, arrachaient les pavés les amoncelaient, en transportaient dans les maisons où ils serviraient de projectiles. Devant leurs boutiques fermées, des bourgeois, piques, hallebardes ou mousquets en mains, montaient la garde.

Ainsi le peuple, prêt à la lutte, se retranchait de rue en rue. A la nuit tombante, il avait bloqué de ses ouvrages de défense toutes les voies passantes, les rues Saint-Antoine, Saint-Denis, Saint-Martin, la Grève, les Halles, la rue de la Barrillerie qui commandait le Palais, la rue Dauphine où aboutissait le Pont-Neuf. Il tenait de même les ponts Notre-Dame et Saint-Michel. Il s'empara du Pont-Neuf dès que la Cour en eût retiré ses troupes pour les concentrer devant le Palais-Royal. Il tenta d'encercler tout à fait ce palais en s'établissant rue Neuve-Saint-Honoré ; mais Mazarin fit déblayer et occuper cette rue qui menait vers la route de Saint-Germain.

La nuit tombée, les commis de l'éclairage n'ayant point garni de chandelles les lanternes, les émeutiers allumèrent partout des torches. Le travail des barricades continuait. On entendait de-ci, de-là, « peter le salpêtre » ou bien s'élever les chants de lourdauds « remplis de vin plus qu'à demi ».

Au Palais-Royal, nulle inquiétude, aucune conscience de la gravité des événements. La régente, après le souper, tint conseil. Elle persistait à voir, dans le Parlement, le principal fauteur du désordre. Elle décida que, le lendemain, messire Pierre Séguier, chancelier de France, irait, dès le petit matin, lui interdire de s'assembler. Le bonhomme, présent, accepta, d'un air moitié figue, moitié raisin, cette désagréable mission. La reine, ensuite, toute riante, se coucha, querellant la douce Motteville, sa première femme de chambre, qui grelottait de frayeur et voyait tout en noir.

Vers la même heure, dans sa maison du cloître Notre-Dame, soigné et reposé, résolu à se venger, en soutenant la cause du peuple, du mépris que lui avait témoigné la reine, messire le Coadjuteur tenait conseil de son côté, avec le marquis de Laigue, le comte de Montrésor, le sieur de Lespinay, vieux routiers de la sédition, auxquels s'était joint le baron d'Argenteuil. Ayant appris, du premier de ces seigneurs venu du Palais-Royal, que le chancelier Séguier se rendrait le lendemain, dès l'aube, au Parlement pour contraindre au silence les magistrats de cette compagnie, il résolut d'empêcher ce vieux pendard d'accomplir sa méchante besogne. Il envoya quérir Robert Miron, maître des comptes et colonel du quartier Saint-Germain-l'Auxerrois, son ami, fort populaire dans sa

région, assez mal disposé envers la Cour. Les six conjurés convinrent de placer en embuscade, aux environs du Pont-Neuf, quelques pelotons de bourgeois en armes, pour les utiliser selon les conjonctures. Ce plan arrêté, messire le Coadjuteur s'étendit sur son lit avec le sentiment qu'il allait égaler les héros de Plutarque.

La nuit passa sans incident notable, mais l'avenir restait plein de menaces. A cinq heures du matin, le jeudi 27 août, messieurs les quartiniers affluèrent au bureau de la ville. La plupart d'entre eux débitèrent de fâcheuses nouvelles. Les colonelles assemblées, selon les ordres de l'échevinage [1], avaient bien posé de nombreux postes de garde dans les rues, mais les bourgeois, frappés dans leurs intérêts par les édits royaux du toisé et du tarif, fusionnaient avec le peuple. Ainsi ne devait-on pas compter sur leur intervention pour rétablir l'ordre troublé. Plus de douze cents barricades avaient été élevées dans Paris. Les chaînes étaient partout tendues. On n'avait, la veille au soir, sauvé que par miracle la maison du financier Catelan attaquée par une troupe de pillards. Des larrons armés de mousquetons s'étaient emparés du pont Marie, en l'île Notre-Dame, y avaient établi des barrages et n'en livraient le passage que contre argent comptant ; d'autres, occupaient la tour de Nesle. Les courriers des postes et des messageries, de même que les coches de terre n'étaient pas partis. Les bateliers et voituriers d'eau refusaient de lever l'ancre. La diligence de Rouen n'avait pas apporté la marée. Les boulangers de Gonesse et les herbagers de la campagne environnante hésitaient à livrer leur pain et leurs légumes par crainte des violences.

Écoutant les propos de messieurs les quartiniers, l'échevinage s'effrayait de voir, dès le second jour de l'émeute, se poser le problème du ravitaillement. Tandis qu'il cherchait les moyens de rendre confiance aux marchands, Mademoiselle, duchesse de Montpensier, éveillée par le roulement des tambours, parut à sa fenêtre des Tuileries. Elle avait parcouru la veille, en carrosse, la ville en effervescence et reçu avec délices les acclamations populaires. Elle vit deux compagnies des gardes-suisses s'assembler, traverser le Pont-Neuf, longer le quai de Nevers, donner l'assaut à la tour de Nesle, en déloger les larrons qui s'y étaient installés, les ramener prisonniers avec ses propres blessés et ses morts, et prendre position aux environs de la place Dauphine.

Au même moment, messire Mathieu Molé, premier président, après avoir reçu, au saut du lit, en son hôtel, sis dans l'enclos du Palais, une délégation de bourgeois qui exigeait l'intervention du Parlement auprès de la reine en faveur de Broussel, dut, sous les clameurs d'une grande foule de peuple, se montrer en haut de son degré, promettre que la Compagnie, ayant délibéré et rendu arrêt, irait en corps réclamer le prisonnier.

Pendant ce temps, Messire Pierre Séguier, en carrosse, revêtu de sa

1. Colonelles, régiments de la milice bourgeoise, au nombre de seize, une par quartier, dépendant de l'échevinage parisien auquel elles obéissaient.

robe écarlate, coiffé de son mortier à galons d'or, sortait de son magnifique hôtel, rue de Grenelle, précédé de l'exempt Picot et de gardes, en compagnie de son frère, Messire Dominique Séguier, évêque de Meaux, et de sa fille Charlotte, duchesse de Sully, qui ne l'avaient point voulu abandonner à son sort. Comme la voiture tournait rue Saint-Honoré, un astrologue, connu à Paris sous le sobriquet du Maltais, s'agrippa à la portière, criant à tue-tête :

— Monseigneur, ne sortez pas d'aujourd'hui, vous courrez le plus grand danger du monde.

Mais le chancelier n'écouta pas ce prophète de malheur. Sa voiture, maintenant, s'engageait au milieu de la foule. Des murmures s'élevèrent. Les factieux avaient reconnu le chancelier. Ils le haïssaient, lui reprochant d'accroître les charges des pauvres et de trafiquer dans les « partis ». A la Croix-du-Tiroir, ils lui refusèrent le passage.

Le carrosse dut changer de route, longer cahin-caha, continuellement arrêté, des ruelles sans chaînes ni barricades. Il atteignit le quai de l'École, enfila le Pont-Neuf. A la hauteur de la place Dauphine, Carmeline, l'arracheur de dents, le col pris dans une fraise, portant son costume habituel de damas à ramages, traversé d'une écharpe blanche, le sabre « pendant sur la hanche », gardait à cheval, l'esplanade où se dressait la statue équestre du bon roi Henri. Au devant de lui, débordant de la place Dauphine, grouillaient des masses armées.

Le carrosse du chancelier tenta de gagner, sur la gauche, le quai des Orfèvres où s'ouvrait la poterne du Palais. Une bordée d'injures l'accueillit. La foule se referma sur lui. De grands pendards brandirent des pistolets aux portières, hurlant :

— Rends-nous Broussel si tu ne veux mourir!

Le cocher tourna bride et enleva ses chevaux. La voiture traversa la presse, regagna le Pont-Neuf, traînant à sa suite une bande féroce, laquelle criait à gueule distendue :

— Voilà le chancelier, prenons-le! Voleur, maltôtier, monopoleur! A mort! Tue! Tue!

Sur le quai des Augustins, des bourgeois barrèrent le passage. Le chancelier descendit de carrosse, parlementa, franchit le barrage avec ses proches. Il espérait se rendre au Palais par le détour du pont Saint-Michel. Une compagnie de gardes-suisses, postée non loin de là, descendit, pour le secourir, les pentes du Pont-Neuf. Elle se heurta aux troupes bourgeoises, apostées en différentes rues par Robert Miron, et qui l'attaquèrent de flanc. La mousquetade crépita. Les gardes-suisses se débandèrent.

Le chancelier maintenant courait, pourchassé comme un gibier. Il vit, de loin, qu'une barricade bloquait le pont Saint-Michel. Son carrosse avait disparu dans une ruelle transversale. Ses gardes et son exempt se

débattaient dans une mêlée. Il se sentit perdu[1]. Il se précipita dans l'hôtellerie des coches d'Orléans, ouverte sur le quai mais le maître de ces coches, un sieur Blane, l'en chassa. Reprenant alors sa course, il avisa, à l'encoignure de la rue Gît-le-Cœur, l'hôtel de Luynes dont l'occupant, absent de Paris, le duc Louis-Charles d'Albert, avait épousé une Séguier; il en agita à tour de bras le marteau; par bonheur, le portier, tôt levé, en ouvrit et referma l'huis à l'instant où la meute populaire venait à la curée. Bientôt, clos avec ses proches dans un petit bouge par une servante qui l'avait reconnu, le vieil homme entendit la porte cochère sauter sous les coups de bélier et les forcenés se répandre dans la maison. Tremblant de peur, il se confessa à son frère l'évêque.

Une heure durant, pillant et brisant tout autour d'eux, les émeutiers cherchèrent inutilement leur proie. Par miracle, ils n'eurent point l'idée d'ouvrir le galetas où elle attendait la mort derrière quelques ais fragiles. Brusquement au tumulte et aux cris succéda un grand silence. Les émeutiers avaient-ils renoncé à retrouver le « chef des maltôliers » ? Le chancelier perçut le bruit de pas précipités. La porte de son refuge s'ouvrit. Les sieurs de Veillat et de Roquetaillade, officiers du roi, entrèrent, se saisirent du vieillard, écrasé de fatigue autant que de terreur, et l'emmenèrent, le soutenant aux épaules. Sur le quai, déblayé par les gardes-françaises et suisses que la Cour, avertie des événements, venait d'envoyer à l'aide, le pauvre homme, les jambes vacillantes, dut marcher jusqu'au Pont-Neuf. Là, le maréchal de La Meilleraye qui l'attendait le mit dans un carrosse avec l'évêque de Meaux et la duchesse de Sully, tandis que l'exempt Picot et le garde Sanson qui avaient échappé aux brutalités de la foule, grimpés sur les marchepieds, s'accrochaient aux portières.

Dès que le véhicule eut avancé sur le Pont-Neuf, la plèbe, enragée de colère en voyant échapper le chancelier qu'elle avait projeté de couper en morceaux, s'élança sur les troupes. Les femmes excitaient les hommes, poussaient des cris perçants et lançaient une pluie de cailloux. Les gardes-françaises repoussaient mollement l'assaut sans user de leurs armes; elles n'aimaient pas faire cette besogne de police et tirer sur le peuple. Le sieur Del Campo, Italien, maître d'une académie d'équitation au faubourg Saint-Germain, venu avec plusieurs de ses élèves, intervint dans la bagarre. Il tira le premier coup de feu, étendit à terre un homme qui, posté au coin de la rue Dauphine, décochait des projectiles avec une force terrible. Dès lors, l'échauffourée se transforma en combat. Devant le cheval de bronze, le carrosse passa dans l'éclatement des mousquetades; des hommes et des femmes tombèrent. L'exempt Picot, le corps

1. Fut-ce à ce moment-là, comme le dit Guy Joly en ses *Mémoires*, qu'un grand maraud habillé de gris, auquel le chancelier avait fait perdre un procès, s'approcha de lui, posa lourdement sa main sur son épaule et cria : « Aux armes! Tuons-le! ». Ce maraud, heureusement pour le magistrat, se borna à menacer, mais n'ajouta pas le geste à la menace.

traversé d'une balle et le garde Sanson, blessé à la jambe, dégringolèrent des portières où ils s'étaient agrippés, d'autres balles avaient troué la voiture et l'une meurtri à l'épaule la duchesse de Sully. A l'extrémité du pont, La Meilleraye, entouré d'une bande de mariniers, ne s'en débarrassa qu'en tuant le plus menaçant d'entre eux. Le carrosse était maintenant hors de portée des factieux qui, revenus, d'une rapide ruée, devant l'hôtel de Luynes, en dévastaient maintenant les richesses et bâtissaient hâtivement des barricades pour défendre les accès du Pont-Neuf.

Dix heures sonnaient aux horloges de la ville. Le Parlement avait siégé dans le calme bien qu'il eût appris quelles difficultés le chancelier Séguier éprouvait à le joindre. Il n'aimait guère cet homme intolérant que le peuple accusait justement de forfaiture. Après avoir longtemps délibéré sans soupçonner quelle tragédie se jouait aux alentours du Palais, il venait de rendre, toutes chambres assemblées, un arrêt déclarant arbitraire l'arrestation de ses membres et décidant qu'il irait en corps réclamer à la régente la libération des prisonniers. Cet arrêt prononcé, messire Mathieu Molé se leva et, suivi de cent soixante magistrats en robes rouges ou noires, il traversa la Grand'Salle, puis la galerie des Merciers et descendit majestueusement le perron de la cour de Mai.

A peine le cortège eut-il paru dans la rue de la Barillerie que les manifestations de joie éclatèrent, mêlées aux mousquetades.

— Vive le roi seul! Vive le Parlement! Vive Broussel, criaient à perdre haleine les guerriers improvisés.

Et d'autres :

— Allez, nos protecteurs, ramenez-nous Broussel! Abolissez les collecteurs!

Partout, au-devant de messieurs les Conseillers, les chaînes se détendaient et les barricades s'ouvraient. Le chemin cependant était long entre le Palais de Justice et le Palais-Royal, la marche lente et difficile, les arrêts fréquents. Les robes rouges « s'entravaient » dans toutes sortes de gravois contraignant les magistrats, jeunes ou vieux, à sauter les obstacles. Au fur et à mesure que ceux-ci avançaient, ils rencontraient, sur leur route, des commères plus nombreuses qui les obligeaient à crier : « Vive Broussel ». L'une d'elles, ayant empli de vin un gobelet, le tendit sans grand respect à un maître des requêtes :

— Par saint Jean, monsieur, lui dit-elle, il faut boire à la santé du prisonnier.

Par crainte d'un tumulte, la Cour engagea ce parlementaire à satisfaire cette exigence.

Effrayés de voir le terrible appareil de guerre dressé par le peuple en un temps si bref, les magistrats sentaient quelle nécessité s'imposait à eux de vaincre les préjugés et l'obstination de la régente. Or, quand ils se présentèrent devant celle-ci, elle ne les reçut que sur la prière instante d'Henriette de France, reine déchue d'Angleterre, venue de Saint-Ger-

main-en-Laye et qui savait, par une cruelle expérience, comment se perdent les trônes. Malgré l'aventure du chancelier Séguier qui venait de l'accabler en lui montrant à quel degré se manifestait la désaffection de son peuple, elle ne parvenait à tempérer ni son sentiment de l'autorité royale, ni sa haine contre la compagnie parlementaire.

Elle accueillit cette dernière le visage fermé, entourée du petit roi, des princes du sang, du cardinal Mazarin, du chancelier, mal remis de ses émotions, et des secrétaires d'État. Messire Mathieu Molé d'abord, le président de Mesme ensuite, parlèrent devant elle, en termes pathétiques, de la guerre civile menaçante, signalèrent quel danger mortel courait la monarchie, protestèrent contre l'atteinte portée à l'indépendance de la magistrature par l'emprisonnement de conseillers coupables seulement d'avoir agi selon leur conscience, réclamèrent enfin la mesure de clémence exigée par le peuple et que celui-ci semblait décidé à obtenir par la force. Révoltée de leur langage énergique, la régente répondit aux harangueurs en phrases brèves et mordantes. Elle avait fait tout ce qu'elle pouvait faire. Elle les rendait responsables d'un désordre qu'ils avaient suscité ; elle leur laissait le soin de l'apaiser. Puis elle se dressa et quitta la place pour les congédier.

Les magistrats comprirent que s'ils transmettaient aux frénétiques des barricades ces répliques impertinentes, ils déchaîneraient sur l'heure l'assaut du Palais-Royal.

— Tout est perdu, s'écria messire Mathieu Molé d'un accent désespéré.

Et messire Henry de Mesme opina tristement du mortier. Monseigneur Mazarin, qui était demeuré sur place avec le chancelier, s'émut de voir deux magistrats, unanimement respectés, chanceler de douleur ; leurs craintes de la violence populaire étaient-elles donc si fondées ? Il alla parler à la régente, puis il les introduisit de nouveau auprès d'elle.

Quand ils sortirent du cabinet royal, messire Mathieu Molé et Henry de Mesme annoncèrent à MM. du Parlement que la reine leur accordait la liberté des prisonniers à condition qu'ils ne s'assemblassent plus et qu'ils renonçassent à se mêler d'affaires d'État. MM. du Parlement répondirent qu'ils allaient retourner au Palais pour en délibérer ; et ils repartirent en cortège. Ils n'avaient point dîné. Il était une heure après midi.

Ils traversèrent la première barricade de la rue Saint-Honoré sans méchef ; mais aux acclamations succédaient maintenant les murmures. Le peuple attendait Broussel, le croyant au Palais-Royal. Messire Mathieu Molé l'apaisa en jurant que la reine avait promis satisfaction. A la deuxième barricade, les magistrats, couverts de huées, se frayèrent péniblement un passage dans un ramassis de crocheteurs et de porte-chaises qui menacèrent d'aller sortir Mazarin d'entre les bras de la reine. Leurs explications se perdirent dans le bruit. Personne ne les écoutait plus. Ils pressentaient qu'ils échapperaient difficilement à cette foule

courroucée. Ils poursuivaient cependant leur route d'un pas ferme. A la Croix-du-Tiroir, ils se heurtèrent à une barricade monumentale où s'égosillaient plus de trois mille hommes. Messire Mathieu Molé en réclama l'ouverture, mais il reçut en réponse une bordée d'injures et de cris :

— Ramènes-tu Broussel? Nous voulons Broussel!

Il tenta d'expliquer que ses collègues et lui allaient délibérer sur la promesse de la reine de rendre le prisonnier.

— Ne nous amuse pas de paroles, lui répondit un bourgeois en le bousculant. Il n'est plus temps de délibérer. Tourne, va quérir Broussel ou nous ramène le Mazarin et le chancelier en otage si tu ne veux être massacré.

Un homme se précipita vers lui pour lui arracher la barbe. Il en fut empêché par vingt autres qui l'entourèrent d'un cercle d'épées et de hallebardes. Un rôtisseur lui mit un pistolet à la gorge :

— C'est toi, bougre, lui dit-il, qui es cause de tout le mal. Tu trahis ta compagnie. Je devrais te tuer présentement !

Furibonds de voir tant parler pour rien, des brutaux firent une bousculade, emportèrent le vieillard, comme un fétu, dans un cabaret voisin à l'enseigne de l'Écu d'argent. Pris de panique, le cortège des magistrats se disloqua. Cinq présidents s'enfuirent à la débandade, suivis d'une cinquantaine de conseillers. Henri de Mesme entra dans le cabaret où le premier président était près de défaillir. Il dit, d'un ton impérieux, qu'ils retourneraient au Palais-Royal, mais qu'il leur fallait leur chef pour parler à la reine. Les hommes s'écartèrent, messire Mathieu Molé reprit ses sens, reforma la troupe des conseillers qui ne l'avaient point abandonné et se remit à sa tête, tout trébuchant.

A cinq heures du soir, le bureau de la ville ignorait encore si le Parlement avait obtenu quelque complaisance de la reine. Le prévôt des Marchands et les échevins parcoururent, avec quatre sergents et vingt archers, les quartiers les plus échauffés : Halles, Saint-Denis, Saint-Martin, Saint-Antoine, Grève. Ils s'efforçaient de calmer les impatients, mais ils n'en recevaient guère que railleries et insolences. A l'angle de la rue Saint-Antoine et du Petit-Musc, ils durent s'écarter précipitamment d'une barricade défendue par des larrons qui les menacèrent de mort.

Cependant, la Compagnie parlementaire, revenue au Palais-Royal, s'efforçait de nouveau et vainement de faire entendre à la reine quel intérêt elle avait à ménager des masses exaspérées qui tenaient la capitale à leur merci. Messire Mathieu Molé surtout épuisait ses dernières forces à prodiguer son éloquence inutile. Le président de Mesmes, las de batailler de la langue, s'était réfugié dans une embrasure de fenêtre d'où il voyait le jeune Louis XIV se livrer, dans les jardins du Palais, à des ébats puérils avec quelques garçonnets de son âge. Remué de tristesse en contemplant cette joie enfantine qui contrastait si étrangement avec

la tragédie jouée à quelques toises de là, il ne put s'empêcher de s'écrier :

— Pendant que ce jeune prince joue, là-bas, il perd une couronne!

La phrase pathétique du vieux magistrat, saisie au vol par quelques courtisans, courut aussitôt de bouche en bouche et parvint ainsi jusqu'à l'oreille de la régente. La princesse, alors, pâlit et ne put dissimuler son émotion. Lentement, elle s'approcha de l'homme courageux qui avait osé parler net et franc. Elle ne lui adressa aucun reproche. Il ne lui en laissa d'ailleurs pas le loisir :

— Madame, lui dit-il, il est temps que vous avisiez si vous voulez conserver votre autorité et la nôtre, qui dépend de vous, dans une heure.

La régente baissa son front orgueilleux. Elle comprenait enfin que la monarchie, menacée d'un péril mortel, n'avait plus, pour y échapper, d'autre alternative que celle de temporiser.

A six heures seulement, la Compagnie parlementaire quitta le Palais-Royal. Elle avait signé avec la régente une paix fourrée. Elle consentait à ne pas délibérer sur les affaires publiques avant la Saint-Martin, moyennant quoi Sa Majesté rendait les prisonniers. Des carrosses royaux précédèrent les magistrats dans la rue Saint-Honoré. A la portière de l'un, Louis Boucherat, maître des requêtes, neveu de Broussel, montrait au peuple la lettre de cachet qui libérait le vieillard, gardé par M. de Cominges au Mesnil-Madame-Rance, près Gonesse.

La foule, cependant, ne désarmait point. Elle se fiait médiocrement à la parole royale. Elle passa la nuit sur ses barricades, nuit inquiète, traversée de rumeurs et de mousquetades. Au matin du 28 août, elle apprit que M. de Blancmesnil, incarcéré au château de Vincennes, avait regagné son domicile. Elle en éprouva satisfaction ; mais de fâcheux bruits circulèrent qui renouvelèrent son effervescence. On voulait enlever le roi. Des troupes s'acheminaient vers Paris. La Meilleraye plaçait des canons dans l'île Louviers. Broussel était mort [1]. Plusieurs échauffourées se produisirent au quartier Saint-Antoine où l'on bâtit des barricades supplémentaires. Des brouillons lancèrent l'idée de prendre pour général le duc de Beaufort, seigneur turbulent, brave, très populaire.

Le temps s'écoulait dans l'inquiétude, sans que l'on vît apparaître le bonhomme Broussel. Enfin, vers dix heures, un carrosse à six chevaux, valets de pied et cocher en livrée royale, franchit la porte Saint-Denis. La plèbe de cette région s'apprêtait à le recevoir à coups de pierres, lorsque tout d'un coup, elle reconnut, derrière ses glaces, le visage ridé et barbu de son dieu. Alors, elle explosa d'allégresse. Tandis que ses

1. D'après une mazarinade postérieure. *Le Nocturne enlèvement du Roy hors de Paris, fait par le cardinal Mazarin la nuit des Roys*, 1649, p. 6, le peuple accusait la Cour d'avoir fait arrêter Broussel pour l'empoisonner. Le bruit avait aussi couru que ladite Cour souhaitait la pendaison de Broussel et que Mazarin avait envoyé, à cet effet, le bourreau à Saint-Germain-en-Laye. Mazarin : 10e *Carnet*, p. 17.

acclamations montaient de la rue, d'autres descendaient des fenêtres où se tenaient embusqués des lanceurs de projectiles.

Le vieillard voyageur ne s'attendait point à un tel transport de la foule. Quand il eut entendu les mille cris qui saluaient son passage :

— Vive le père du peuple! Vive Broussel! Vive le Parlement! Vive le roi! il resta un moment abasourdi, puis les larmes aux yeux, il mit la tête à la portière :

— Mes enfants, dit-il avec douceur, il faut rentrer chez vous, défaire ces barricades et bien servir le roi.

Mais personne n'écoutait ses sages conseils. Les clameurs redoublaient. Des hommes aux rudes visages se précipitaient pour serrer ses mains et d'autres pour baiser le drap de son manteau. De tous côtés, claquaient les mousquetades et des femmes adressaient au ciel des actions de grâces.

La voiture avançait lentement, arrêtée par les chaînes et les barricades que des artisans, à la hâte, baissaient et ouvraient devant elle. Elle suivit la rue Saint-Denis, tourna aux Saints-Innocents, gagna par les rues de la Ferronnerie, de la Chausseterie et Saint-Honoré, la Croix-du-Tiroir, puis le Pont-Neuf, le quai des Augustins, le pont Saint-Michel, le Marché-Neuf et enfin la rue Saint-Landry. Jamais pareil foisonnement de peuple, dévotion si délirante, tant de cris, d'applaudissements, de salves, n'avaient accompagné l'apothéose d'un héros. Vainement le triomphateur, las de sa course matinale, étourdi par le bruit, conjurait-il ses fidèles de lui rendre le repos. Il dut paraître à sa fenêtre donnant sur le port Saint-Landry. Il vit la Seine, noire de barques, d'où s'élançaient encore des manifestations d'amour.

Quand le vieillard, après quelques moments de détente parmi ses proches, voulut gagner Notre-Dame pour y remercier Dieu de lui avoir rendu la liberté, il retomba dans d'autres foules qui accouraient pour le voir, des quartiers qu'il n'avait pas traversés. Au bruit des mousquetades, ces foules avaient cru que la ville était attaquée par les troupes du roi et elles s'étaient préparées à un combat sans merci. Elles criaient qu'il fallait chanter un *Te Deum* pour le retour de M. Broussel et elles coururent le réclamer à monseigneur le Coadjuteur.

Après le dîner, le vieux conseiller fût volontiers demeuré chez lui, dans le calme et la solitude ; mais le Parlement le voulut recevoir toutes chambres assemblées et lui faire honneur. Il partit donc, revêtu de sa robe et coiffé de son bonnet, sur les deux heures de l'après-midi, précédé du greffier de la Grand'Chambre et d'un cortège d'huissiers. Tout au long de son chemin, les milices bourgeoises, armées de leurs piques, mousquets et hallebardes, formaient la haie, contenant la foule amassée depuis la chaussée jusque sur les toits. Au milieu des vivats, il entendit, avec étonnement, les clameurs des crieurs qui vendaient son portrait tracé en vers par un sieur Dubreton et gravé, en taille douce, par un imagier populaire.

Parvenu au Palais, il suivit le bailli qui l'attendait et il parut devant la Cour qui le reçut debout, en audience solennelle. Messire Mathieu Molé lui fit bel accueil de compliments et d'amitié, puis il l'invita à reprendre sa place accoutumée. Un peu plus tard, la compagnie ayant délibéré, rendit un arrêt ordonnant au peuple de rompre les barricades et aux bourgeois de rouvrir leurs boutiques.

Vers les neuf heures du soir, comme on percevait encore, au Palais-Royal, les rumeurs inquiétantes de la rue Saint-Honoré, le petit Monsieur, duc d'Anjou, se pressa contre le roi, son frère, âgé de dix ans. Il avait, ce jour-là et les jours précédents, découvert tant de souci sur le visage de sa mère, entendu tant de bruit, assisté à tant de disputes, vu tant de gens aller, venir, courir, l'air égaré, qu'il était saisi de frayeur. Vainement, Sa Majesté essayait-elle de le rassurer, tantôt le cajolant de paroles gracieuses et tantôt, « d'un air de grand général », lui montrant l'inanité de ses alarmes, il ne retrouvait point sa sérénité. Il était près de fondre en pleurs, mais enfin, il réussit à se contraindre et, de sa douce voix de fille, il conjura le roi de prendre son épée, car, ainsi, il serait en plus grande sécurité contre les méchants. Louis XIV alors, sortit du fourreau sa petite lame à poignée d'argent et il monta la garde autour de l'enfantelet en transes. Puis, quand il le sentit tranquillisé, il le saisit par la taille et, à petits pas, prenant bien soin de ne pas réveiller son angoisse, il le conduisit en sa chambre où il lui souhaita le bonsoir en souriant.

ÉMILE MAGNE

LA POLICE SECRÈTE

ET LES CAMPS DE CONCENTRATION EN U.R.S.S.

La toute-puissance de la police n'est pas une nouveauté en Russie; elle a toujours été caractéristique du système gouvernemental russe. Au temps du régime tsariste, tout homme, toute femme, tout enfant, Russe ou étranger, devait avoir un passeport. Ce passeport devait être contrôlé et timbré par la police du quartier. Quand on quittait la ville, définitivement ou pour un simple déplacement, le passeport devait être contrôlé au départ par la police du quartier, et à l'arrivée par celle de la ville où l'on se rendait. Si l'on négligeait d'accomplir cette formalité dans les vingt-quatre heures, il fallait fournir une explication. Toutefois, on était généralement laissé en liberté après un sévère avertissement d'avoir à ne pas récidiver. Si l'on déménageait d'un quartier à l'autre, il fallait suivre le même processus. Ainsi la police était toujours informée de la résidence de chacun.

Mais — ceci est important — le citoyen de la Russie tsariste n'était pas obligé de solliciter une permission de voyager; il n'était astreint qu'au contrôle de son passeport au départ et à l'arrivée. Il pouvait circuler librement d'une ville à l'autre. Le citoyen de la Russie communiste n'a pas cette liberté. Sauf si la police l'autorise à partir, ce qui se produit rarement, il doit rester où il se trouve; il doit demeurer là où le Gouvernement, par le truchement de la police, le lui ordonne, que cela lui plaise ou non.

Aussi longtemps que le Russe moyen reste où il est et s'abstient de toute manifestation contre le Gouvernement et le système communiste, il reste heureusement ignorant de l'existence même de la Police secrète. Mais à partir du moment où il est assez imprudent pour prononcer

une parole pouvant être interprétée comme défavorable au régime, il ne cesse que trop de l'ignorer. La police fond immédiatement sur lui, sur toute sa famille et ses amis. Ses méthodes sont aussi brutales que partout ailleurs, et même davantage. En général, on ne revoit jamais le coupable, à moins qu'il ne survive à un séjour de plusieurs années dans un camp de concentration ; s'il en revient, il est plus mort que vivant, sa volonté est complètement brisée. Le Gouvernement communiste n'a que faire des gens qui lui sont hostiles ; il lui importe peu qu'ils meurent ou qu'ils vivent.

Si vous êtes un étranger en Russie vous sentez constamment autour de vous la présence de la Police secrète. Tout d'abord, vous ne pouvez obtenir un visa d'entrée sans l'autorisation du N.K.V.D. Si celui-ci ne veut pas de vous, vous n'entrez pas, quelle que soit votre personnalité. Si vous êtes agréé, le N.K.V.D. vous accueille à votre arrivée. Vos papiers et vos références sont scrupuleusement examinés et vous êtes soumis à un questionnaire approfondi sur les motifs de votre voyage. Si vos réponses ne sont pas satisfaisantes, vous êtes retenu jusqu'à ce que toutes les questions qui vous concernent aient été éclaircies. Si vous êtes admis, votre passage est signalé tout le long de votre route et la police du lieu de votre destination en est promptement avisée. Vous ne pouvez pas vous arrêter en chemin sans une permission expresse.

A peine arrivé, il faut immédiatement vous mettre en règle. Un ou plusieurs agents du N.K.V.D. ont l'ordre de vous surveiller sans relâche. Ils vous suivent partout où vous allez. Si vous vous arrêtez pour adresser la parole à un Russe, ils ne s'interposent généralement pas, mais le Russe est convoqué sans délai au prochain commissariat, et on l'interroge sur ce que vous lui avez dit. Dans neuf cent quatre-vingt-dix-neuf cas sur mille, il s'exécute immédiatement ; il sait que le camp de concentration l'attend dans le cas contraire. Si la conversation est restée d'ordre général, il ne se passera rien. Mais si vous posez des questions sur des sujets que vous devez ignorer — et la Police secrète est seul juge en la matière — vous êtes aussitôt convoqué au commissariat où l'on vous engage sévèrement à ne pas recommencer. Si vous ne tenez pas compte de cet avertissement, vous êtes invité à quitter le pays sans retard. Il est naturel, dans ces conditions, que le Russe moyen ne tienne pas à parler aux étrangers et préfère que ceux-ci ne lui adressent pas la parole. Il acquiert ainsi un complexe de xénophobie.

Les diplomates étrangers en particulier sont l'objet de la vigilance de la police, et sont suivis partout par les agents du N.K.V.D. S'ils s'en plaignent aux autorités, il leur est répondu que c'est l'usage en Russie Soviétique. Sir Archibald Clark-Kerr, l'ambassadeur d'Angleterre, se plaignit un jour à Staline en personne des détectives qui étaient sans cesse à ses trousses. Staline se mit à rire et prétendit qu'il était lui aussi soumis au même désagrément. On n'y pouvait rien changer, car cette pratique faisait partie du système du gouvernement.

La Police secrète communiste fut créée peu après l'accès de Lénine au pouvoir. Elle fut organisée par le célèbre Djerjinsky, un communiste polonais, et connue sous le nom de Tchéka. La Tchéka était réputée pour être cruelle et implacable. Ses victimes se comptaient par millions. Des récits sur ses excès circulaient dans le monde entier ; quelques-uns étaient sans doute exagérés, mais dans la grande majorité ils étaient vrais. J'étais en Russie aux premiers temps de la Tchéka, et je puis en témoigner.

Quand Djerjinsky fut assassiné, son principal accolyte, Yagoda, un communiste de Galicie, lui succéda. La Tchéka était devenue le synonyme de terrorisme dans le monde civilisé et Yagoda la réorganisa, transforma son nom en Guépéou. Bien qu'elle eût changé de nom, la Police secrète n'avait pas changé ses procédés ; son objectif demeurait la suppression impitoyable de tout ce qui s'opposait à l'État communiste. La Guépéou perfectionna les méthodes de la Tchéka et reprit son œuvre où elle l'avait laissée.

En 1936, Staline lui-même sentit la griffe du monstre que Lénine et lui avaient créé. Yagoda s'allia avec ses ennemis dont les plus marquants étaient Zinovief et Kamenef ; ils formèrent un complot pour renverser Staline. Pendant quelques jours la lutte fut indécise, mais finalement le clan Staline prit le dessus. La faction opposée fut férocement épurée ; Yagoda et ses complices furent exécutés.

Staline ne voulait plus courir de tels risques. Il chercha un homme en qui il pouvait avoir une confiance absolue. Il choisit Beria qui transforma totalement la structure de la Police. Une fois de plus, on en changea le nom et ce fut le N.K.V.D.

Beria étendit le rôle de la Police secrète au delà de ce qui s'était jamais vu. Pour prévenir toute nouvelle conspiration, le N.K.V.D. fut chargée de contrôler tous les secteurs de la vie nationale. L'interdiction de voyager sans autorisation n'est qu'une des mille règles de la loi policière. Il est naturellement impossible de citer le nombre actuel des hommes dont dispose le N.K.V.D. ; d'après les plus modestes estimations, il dépasse de beaucoup le million.

Ayant reçu le rang de général, Beria prit des jeunes communistes dans l'Armée Rouge pour en former les troupes spéciales du N.K.V.D. Ces troupes ont leur armement, leur artillerie, leur aviation ; elles portent des uniformes particuliers ; des calots bleu et rouge les distinguent des autres forces armées de Russie. Leur nombre est évalué à plus de quatre cent mille hommes. En temps de paix, ces troupes gardent les frontières et sont tenues prêtes à réprimer les désordres intérieurs possibles. Pendant la guerre, elles pénétraient dans les territoires reconquis à la suite de l'Armée Rouge et liquidaient les traîtres et les collaborateurs des Nazis qu'elles découvraient. Elles avancèrent ensuite dans les pays occupés où elles aidèrent les organisateurs des nouveaux régimes à prendre un solide point d'appui et à mettre sur pied leurs propres polices secrètes.

Elles surveillèrent les déportations vers la Russie de tous les éléments considérés comme dangereux pour les nouveaux gouvernements à ses ordres. Beria fut élevé au rang de maréchal en 1945 en récompense du succès avec lequel ses troupes ont maintenu l'ordre communiste en Russie pendant la durée de la guerre[1].

En Russie tous les étrangers sont considérés comme des espions, mais les correspondants de presse sont classés dans une catégorie spéciale, celle des super-espions ; leurs faits et gestes sont surveillés de beaucoup plus près encore que ceux des diplomates. C'est le N.K.V.D. qui établit les itinéraires de leurs tournées à l'intérieur du pays et c'est elle qui les pilote. C'est elle encore qui décide ce qu'ils devront voir et ce qui devra resté cacher à leurs yeux inquisiteurs. Ces précautions ne suffisent pas toujours, et quand un correspondant étranger, une fois rentré chez lui, rend compte de choses dont il n'aurait pas dû s'apercevoir, la presse communiste le dénonce bruyamment. Lorsque William L. White divulgua ce qu'il avait observé dans son *Reportage sur les Russes*, il fut aussitôt qualifié de traître et d'ennemi de l'Union Soviétique.

Mais les étrangers ne sont pas les seuls individus sur lesquels s'exerce la surveillance attentive de la Police secrète. La vie et les activités de chaque membre du parti communiste sont sous le contrôle permanent du N.K.V.D. Plus un communiste s'élève dans la hiérarchie du parti, plus la Police secrète le surveille étroitement ; car plus sa position est importante dans l'État, plus sa trahison éventuelle risque d'être dangereuse. C'est pourquoi la Police secrète établit et conserve un dossier sur chaque membre du parti.

Les membres du Politburo sont surveillés avec plus de vigilance que quiconque, plus même que les étrangers. Quand par hasard l'un d'entre eux se déplace, il est entouré d'une garde invisible, mais toujours présente[2]. Si leurs actes officiels aussi bien que leur vie privée restent des secrets jalousement défendus contre le monde extérieur, vis-à-vis de la Police secrète, ils vivent dans une maison de verre ; le N.K.V.D. n'ignore rien de ce qui les concerne.

Quand l'influence russe déborde hors de ses frontières, la Police secrète la suit comme son ombre. Dès que l'Armée rouge occupe un pays voisin, une police est immédiatement créée sur le modèle exact du N.K.V.D. Même lorsqu'un gouvernement de soi-disant front démocratique est constitué, le chef de la police est invariablement un vétéran communiste. C'est ce qui s'est produit en Pologne, en Roumanie, en Bulgarie, en Finlande, en Yougoslavie, et ailleurs.

1. En avril 1946 Beria remit le commandement direct du N.K.V.D. au colonel-général Kruglev. Aujourd'hui, Beria est chargé de la tâche suprême d'intégrer la police des nations satellites dans celle de l'Union soviétique.

2. La Route Mosaïque, que les membres du Politburo suivent chaque jour pour se rendre au Kremlin, est constamment gardée par 4.000 agents du N.K.V.D. Seules des personnes agréées par elle sont autorisées à y résider.

Les camps de concentration

Beaucoup de personnes s'imaginent que Hitler est l'inventeur du système des camps de concentration considéré comme moyen de se débarrasser des adversaires politiques. Cette idée est complètement erronée : Hitler n'a rien inventé ; il a seulement imité ce qui existait bien avant lui. Il a copié les camps de concentration russes, de même qu'il a organisé sa Gestapo comme la Police secrète russe.

La détention dans des camps pour crime politique est une tradition russe ancienne. Il y a quatre cents ans, le tsar Ivan le Terrible fit arrêter par sa police tous les chefs nobles de l'opposition, les Oprichniki, et les relégua dans un camp du nord de la Toundra, où « ils devaient se repentir de leurs fautes, tandis que le froid amer glacerait la moëlle de leurs os ». Deux cents ans plus tard, le tsar Pierre le Grand fit arrêter les Streltsi et les condamna à la détention à vie dans un camp de concentration, près de Pustozyorsk, sur l'océan Arctique. Son favori et premier ministre subit le même sort quand il eut encouru la disgrâce du potentat.

Au cours du XIXe siècle, le bannissement dans un camp ou une province lointaine devint le complément habituel de toute condamnation pour crime politique. Il fut connu partout sous le nom d'exil « par ordre administratif ». Il ne donnait lieu à aucune procédure légale, à aucune possibilité d'appel. Si la Police secrète décidait que vous étiez « dangereux pour la sécurité de l'État », vous étiez tiré de votre lit au milieu de la nuit et vous alliez rejoindre un cortège d'autres infortunés qui, dans bien des cas, n'avaient fait qu'exprimer quelques critiques sur certains aspects du Gouvernement. Dans d'autres cas fort nombreux, ils avaient tout simplement été pris dans des rafles. Pour tous, c'était le long et lugubre calvaire vers la Sibérie.

Quand j'avais treize ans, je vivais avec ma famille dans un appartement de six pièces, rue Offizerskaïa, à Saint-Pétersbourg. De l'autre côté du palier habitait une dame d'une quarantaine d'années, veuve d'un officier de marine, qui louait des chambres aux étudiants de l'Université, et à d'autres personnes de la « meilleure société ». Parmi ses locataires se trouvaient trois jeunes étudiantes, toutes trois âgées de moins de vingt ans, pleines de vie et de gaieté. La plus jeune, Ludmila, avait dix-sept ans ; elle était en première année. C'était une superbe fille aux grands yeux bruns, avec une forêt de cheveux châtains. Ses parents habitaient Novgorod, à cent cinquante milles de là, où son père tenait une maison de commerce. Nous devînmes bons amis. Souvent, le soir, nous nous asseyions sur le perron de la cour, et nous échangions des idées, comme les jeunes gens aiment à le faire.

Un soir, Ludmila me parut fort agitée. Elle revenait d'un meeting d'étudiants. Ceux-ci étaient mécontents, à cause d'un nouveau règlement qui interdisait toute discussion politique dans l'enceinte de l'Université. On avait fait circuler une pétition demandant aux autorités de rapporter

cette décision. Ludmila et ses deux compagnes de chambre l'avaient signée.

A deux heures du matin, un grand branle-bas secoua la maison. Les escaliers et les paliers étaient remplis d'agents de la Police secrète. Ils envahirent l'appartement d'en face, arrachèrent de leurs lits Ludmila et ses compagnes de chambre, et les emmenèrent. Ils admonestèrent sévèrement la maîtresse de maison et lui dirent qu'à l'avenir elle devrait s'abstenir de prendre comme locataires des « individus suspects ». Les policiers pénètrèrent ensuite dans notre appartement, et me soumirent à un questionnaire serré, sous prétexte que j'étais un ami de Ludmila. Mais comme je n'avais que treize ans et que mon père travaillait au Ministère de la Cour impériale, ils se contentèrent de lui conseiller de m'interdire toute liaison avec des « personnes indésirables ». Quelques jours plus tard, j'appris que Ludmila, ainsi que beaucoup d'autres étudiants, avait été envoyée dans un camp de concentration, dans la région aurifère de Lena, en Sibérie. Je ne la revis jamais.

Un tel événement n'avait rien d'extraordinaire. Le bannissement par ordre administratif, sans jugement, décidé d'un trait de plume par un policier, était un incident fréquent. Staline lui-même a passé un certain temps dans un camp de Sibérie, d'où il s'est probablement évadé, comme l'ont fait bon nombre des dirigeants actuels du parti. Ils connaissent les beautés du système par expérience personnelle. Cependant, ils l'ont adopté sous une forme plus stricte et plus impitoyable encore.

C'est en 1926 que j'ai vu pour la première fois un camp de concentration soviétique. C'était pendant l'ère de la N.E.P. Le parti communiste s'était aperçu que la monopolisation du commerce de détail au profit du Gouvernement ne donnait pas les résultats attendus. Les denrées de consommation avaient presque disparu du marché ; des stocks clandestins en avaient absorbé une grande quantité. Pour ramener dans la circulation ces marchandises cachées, les Soviets décidèrent d'autoriser partiellement le marché libre, principalement pour la vente au détail. Les commerçants libres de cette époque furent appelés les Nepmen. La police manœuvra comme d'habitude. Les boutiques rouvrirent et les marchandises reparurent sur les comptoirs. Mais les Soviets découvrirent que le public préférait s'approvisionner dans les magasins privés ; ceux du Gouvernement n'écoulaient pas leurs marchandises par manque de clientèle. Le commerce libre commençait d'empiéter sérieusement sur celui du Gouvernement. Cet état de choses ne pouvait durer, car il menaçait les principes mêmes sur lesquels le régime était basé. Aussi la Police secrète fit-elle des descentes dans les magasins libres, saisit les marchandises, et envoya les Nepmen dans des camps de concentration.

Vers cette époque, je me trouvai dans un train qui allait de Leningrad à Mourmansk. Quelque part au sud de Kem, près du cercle arctique, le train stoppa, par suite d'une avarie survenue à la locomotive, ce qui

arrivait alors très fréquemment sur les chemins de fer russes. L'arrêt dura plusieurs heures, le temps qu'une autre machine pût être envoyée. Comme j'étais muni de papiers officiels, j'obtins la permission de sortir du train et de me promener aux alentours. Un camp de concentration était situé à quelque distance de la ligne, sur une étendue de terre ferme, au milieu d'un vaste marécage arctique. Il était constitué par des baraques en bois à un seul étage, qui rappelaient des hangars pour marchandises et étaient pratiquement sans fenêtres. Le camp était fortement gardé du côté de la voie ferrée, mais les trois autres côtés n'étaient pour ainsi dire pas surveillés. Si l'un des prisonniers voulait se perdre dans la tourbière sans fond, rien ne l'en empêchait.

J'appris qu'il y avait plus de dix mille personnes dans ce camp ; principalement des Nepmen, d'anciens prêtres, des koulaks (paysans riches) et des membres de l'ancienne bourgeoisie qui s'étaient permis de critiquer le régime. Il y avait des hommes et des femmes, mais l'élément mâle dominait. En vertu de la Constitution soviétique d'après laquelle : « Celui qui ne travaille pas ne doit pas manger » tous étaient occupés à un dur travail, de l'aube au crépuscule. Ils ne recevaient aucun salaire. Leur ration alimentaire quotidienne consistait en une demi-livre de pommes de terres bouillies, un peu de soupe aux choux sans viande, et deux tranches de pain noir. Leurs vêtements, même ceux des femmes, n'étaient que haillons. Ils travaillaient à assécher le marécage, en vue de la construction d'une nouvelle ligne de chemin de fer allant de Kem à Arkhangelsk. Ce n'étaient plus que des êtres lamentables, courbés, décharnées — gestes d'automates et blêmes figures osseuses aux yeux caves, dont le regard désespéré disait la résignation. On aurait cru voir des spectres plutôt que des êtres humains. Tout autour d'eux s'élevait la puanteur fétide du marécage.

Beaucoup plus tard, j'ai rencontré un homme qui avait été détenu pendant des années dans un de ces camps. C'était un de mes parents éloignés. Il avait été l'un des dirigeants de la grande usine de construction mécanique de Leningrad ; à cette époque, il possédait une maison à lui, un bel immeuble en pierre de taille, à deux étages, dans un quartier de luxe. Dans les temps de la N.E.P., il consentit une aide financière à un ami qui ouvrait un magasin libre. Pendant quelque temps tout alla bien. Puis un jour, la Police secrète s'abattit sur lui et, le lendemain, il était sur le chemin d'un camp quelque part du côté de la mer Blanche. Pas de procès, pas de jugement. Sa femme et sa fille pensèrent devenir folles. Ce ne fut qu'au bout de quatorze mois qu'elles reçurent pour la première fois de ses nouvelles ; encore n'était-ce qu'une carte postale où il était simplement mentionné qu'il était vivant.

Le hasard voulut que sa fille épousât un ingénieur, membre du parti communiste qui occupait une situation importante à Mourmansk. Pendant des années, tous deux ne cessèrent d'adresser des requêtes au Gouvernement. Enfin, huit ans après son arrestation, le malheureux fut

libéré et placé sous la garde de son gendre. On lui donna un emploi d'aide-comptable dans un grand magasin. Toute la journée, penché sur ses livres, il alignait des chiffres sans articuler une parole. Quand il rentrait chez lui, il se laissait tomber sur une chaise, regardait dans le vide et continuait à se taire.

Je l'avais très bien connu avant la révolution, et même quelque temps après, jusqu'à ce que je quitte la Russie pour retourner aux États-Unis. Nous appartenions au même cercle, et souvent, nous allions ensemble à la pêche ou à la chasse. Il était l'animateur de notre groupe. Lorsque je le revis après tant d'années, je ne le reconnus pas. Il n'avait que quarante-deux ans ; cependant on eût dit un homme de soixante-dix ans. Son corps était squelettique, son visage ridé et desséché, ses yeux vitreux et sans expression. Il me reconnut instantanément ; en apparence, sa seule réaction fut une poignée de mains inerte : « Enchanté », dit-il. Et ce fut tout.

Un soir je parvins à lui tirer quelques mots. Je compris qu'il vivait encore sous l'emprise d'une terreur continuelle : « Je vous en prie, ne me posez pas de questions. C'était horrible, plus horrible que les mots ne peuvent l'exprimer. Si je parle, ils me renverront là-bas. »

Il est impossible d'établir, même approximativement, quel est le nombre des camps de concentration, ni celui des individus qui y sont enfermés. Les seuls qui savent exactement les faits et les chiffres sont les dirigeants de la Police secrète, et ils ne divulguent pas leurs informations. D'après des renseignements provenant d'une source authentique et digne de foi on peut estimer que les persécutions religieuses, la liquidation des Nepmen et des associations de travailleurs indépendants, la collectivisation des terres — qui toutes coïncidèrent plus ou moins — amenèrent dans les camps de Russie plus de six millions de déportés politiques.

Ces prisonniers ont été largement utilisés à la réalisation des projets d'intérêt national, tels que le drainage des marécages arctiques, la construction des voies ferrées du Nord, et l'irrigation des déserts de l'Asie Centrale. L'ouvrage le plus connu exécuté en majeure partie à l'aide du travail forcé est le chemin de fer Nord-Sibérien qui s'étend de Taishet, près de l'Yénisséi, jusqu'à Port-Soviet sur le détroit de Tartarie, parcourant depuis l'île Sakhalin une distance de plus de deux mille milles, dont la plus grande part traverse les solitudes inexplorées de la Sibérie.

Pendant la guerre, quand la pénurie de main-d'œuvre dans les usines de guerre se fit sentir avec acuité, les internés des camps y furent envoyés en grande hâte, et mis au travail.

Dans son livre, *Reportage sur les Russes*, William L. White raconte qu'il a rencontré des colonnes de femmes vêtues de haillons et chaussées

de sandales ; ces malheureuses marchaient par rang de quatre et se rendaient dans l'Oural pour travailler aux aciéries de Magnitogorsk. « En tête de la colonne et de chaque côté se tiennent des gardes militaires, porteurs de fusils, baïonnette au canon », écrit Mr White, laissant en quelque sorte supposer que cette manière de faire s'applique aux ouvriers russes en général. Mais tel n'est pas le cas. Vraisemblablement, il a vu des internés politiques qu'on menait au travail dans les aciéries.

Au cours des années qui précédèrent immédiatement la guerre, la population des camps avait quelque peu décru. Un grand nombre d'internés avaient péri, succombant sous le fardeau écrasant de la réclusion et des travaux forcés. Beaucoup d'autres, considérés comme suffisamment punis de leurs fautes, avaient été relâchés et finissaient leurs jours en spectres hallucinés, comme l'homme de Mourmansk. L'opposition politique aux méthodes communistes allait en décroissant, et le nombre des déportés diminuait en proportion.

Mais les années de guerre ont vu un rebondissement de ces pratiques. La propagande nazie n'y a pas été étrangère. Les Nazis, se proclamant les soutiens de l'Église orthodoxe, gagnaient un certain nombre de partisans grâce à leur politique religieuse en Ukraine et dans les autres territoires occupés. Ces nouvelles franchissaient la ligne de feu et se répandaient de bouche à oreille dans toute la Russie. Les communistes bouclaient en un tournemain les messagers secrets chaque fois qu'ils pouvaient mettre la main dessus. C'est en partie pour contrecarrer cette campagne religieuse que le régime rétablit l'Église en Russie.

Puis, quand les armées russes commencèrent leur avance victorieuse, suivies de près par la Police secrète, bien des gens furent accusés ou suspectés de collaboration avec l'envahisseur pendant l'occupation. Inutile de dire qu'on les expédia dans des camps de concentration. Le fait s'est produit surtout dans les Pays Baltes qui étaient indépendants avant la guerre et dont la population, dans sa grande majorité, ne sympathisait aucunement avec les méthodes communistes. C'est un fait indiscutable que 25 p. 100 des populations d'Esthonie, de Lithuanie, de Lettonie et de la Pologne Orientale d'avant-guerre ont été déportées pour être remplacées par des immigrants dévoués corps et âmes au parti communiste ; le Gouvernement des Soviets ne s'embarrasse pas de demi-mesures quand d'importants résultats sont en jeu. Ces déportés ne furent pas tous envoyés dans des camps, une grande partie d'entre eux furent transplantés — bien entendu sans qu'on leur demandât leur avis — en Asie Centrale ou dans d'autres régions de la Sibérie où ils furent autorisés à devenir des membres « utiles » de la communauté soviétique. Néanmoins, le nombre des Esthoniens, Lettons, Lithuaniens et Polonais internés dans les camps reste considérable si l'on en juge par des rapports nombreux et concordants. Plus récemment, ils ont été rejoints par des roumains, des Hongrois, des Bulgares. Mais combien

sont-ils ? Il est impossible de le dire. La Police secrète garde le silence[1].

La répression de l'opposition politique au moyen des camps de concentration a toujours été un des traits notoires de la vie russe. Les communistes l'ont reprise, étendue et perfectionnée. Il est impossible d'entrevoir sa disparition de la scène russe dans un proche avenir. C'est le rouage essentiel d'un régime dont les tendances économiques et politiques sont strictement totalitaires et qui, par suite, ne peut tolérer aucune opposition.

J'ai pu recueillir un grand nombre d'informations de première main sur les camps actuels de Russie auprès de beaucoup de soldats polonais en Italie. Ce n'est un secret pour personne que les armées polonaises qui ont combattu à nos côtés en Italie et en France étaient largement composées d'hommes qui avaient été entassés dans des camps à la suite de l'occupation de la Pologne Orientale en 1939. Après que Hitler eut attaqué la Russie en 1941, la Grande-Bretagne et les États-Unis firent pression sur la Russie en faveur de ces Polonais. Comme la situation militaire s'aggravait de jour en jour, et que les Russes avaient un besoin désespéré de l'aide des Alliés, ils cédèrent à leurs instances. Les déportés polonais, tout au moins un grand nombre d'entre eux, furent relâchés et autorisés à se rendre dans le Moyen-Orient. Là, les hommes furent groupés en unités militaires destinées à se battre aux côtés des Alliés occidentaux, tandis que leurs familles purent s'installer en Iran, en Égypte et dans d'autres pays du Moyen-Orient.

J'ai obtenu de quelques-uns de ces Polonais une description pittoresque de leur vie de déportés politiques. Certains d'entre eux avaient travaillé aux canaux d'irrigation de l'Asie Centrale, peinant de douze à quatorze heures par jour dans la chaleur brûlante du désert. D'autres avaient construit la double voie du chemin de fer de Tashkent entre Orenbourg et Tashkent, destinée à faciliter l'arrivée par l'Iran du matériel prêt-bail. D'autres encore avaient dû décharger ce matériel à Mourmansk et Arkhangelsk sous les bombardements des escadrilles allemandes. Ils ne recevaient pas de salaire. Leur ration alimentaire était à peine suffisante pour leur permettre de travailler. Quelques-unes des histoires qui m'ont été contées par ces hommes sont si atroces que je n'ose les répéter.

Ces troupes polonaises comptent en tout environ cent vingt mille hommes. Ils ont refusé d'être rapatriés en Pologne russe. Le motif de ce refus est que s'ils retournent là-bas, ils connaîtront immanquablement le même sort.

Les travaux forcés sont appliqués actuellement en Russie pour un motif encore plus puissant que la crainte des ennemis politiques. La vérité est

1. Vers le milieu de 1945, les internés des camps, véritables esclaves, augmentés des déportés des nations satellites, étaient au nombre de *vingt millions*.

que, depuis longtemps, ce pays a épuisé toutes ses ressources en main-d'œuvre. Cet épuisement est le résultat direct du développement gigantesque de l'industrie. En 1926, avant que le Gouvernement communiste se fût lancé dans la course avec son premier plan quinquennal, la Russie avait quatre millions d'ouvriers métallurgistes. En 1941, quand elle entra en guerre, ce chiffre était monté à vingt millions. De plus, le nombre des hommes « à col blanc » — ingénieurs, employés, comptables, secrétaires et le troupeau des innombrables bureaucrates soviétiques — fut augmenté de quatre millions. Ce résultat fut atteint en arrachant vingt millions de fermiers à leurs terres, grâce à la collectivisation massive, — la transformation sociale la plus radicale de l'histoire. Quand vint la guerre, la Russie, déjà à court d'ouvriers, dut gratter ses fonds de tiroirs et rassembler les derniers résidus de son bétail humain : femmes, enfants, forçats, tout le monde dut se mettre au travail.

La guerre a coûté à la Russie des millions de ses meilleurs ouvriers ; cependant, elle envisage non seulement un plan de reconstruction écrasant, mais aussi son nouveau plan quinquennal — une nouvelle industrialisation, conduite à l'aide de l'énorme matériel pillé en Allemagne, en Mandchourie et dans les pays balkaniques. La Russie a un besoin tragique de main-d'œuvre et cette fois elle ne peut plus la tirer de la population paysanne. Au contraire, si elle veut se nourrir pendant la durée de sa reconstruction, il lui faut des ouvriers agricoles en grand nombre jusqu'au jour où sera remplacé l'équipement mécanique détruit ou détérioré pendant la guerre.

Pour résoudre ce problème, la Russie doit avoir recours au travail obligatoire ou au camp de concentration, sur une échelle inconnue jusqu'ici dans les annales de l'Histoire. Les rapports que nous avons sur les masses de travailleurs réduits en esclavage que la Russie a razziés hors de ses frontières, en Europe Orientale et Centrale, donnent une idée insuffisamment précise sur l'ampleur de l'entreprise. Plus de 400 000 Allemands qui vivaient en Transylvanie depuis plusieurs générations représentent le prix payé par la Roumanie pour la récupération de cette province dont, d'après les textes officiels, Staline lui a fait cadeau. Plus de 250 000 Bulgares considérés comme politiquement suspects par le gouvernement d'obédience communiste furent expédiés vers la Russie. Un nombre égal de Roumains fut déporté pour la même raison. Plus de 300 000 Hongrois eurent le même sort ; pour leur malheur, ils habitaient la Transylvanie et étaient considérés comme indésirables par les Roumains. De même les 250 000 Autrichiens déportés de la zone occupée, et plus de 250 000 Slovaques, accusés, à tort ou à raison, de collaboration avec les Nazis. Enfin, il y eut le cadeau personnel du maréchal Tito : plus de 300 000 âmes, principalement des Chetniks et d'anciens Russes réfugiés, qui s'étaient fixés en Yougoslavie après la Révolution ; Tito, n'ayant pas de facilités pour installer des camps de concentration, expédia ces infortunés en Russie.

De Pologne, les Soviets tirèrent plus d'un demi-million de Polonais qui sympathisaient avec le gouvernement précédent et refusaient de pactiser avec le régime de Bierut, patronné par Moscou. La quasi-totalité de la population de la Prusse Orientale (plus de deux millions d'hommes) subit le même sort. Enfin, il y eut les cinq millions d'Allemands du travail obligatoire, chiffre qui comprend les prisonniers de guerre que les Russes prélevèrent dans leur zone d'occupation pour les envoyer en servitude. En tout, ces divers apports représentent environ onze millions de travailleurs-esclaves qui constituent un élément vital pour la production future de la Russie.

Combien de temps ces serfs resteront-ils en Russie ? Probablement jusqu'à ce qu'ils meurent ou soient trop épuisés pour être d'aucune utilité. On ne connaît aucun traité, aucun accord qui garantisse leur retour. Une seule chose est certaine : la Russie a besoin de main-d'œuvre.

WILLIAM VAN NARVIG

(TRADUCTION HÉLÈNE DUCRU)

L'ACCIDENT

Après-midi[1].

Un rêve de toute puissance : me voilà depuis toujours. Mes imaginations, à treize ans, au bord du sommeil. Puis Brétizy, le Triage, la plaque tournante du monde, je n'y commandais pas seulement aux locomotives. Et quand Anne m'a appris l'amour, j'ai régné à Kirkerra. Enfin, après, le Centre.

Pourquoi ai-je fondé le Centre ?

Je sais : mon dernier paquet d'actions était vendu ; il fallait que je trouve un moyen de gagner de l'argent. C'est l'explication toute simple que je relis dans le brouillon de la lettre remise au vieux avant ma tentative d'évasion : « Voici un peu plus de trois ans, je me suis trouvé au bout de mes ressources. *Il fallait faire quelque chose.* » Que ce style vague dupe qui il veut. Pas moi. (Eux non plus d'ailleurs.) J'ai pu, il y a trois ans, me tromper moi-même. Aujourd'hui, assez de blagues.

1. Résumé des précédentes livraisons (Août et Septembre). — Le narrateur, Quost, après un long évanouissement se réveille dans une maison édifiée au milieu d'une île déserte. Comment est-il là ? Où est-il ? Il l'ignore, mais suppose qu'on l'a matraqué, anesthésié et enlevé de Paris ou il dirigeait un centre médical. Pourquoi ? Comment ? Il se perd en conjectures et interroge vainement un vieillard qui, la mitraillette au poing, lui apporte chaque jour sa nourriture et les objets qu'il réclame. Il ne reçoit jamais de réponse. Pour passer le temps il tient un journal sur lequel il relate non seulement les détails de sa vie de prisonnier, mais les souvenirs de son passé. C'est ainsi qu'il revit une aventure qu'il a eue jadis avec une jeune fille, Anne Hollebecque, qu'il a abandonnée alors qu'elle était enceinte. D'autre part, ayant fondé un centre psychanalytique il se demande s'il avait le droit d'imposer à ses malades un traitement qui modifiait souvent leur personnalité. Ainsi petit à petit s'insinue dans son esprit l'idée que, d'un certain point de vue, sa vie a été coupable — et il commence à penser que son arrestation n'a pas été absolument arbitraire.

J'essaie de me rappeler ce moment d'il y a trois ans. Une sale crise. L'argent de maman avait duré quelques années, depuis le séjour avec Anne au Triage, mais maintenant j'en voyais le bout. Ça ne traînerait plus longtemps. Quand je m'ennuyais trop, j'allais voir Lachenis à l'*Hôtel des Feuillantines*. Il me demandait : « Pas encore ruiné ? » — « Ça vient, ça vient. » Il secouait les épaules : « Dépêche, j'ai honte pour toi ». Nous descendions boire au bistrot, il levait son verre : « A ta ruine! Je te laisse les consommations. »

Encore dix actions du *Foncier*, encore deux *Suez*... Le pire, c'était de vivre dans ce monde de fantômes. A part Lachenis, il n'y avait plus que des fantômes. A deux heures du matin, au bar du *Rexy*, je regardais autour de moi : cinq fantômes étaient assis à ma table, des copains, des femmes. Ils avaient des bouches, des corps ; on pouvait leur taper sur l'épaule ou leur caresser les genoux sous la table : mais ils n'existaient pas, personne n'existait. Ils existaient *derrière*, très loin, on ne pouvait pas les atteindre. *Intouchables*. Laura était assise en face de moi, elle fumait. De temps en temps, à travers la fumée des cigarettes, elle me souriait, parce que nous couchions ensemble très souvent. Je regardais Laura. Laura était une muraille opaque de chair, d'épaules et d'yeux qu'on appelait Laura, une forteresse lisse et dure.

— Tu en fais une tête!

Un copain versait du champagne dans ma coupe. Je voyais sa main bouger parmi les verres, son impénétrable main. Je me levais, j'enlaçais Laura, nous dansions. Soudain, je retrouvais mon angoisse d'enfant, le gros objet qui me fondait entre les bras, lorsque j'essayais de le prendre. A son tour, j'allais sentir Laura fondre, couler s'évanouir. Je la ramenais à sa place.

— Ça ne va pas ?

— Ça va très bien.

Je la regardais avec un drôle d'air. Derrière l'enveloppe de Laura, Laura se cachait. Et moi aussi, je promenais une espèce de fantôme, mais j'étais derrière. Les choses, les personnes étaient de l'autre côté. Chacun dans son puits de verre. Emmuré.

Quatre heures du matin. L'orchestre roupillait. Nous sortions tous. Le vent froid sur le trottoir, chacun enfoui frileusement au plus profond de ses murs. Demain, il faudra vendre l'avant-dernier *Suez*. Je me tournai vers Laura. Tenter encore une fois de joindre l'intouchable, de passer l'impossible frontière.

— Je vous accompagne un peu, Laura ?

Tout le monde savait ce que ça voulait dire. Ils nous laissaient partir seuls. Maintenant c'était la chambre de Laura, j'étais couché à côté d'elle, à demi soulevé sur un coude. Une belle forteresse blanche dans la nuit. Ma paume sur les seins de Laura : ce n'était pas elle que je caressais, mais moi.

Un matin j'ai été à la banque présenter un chèque que je venais de me signer à moi-même. La même banque que maman ; j'étais connu là depuis plus de dix ans. Le type est revenu au bout de quelques minutes, l'air gêné. Il était onze heures du matin, plusieurs personnes faisaient la queue devant les guichets.

— Monsieur Quost! Voulez-vous venir par ici?

Je fumais une cigarette. Du bout de ses ongles vernis, mais sales, une dactylo tapait des colonnes de chiffres.

— Je vous demande pardon, dit le type confidentiellement. Le solde n'est pas suffisant pour honorer votre chèque.

Il me parlait de trois quarts, avec un faux air dégagé. (« Toi, mon garçon, tu es rincé. ») J'ai repris mon chèque sans rien dire. Le type attendait. Moi j'avais à demi fermé les yeux, c'était un grand moment. Je n'avais jamais bien imaginé ce que ça serait, le jour où je me saurais vraiment ruiné. « Cette fois ça y est. » Quelque chose me serra la gorge. Ce n'était pas la honte, ah! non. J'étais libre. « Libre, libre! » J'offris une cigarette au type. Il me regardait rire un peu nerveusement. « Eh! bien, donnez-moi le solde! » En touchant l'argent au guichet, je pensais sauvagement à Laura, au bar du *Rexy*, à tout ce monde de fantômes qui, soudain, n'existait plus. Une jubilation montante dont les vagues m'entraînaient, à chaque rythme, un peu plus loin. « Je vais vivre. » Le caissier regardait partir ce type décavé, dont les doigts avaient un peu tremblé sur la monnaie. De quoi vivre deux mois sans faire de folies.

D'abord disparaître. Ni Laura, ni personne du *Rexy* ne connaissait mon adresse de la rue Férou. Ce midi-là, en sortant de la banque, j'allai au hasard manger dans un petit restaurant de la rue Bonaparte : je voulais réfléchir. (Est-ce que ce n'était pas tout réfléchi?)

Je n'allai pas voir Lachenis tout de suite. Je passai des jours à me promener dans Paris. Toute cette semaine, tandis que Laura m'attendait le soir devant les coupes mornes du *Rexy*, je retournai rue Bonaparte. Les habitués se connaissaient vite, s'appelaient par leur nom. « Eh! bien, vous n'avez pas l'air de vous fatiguer de trop, monsieur Quost? » Des vendeurs de magasin, des clercs de notaire, le mécano du coin qui parlait tout le temps de bicyclettes, un étudiant qui s'appelait Maze, une fille brune qui s'appelait...

Cette fille venait s'asseoir à la table voisine de la mienne, posait son sac sur le marbre blanc. Elle travaillait chez un avoué, rue de Médicis.

— Et vous, qu'est-ce que vous faites?

— Moi, dis-je, *je vais fonder une agence.*

Je n'avais encore parlé de rien à personne. Ma réponse sortait de moi comme une sève.

Oui, le Centre du Monde me remontait à la bouche : un appétit aigre, une envie de boire. Fonder une agence pour crever la paroi, devenir

vraiment l'homme invisible. Le réel est comme un tas énorme de gelée, on se sait pas par quel bout le prendre. Soit. Trouver les relais électriques qui passent là-dedans, qui vont faire grouiller cette masse.

— Une agence de quoi? me dit la fille brune en souriant. Il y en a déjà pas mal, des agences.

— Eh! bien voilà, dis-je, je voudrais faire une agence universelle, une agence qui rendrait tous les services.

— Mais ça existe déjà, dit-elle. Vous savez bien, sur la couverture des annuaires, la tête de l'homme avec de grandes moustaches, et qui est ancien inspecteur de la Sûreté: « Filatures, enquêtes, missions en tous genres ».

— Non, non, dis-je. Moi, il s'agira d'autre chose. C'est une vieille histoire, vous ne pouvez pas comprendre. Je voudrais faire la preuve que le Centre du Monde est possible...

Elle fronçait les sourcils, attentive.

— La différence entre mon agence et les autres, c'est que, moi, je ne fournirai pas les objets. Je donnerai seulement la connaissance. Par exemple, un type qui viendrait me demander d'espionner sa femme qui le trompe, ou de lui prêter de l'argent pour ses affaires qui vont mal, ça ne m'intéresse pas. Mais si la vie des gens marche mal, ce n'est pas parce que leur femme les trompe : ça, ça ne vient qu'*après*. Il y a quelque chose d'abord en eux qui ne tourne pas rond. C'est ça que je peux les aider à découvrir.

— Mais il y a des médecins qui ont essayé cela déjà, n'est-ce pas? dit-elle. Freud? La psychanalyse?

— Oui, si vous voulez. La psychanalyse nettoie et balaie. Il faut commencer par là. Après, on reconstruit une autre vie. Je leur reconstruirai une autre vie.

Elle secoua la tête.

— Je ne crois pas que personne puisse jamais rendre service à personne.

— Mais vous venez de me dire justement que d'autres agences le font?

— Oui, dit-elle, on peut aider des gens à divorcer, ou bien les espionner dans la rue. Ça c'est facile. Mais votre psychanalyse, pour que ça réussisse, il faudrait... arriver à entrer à l'intérieur des gens, établir vraiment la communication...

— Eh bien, vous n'y croyez pas?

— Je pense qu'on n'arrive jamais à toucher personne, non...

Celle-là *savait*. Je l'ai aimée à cause de cela. C'était Hélène. Et son problème était le mien. Elle est devenue ma maîtresse le jour de mes trente et un ans, quand j'ai signé avec Goublier et Lachenis le contrat de fondation du Centre. Des habitués de la rue Bonaparte, j'ai embarqué aussi le petit Maze, un étudiant en médecine, pour s'occuper de la propa-

gande, et André Amberger. Mais Hélène est ma vraie complice, la seule qui sache que je m'en vais la nuit à Kirkerra. Ma sœur incommunicable.

Ainsi, le Centre était un truc, un dernier recours, une machine infernale en somme pour essayer de toucher les intouchables.

Le lendemain.

Le vieux, à onze heures, mitraillette en batterie. Mais d'une pierre bien lancée, qui le toucherait à la tempe, est-ce que je ne pourrais pas l'étourdir quelques secondes? Mais si je m'évadais *maintenant*, cela n'aurait pas de sens, cela serait *trop tôt*. Me donner encore le temps de réfléchir un peu au Centre. Quand je reviendrai rue de la Chaussée-d'Antin, j'en profiterai.

L'après-midi d'aujourd'hui, je l'ai passée du côté des marais. Myriades d'insectes tourbillonnants. Je n'avais plus envie de lire, ni de fumer. Je me creusais un trou chaud dans l'incompréhensible.

Cependant, j'ai quelque chose à comprendre. Ma vie, peut-être. Le sens de mes actions depuis toujours.

C'est la différence entre Lachenis et moi : pour lui, les actes n'ont pas de signification; pour moi, ils en ont trop. Le fond de Lachenis, c'est qu'il s'ennuie. L'ennui installé métaphysiquement en lui, cramponné. Toute la part sarcastique de Lachenis explique cela. Vie sexuelle? Il change de femmes tout le temps : pas par tempérament; il n'a que de la mobilité; il lui faut le coup de fouet qu'apporte l'autre. « Au bout de huit jours, c'est fini, je ne peux plus posséder la première. » (Sa seule coucherie prolongée, c'est avec Nietzsche.) Ce que lui donne le *Centre*, c'est une excitation qui le relance. Il arrive dans mon bureau : « Clients intéressants? Tu n'aurais pas un nouveau pour moi? »

Moi, je vois bien que le *Centre* était pour moi, inconsciemment, un truc pour arriver à autre chose. Exemple : le cas Chevrel.

Je revois le moment : un samedi de printemps, en mars dernier, onze heures du matin. Le soleil clair tapait en plein sur la verrière. Lachenis, debout, silencieux, s'était planté devant l'horizon des toits, qui montraient tout Paris jusqu'au Sacré-Cœur. Il se retourna, se refit un visage ordinaire. Mademoiselle Pauwels apporta des dossiers.

— Et que devient, dit Lachenis, le capitaliste Goublier?

— On ne l'a pas vu souvent ces temps derniers, docteur, dit mademoiselle Pauwels. Je crois qu'il s'occupe pas mal d'une nouvelle affaire.

— Et puis il boit, dit Lachenis.

— Comment, il boit, dit mademoiselle Pauwels, interloquée?

Je me mis à rire. C'était le nouveau jeu que Lachenis venait d'inventer, le jeu de *et puis il boit*. On intercale ces quatre mots dans la conversation, après le nom de Paul Valéry, de Citroën, ou du Président de la Répu-

blique. Le ton peut varier : mélancolique, tranchant, confidentiel. Lachenis venait d'employer le ton mélancolique.

Puis Maze vint nous entretenir des publications de la maison : la brochure *Témoignages*, notre manuel de psychanalyse appliquée. Il y avait une attaque du professeur Detaille, de l'Institut, contre le livre, dans une revue : « Le docteur Lachenis s'imagine-t-il vraiment qu'avec les méthodes psychanalytiques ainsi commercialisées, il arrive à toucher le fond des êtres ? »

— Hélas, dis-je. Le professeur Detaille s'imagine-t-il vraiment que ses malades millionnaires sont les seuls à justifier les méthodes analytiques ? Que ne vient-il voir ici le fond des petits bourgeois ? Est-ce que tu répondras à ce Detaille ?

— Certainement pas, dit Lachenis. Est-ce qu'on répond à l'Institut. Et puis il boit.

Goublier entra d'un air réjoui.

— Comment va l'âme des petits bourgeois ce matin ? Messieurs, ceci est solennel ; ta fortune est faite, Quost. Je vous apporte un client des deux cents familles.

— Docteur, dit mademoiselle Pauwels, attention à l'Institut.

— Hier, dit Goublier, je dînais chez des gens. Il y avait Chevrel. Chevrel des autos et des avions. C'est quand même le premier industriel de France : quarante mille ouvriers. Aux liqueurs, Chevrel s'amène vers moi, dans un coin du salon. « Vous vous occupez d'une clinique de psychanalyse. J'ai entendu parler de ça... » Je dis oui. « J'ai vu un de vos papiers. J'ai pris des renseignements. Vous donnez des consultations privées ? » — « A quel sujet ? » Il me dit qu'il ne peut pas en parler comme ça, dans une embrasure de fenêtre, mais qu'il serait content de nous voir. Je lui propose de lui envoyer quelqu'un. « Non, non. Je préfère aller chez vous, me rendre compte de vos méthodes. A qui faut-il téléphoner ? » Je dis Quost ou Lachenis. Il me quitte. Je me mets à parler avec d'autres gens. Il y avait là deux types du Conseil des Aciéries Blain, le vieux Servant, que je connais, et un autre. « Vous avez vu la tête de Chevrel ? » dit Servant. — « Oui, qu'est-ce qu'il a donc ? » Servant nous explique que Chevrel en a assez. « Assez de quoi ? » — « Pas assez de *quelque chose*. Il en a assez... Assez d'être Chevrel... Il voudrait être un autre, être Chevrel dans d'autres secteurs que les autos et les avions... Vous n'avez pas idée, dit Servant, de la volonté de puissance qu'il y avait chez ce type-là autrefois. Je l'ai connu il y a trente ans. Il voulait tout bouffer. Et puis il n'a bouffé que des moteurs, des usines... On le charge d'organiser l'équipement de la France : il laisse tomber... C'est un type qui fiche le camp. Je me demande comment il s'en sortira. » Voilà. Je vous transmets. Assez intéressant, hein ?

— Peuh, dit Lachenis, et puis il boit.

— Ah! dit Goublier intéressé. Ça expliquerait peut-être bien des choses.

— Mademoiselle Pauwels, dit Lachenis, vous noterez le rendez-vous de ce monsieur.

— Non, dis-je. Ecoute, Lachenis, si tu veux bien, c'est moi qui m'occuperai de ça.

Le lendemain.

Alternative de pluie et de beau temps. Il me semble que la saison pourrit ; hier, à la fin de l'après-midi, un ciel noir écrasait la maison : alors elle se rapetisse, elle tend le dos, elle donne l'impression qu'elle a *le temps devant elle*... Mais moi, je n'ai pas le temps, il faut que je me dépêche d'en finir avec ce journal : que je prouve mon innocence et je m'en vais. Le vieux n'a qu'à bien se tenir : ça ne durera plus longtemps.

Chevrel est venu le lendemain. Un vieux maigre, tout blanc, froid, l'œil qui juge. Goublier voulait assister à l'entretien. « Non, tu me gênerais » Je ne savais pas bien comment amorcer la conversation.

— Je suis très honoré de vous voir, monsieur Chevrel.

Il eut un tic d'agacement : ce type-là était excédé des marques de respect qu'on lui prodiguait depuis trente ans. « Bon. Je vais te faire voir un homme libre. »

— Seulement, je crains, dis-je, de ne pouvoir guère vous être utile. Notre maison n'est pas faite pour des hommes comme vous. Mon ami Lachenis écrit un livre sur la *Philosophie tragique de la Puissance*, mais là-dessus, c'est vous qui pourriez nous en apprendre. Pas moi.

Le vieux requin me regardait, assis au fond d'un fauteuil, en plissant légèrement ses yeux froids, comme un myope privé de lunettes (Coquetterie ? Il veut paraître avoir des yeux de jeune homme ?)

— Vous écrivez aussi des livres ? dit-il.

— Moi ? Non. Je rédige des prospectus idiots pour le Centre. Ça me suffit.

— Qu'est-ce qui vous a donné l'idée de ce métier ? M. Goublier me dit que c'est vous le..., l'inventeur de cette maison.

— Ce serait trop long à vous expliquer. Quand j'avais quinze ans... C'est à quinze ans que les hommes se font. Après, il se défont plutôt...

— Oui, dit Chevrel en pesant ses mots, ils se défont... C'est-à-dire qu'on ne peut jamais se faire tout à fait, comme on le souhaitait. Mais si peu de gens le savent... Presque tout le monde est content, c'est incroyable ? Et vous, dit-il brusquement, vous aidez les gens à ne pas se défaire ?

— Il faut que je gagne ma vie, n'est-ce pas ? dis-je aimablement.

— Très bien. Alors, tout ça c'est de la blague ? J'avais lu une de vos brochures, *Harmonie intérieure*. Avec toute votre psychanalyse, vous ne rendez jamais à vos clients la... la vertu de leur quinze ans ?

— Mettons, dis-je, que ce soit la vertu de mes quinze ans à moi que j'essaie de sauver. Le reste est une question de publicité. Vous devez connaître tout ça? dis-je d'un ton un peu trop provocant.

— A quinze ans, dit Chevrel, sans entendre, j'étais un petit mécanicien... C'était les débuts de l'automobile... Le garage de mon patron était à l'entrée de Villacoublay, sur la route de Paris. On y réparait des bicyclettes..., mais aussi des timons de voitures à cheval, des harnais. Je parie que vous ne savez pas la différence entre le collier d'attelle et l'anneau d'attelle, entre la roue à flasques et la roue à rayons. En 1893, j'ai touché de mes mains pour la première fois une voiture Panhard et Levassor. Un type en panne sur la route... Dans ces modèles-là, la boîte de direction se trouvait sous les pieds du chauffeur. Il fallait soulever les tapis pour ausculter la mécanique. Le patron m'a dit : « Tu ne vas pas toucher à cette chignole? Tu n'y connais rien. » — « Justement! » J'ai réparé. En 96, j'ai pris mon brevet pour la voiturette Chevrel. Je l'avais faite tout seul, le soir et les dimanches, dans un hangar. Quand ça a marché, vous comprenez, bougé, roulé, avec moi dessus... Je n'ai retrouvé cette sensation-là qu'en 1910, avec mon premier avion. Santos-Dumont était venu assister à l'essai. Quand je suis redescendu, il m'a pris la main et il m'a dit : « *Hein! On gouverne?* » Votre ami qui écrit un livre sur la philosophie de la puissance, non, il ne saura pas ce que c'est tant qu'il n'aura pas connu quelque chose comme ça... J'ai travaillé avec Brindejonc, avec Garros, j'ai fait en 1906 les plus grandes vitesses connues sur piste à Montlhéry. Qu'est-ce que je voulais? L'argent? Pas du tout (Croyez-moi si vous voulez). Je voulais... un certain genre de pouvoir. Tenez, je vais vous dire, c'est ridicule : un peu avant la guerre de 14, j'ai été un soir au cinéma avec ma femme (j'étais déjà devenu un grand patron). On a passé un film sur *les Mille et une Nuits*. Il y avait un jeune homme sur un tapis volant, qui passait au-dessus des villes. Les gens dans le cinéma haletaient. Eh! bien, ce soir-là, j'ai reconnu mon plaisir, le mot de Santos : « *On gouverne* ». Dans mes rêveries les plus... secrètes, le soir avant de dormir (vous voyez que je me livre, monsieur Quost, il n'y a pas beaucoup de gens à qui j'ai raconté ça), je m'intitulais moi-même « gouverneur des vitesses ». Risible n'est-ce pas?

— Non, je comprends très bien, dis-je. (Chacun son Kirkerra.)

— Non? Vous comprenez? J'ai lu des livres depuis qui essayaient de construire une espèce de philosophie là-dessus : la puissance par les machines, l'homme multiplié par mille, etc., etc. Assez vaseux, je crois, mais moi j'y ai cru. Jusqu'à la guerre, j'ai gardé un petit atelier où je travaillais à mes moments de loisir; j'ai encore eu un grand moment quand j'ai découvert le différentiel Chevrel. Et puis tout s'est retiré de moi. Une grosse usine, vous ne savez pas ce que c'est : je ne peux même pas imposer aux chaînes de montage le processus que je veux. Mes ingénieurs s'amènent : « Impossible! La chaîne à respecter! » Tenez, on va sortir une nouvelle 4 cylindres qui bat toutes les voitures américaines :

eh! bien, maintenant, je m'en fous. Ça ne me fera ni chaud ni froid. Nos ateliers de Villacoublay travaillent à un avion à réaction. Ce n'est pas encore au point, on n'est qu'aux essais, mais d'ici quelques mois...

— Dangereux?

— Assez, oui. En 1926, quand j'ai sorti l'appareil du record de vitesse horaire, trois pilotes se sont cassé la figure : je ne bougeais plus de Villacoublay, j'y couchais. Maintenant, on me téléphone à Paris tous les deux jours seulement. Je m'en contrefous. S'il y a de la casse, je ne sais même pas si je me dérangerai.

— Evidemment, ça serait un peu tard.

— Mais je vis dans mon bureau, moi, jeune homme. Les syndicats, tout le tremblement! Je suis devenu mon propre fonctionnaire. Vous pensez que je ne suis pas venu vous demander des conseils pour l'organisation de mes affaires. Vous me permettrez de vous dire que je m'y connais un peu mieux que vous. Au reste, j'ai bien failli ne pas venir... Enfin, j'ai voulu voir tout de même. Mettons que je sois venu vous prendre, en passant, comme à un juriste, une consultation. La plupart du temps, les juristes, ça ne sert à rien; vous, ce sera pareil, voilà tout. Quelque chose comme... une consultation de puissance...

Il ralluma son cigare. Je dis, le plus sèchement que je pus :

— Qu'est-ce que vous voulez que je vous dise? J'ai connu, quand j'avais dix-sept ans, un garçon qui croyait avoir trouvé la puissance parce qu'il avait acheté un revolver. Ce serait trop simple. On n'est pas puissant par un outil. Vous avez choisi la route facile, monsieur Chevrel : les machines, les outils. J'aperçois votre décoration à la boutonnière. Demain l'Institut si vous voulez. Seulement être, ce n'est pas avoir.

— Eh! bien alors, dit-il avec un peu d'impatience, qu'est-ce que vous racontez à ceux de vos clients qui viennent vous soumettre un cas semblable? Une de vos brochures m'est tombée sous la main, je me souviens à peu près du texte : « *Avec les découvertes de la psychologie contemporaine, il n'y a pas de situation insoluble.* » Est-ce que vous vous contentez de renvoyer à leurs problèmes les gens dont le cas vous dépasse?

Je mis toute l'ironie possible dans mon regard :

— Votre cas ne me *dépasse* pas, monsieur Chevrel. Il est terriblement simple. Par malheur, je vais vous dire : la plupart des gens qui viennent ici, une fois que j'ai débrouillé leurs complexes, ça revient toujours à la même chose; ce sont des gens qui souffrent des reproches de leur inconscient : de pauvres types médiocres qui voudraient *avoir* ce qu'ils n'ont pas : des femmes, de l'argent, la séduction, du chic, savoir parler, enfin, d'un mot, plus de pouvoir. Le rêve-type des petits bourgeois, vous comprenez?...

— Et vous leur donnez tout ça, les femmes, le pouvoir?

— Non, je ne le leur donne pas. Ou plutôt si : je leur donne les moyens... Si vous saviez comme c'est facile... Mais vous, monsieur Chevrel, vous me posez le problème contraire : vous cherchez, disons un... salut. Seu-

lement, je ne suis pas sûr que vous ayez réuni les conditions préalables...

— En somme, mon cher monsieur Quost — sa voix se fit sarcastique — votre altruisme refuse de se déployer envers d'autres que vos petits bourgeois à complexes de convoitise...

— Ne parlons pas d'altruisme, dis-je. Je vous l'ai déjà dit, ce n'est pas pour les gens que j'ai fait le *Centre*. C'est pour moi. Pour essayer de toucher des hommes.

— Eh! bien, justement! dit-il avec vivacité. Toucher des hommes... Et vous croyez, dit-il en hochant la tête, que vous y arrivez mieux que moi?

— Je ne vous ai pas dit que j'y arrivais. J'y arrive quelquefois, dans mes rêves, après... après un échec. Si, monsieur Chevrel, repris-je — et je pensais aux clients — on arrive à toucher des hommes. Seulement ce n'est jamais de la manière qu'on croyait... Tandis que vous, vous voudriez exercer votre puissance à coup sûr. Avec vos allures de capitaine d'industrie, vous êtes un amateur de sécurité...

— Je...

Ça lui avait tout de même coupé le souffle.

— Et vous vous en rendez compte, ça commence à vous dégoûter. Vous êtes un homme qui vit sans risques. Le moindre de vos ouvriers s'engage plus que vous, met plus de choses en question... Et d'abord, il veut la révolution... Il met votre vie et la sienne en question... — Tenez, monsieur Chevrel, avez-vous jamais pensé à tuer un homme?

— Bien sûr, dit-il rêveusement. Mais tuer tout court n'a pas de sens. Il faut un sujet. Alors qui? Un concurrent? J'ai passé l'époque où je pouvais les craindre. Un de mes ingénieurs, parce qu'il aurait fait une bêtise? Un ouvrier?

— Non, vous le tueriez, mais vous ne le toucheriez pas... Ce qu'il faudrait trouver, c'est quelqu'un qu'on pourrait à la fois *toucher* et mettre en question, en risquant tout. En même temps que la vie de... l'autre, engager sa vie à soi...

— Oui..., dit-il en souriant. Et vous pouvez me découvrir cet oiseau rare?

— Ce n'est pas à moi de le découvrir. Mais vous le pouvez peut-être, vous, monsieur Chevrel. Tenez : quelqu'un qui conduirait des avions à réaction, pour des essais un peu dangereux...

— Ah! très bien, très bien... Pfff! dit-il — Il se leva, prit son chapeau, sa canne — Vous savez que ce sont les vieux qui tiennent le plus à la vie? dit-il lentement.

— C'est bien ce que je disais : vous êtes un amateur de sécurité. Vous voyez que je ne pouvais pas vous être utile. Je regrette vraiment, monsieur Chevrel.

Il tira son portefeuille, pour en finir :

— Je vous dois combien?

— Ça dépend, dis-je, c'est gratuit si vous n'avez rien trouvé de valable dans ce que je vous ai dit...

— Monsieur Quost, je vous ai fait l'honneur de vous demander combien je vous devais.

— Cinquante mille francs, dis-je, et je me levai, lui tournai le dos pour aller chercher une allumette. Il siffla :

— Huu...

Il hésita, fut sur le point de dire quelque chose, puis demanda d'un ton sec :

— Vous voulez un chèque?

Je choisis ma meilleure formule automatique :

— En argent liquide de préférence.

— Est-ce que vous croyez que je me promène avec cinquante mille francs sur moi?

— Alors, un chèque.

Il signa, puis se redressa :

— Maintenant, monsieur Quost, voulez-vous me permettre un affreux calembour? Vous venez de *toucher* cinquante mille francs. Et moi, pour ce prix-là, est-ce que vous croyez m'avoir vraiment *touché?*

— Je vous ai dit qu'on ne savait jamais..., dis-je. C'est vous qui me le direz un jour.

Dès que Chevrel est parti, j'ai appelé Goublier, je lui ai montré le chèque. Il était suffoqué. Je n'ai plus entendu parler de Chevrel pendant cinq ou six semaines. Puis, le matin même de l'accident... Mais je l'ai déjà raconté au début de ce journal : ce matin-là, j'ai reçu un coup de téléphone : les essais étaient pour le lendemain à Villacoublay.

Le lendemain.

Le ciel pèse jusqu'à toucher les maisons. Toute cette dernière semaine, le vent s'est levé, venant des marais de l'Ouest, poussant vers le Nord des charrois de nuages. Ils déferlent avec lenteur au-dessus de l'île, tanguant bord sur bord. Au fond de la mer, écrasé, je regarde bouger leurs ombres violettes.

Enfin, une pluie lourde se détache. Les gouttes s'écrasent sur le rebord de ma fenêtre, éclatent comme de petites charges sous-marines.

C'est par un temps pareil que je m'étais évadé.

Je suis assis à ma table et, lorsque je lève les yeux de mon papier, j'essaie de reconnaître cet horizon par des points de repère familiers. Tout est changé. Je connais cela : une fois déjà la ville m'a fait le coup. Elle prend un autre masque, ce visage qui a quelque chose à exiger.

Ou, du moins, je m'imagine ça. C'est la raison précisément pour laquelle je ne peux pas partir encore : il faut que je *nettoie* tout cela avant.

Deux heures.

Oui, j'ai sans doute touché Chevrel, s'il a été se faire casser la figure. Mais Hélène, en la torturant, l'ai-je jamais touchée ?

Maintenant je peux parler de ma dernière après-midi avec Hélène, la veille de l'accident. Au commencement de ces cahiers, dans les notes de la troisième journée, en rapportant mon coup de téléphone à Hélène, je n'ai pas osé écrire de quoi il s'agissait. Le souvenir m'en remontait à la gorge, à la fois souillure et désir : *je suis un dégoûtant, un sadique.*

C'est vrai. Dans cette chambre où nous nous étions retrouvés la veille, il y avait ce long paquet mince et recouvert de papier : une cravache. Je l'ai montrée à Hélène, elle l'attendait un peu. Aussitôt immobile, toute droite dans son tailleur d'été, ses cheveux sombres qui s'échappaient de la capeline, encadraient le trouble soudain des yeux gris. Puis elle se serra contre moi, encore chapeautée, son demi-sourire d'attente, de douleur et d'extase. « Nous allons essayer cela. »

Je me méprise, je suis un salaud. Ces choses pourtant appartiennent à l'homme. Pourquoi y a-t-il cela inscrit dans l'homme ? Toujours le même problème : lorsque je retombais à vingt ans auprès d'Anne, tout seul et souillé et que je découvrais Kirkerra, c'était par désespoir de n'avoir pas rejoint l'autre, de n'avoir pas réussi à sortir de moi. La veille de l'accident, au creux d'une chambre vers laquelle montaient des bruits mornes de rue d'après-midi, je perfectionnais le désespoir, mais c'était la même chose, la même chose. Je m'acharnais, je cinglais Hélène pour la toucher enfin. Pour l'atteindre.

C'est ignoble si l'on veut... Mais non, ce n'était pas ignoble, c'était tragique. Il ne s'agissait pas d'autre chose que de la recherche affolée d'une espèce de *sortie*. Je le jure. Il faut bien qu'il y ait un sens aux choses, même aux cruautés, à l'abjection. La preuve, c'est ma honte, ensuite, qui ne venait pas de la tentative, mais de l'échec. « *Tout ça pour rien.* » Hélène se rhabillait et moi, du fond du lit, où je m'étais réfugié à la fin, j'ouvrais les yeux, je revenais d'un Kirkerra si pur, sans violences, sans tortures. Là, une police impitoyable pourchassait les bourreaux ; pas une goutte de sang ne coulait sur les corps ; des brigades spéciales, habillées d'uniformes blancs, faisaient régner la vertu. Mais Kirkerra n'était encore que ce monde, inversé simplement. Rien n'était résolu. Je n'osais ni regarder Hélène, ni parler. Pourquoi cet élan toujours recommencé, *puisque ça ne pourra pas marcher ?* Je me suis rhabillé à mon tour. Mon manteau, mes gants. Alors seulement je l'ai prise dans les bras, toute recouverte, jusqu'à son chapeau et son sac. Je l'ai pressée contre moi si doucement. Une pitié tendre et fraternelle, pardessus l'abîme. Nous nous sommes embrassés sans rien dire (« Tu vois, on a beau faire, on ne réussit jamais, c'est impossible. »)

— *Adieu, mon intouchable.*

Elle est partie la première. Je suis retourné à pied rue Férou. L'objet était dans la poche de mon pardessus. Les rues désertes, la première bouche d'égoût : je l'ai glissé dedans.

Il était sept heures. En passant devant Saint-Sulpice, j'ai eu envie d'entrer, d'aller consulter un prêtre. Mais d'abord ça ne m'est jamais arrivé. Et puis on dit qu'ils sont si indulgents, qu'ils « comprennent tout ». Il m'aurait appelé « mon fils », m'aurait absous. Ce n'était pas du tout ça que je voulais. Je voulais comprendre. Je suis reparti vers la rue des Feuillantines. Il fallait que je parle à Lachenis, je ne pouvais pas garder mon secret pour moi seul.

Nous avons dîné ensemble à la terrasse de son bistrot habituel, et je ne savais pas, tandis que le bruit des assiettes s'élevait dans l'air encore chaud du soir, que c'était mon dernier dîner, que déjà l'accident flottait au-dessus de moi, au moment peut-être où j'allais comprendre, à l'heure en tout cas la plus tragique et la plus ignorée de moi-même. Lachenis parlait de son livre. Mon sang dans mes veines bougeait encore.

— La puissance, dis-je... Mais est-ce que nous savons même de quoi nous parlons ? Pour toi, c'est une philosophie. Chevrel arrive au bout de sa vie, milliardaire, quarante mille ouvriers, et il vient me demander une consultation, lui, à moi. Et moi, j'entre dans les types avec ma psychanalyse, et je ne suis même pas sûr de les toucher : c'est comme un aveugle qui ferait de la peinture. Les communistes, pour eux, la puissance, c'est de coucher avec l'histoire. La puissance, tu vois, ce n'est rien que le mythe de la puissance...

— Peut-être, dit vaguement Lachenis.

— Il n'y a qu'un type, dis-je, qui croit que c'est arrivé. Seulement il est fou : c'est Amberger.

Le patron vint se planter devant notre table :

— Messieurs, bonsoir. Alors M. Goublier n'est pas là aujourd'hui ? Il est en promenade ?

— Et puis il boit, dit Lachenis automatiquement, sur le mode mélancolique.

— Je me disais aussi..., dit le patron lentement, en portant son index droit près de l'oreille. Alors M. Goublier... Voyez-vous ça !

Il s'éloigna en hochant la tête.

— Il y a, repris-je, des types qui torturent les femmes... Qu'est-ce que tu penses de la cruauté comme volonté de puissance ?

— Ce serait trop beau, dit Lachenis. Trop beau pour être vrai.

La rue autour de nous entrait dans le soir. Et c'était étrange d'entendre ces mots, *puissance*, *cruauté*, rester en suspens une seconde comme un bruit parmi les mille bruits de cette rue populaire et douce : un grince-

ment de rideau de fer qu'on baisse, la voiture à bras du marchand de bois et charbons, le tricycle épuisé du Caïffa qui rentre.

— Oui, dis-je, mais ça *existe* pourtant.

— Les types qui torturent ?

— Oui.

— Ça existe, mais l'erreur existe. L'échec aussi.

— Pourquoi l'erreur ?

— Parce que le sadisme c'est bien connu : se servir d'autrui comme objet. L'ennui, c'est qu'autrui n'est jamais un objet, sauf mort, et alors ce n'est plus autrui.

Je secouai la tête. Tout ça me paraissait d'une extrême faiblesse. Je ne m'étais pas servi d'Hélène comme objet. Cette cruauté, c'était plutôt une espèce d'amour... Je ne la niais pas, je m'exténuais, au contraire, à la poursuivre, à la rejoindre, à la créer enfin comme une personne réelle, à travers cet ineffable, bouleversant moyen de communication qu'était la douleur. Elle était moins ma victime que ma complice, ma camarade de poursuite.

— Allons au cinéma, dis-je à Lachenis.

Le lendemain.

Le vent s'est levé. Est-ce déjà l'automne ? Les feuilles arrachées aux platanes volent au-dessus de la rivière, où des tourbillons se creusent. Là-bas, dans le monde vivant, à mon ancienne place, il y a aussi un trou, un vide, une sorte de tourbillon qui s'est formé au-dessus de l'absence de Quost. Tous les jours plus mince, et bientôt il n'y aura plus qu'un pâle remous.

Le vieux est venu. Il porte une grosse houppelande. Je le raccompagne à l'échelle. Pendant qu'il prend les rames pour s'en aller, je regarde toutes ces feuilles tombées au fond du bateau.

Au moment où je revenais vers la maison, quelque chose a remué entre les herbes, une petite chose sombre et dure. Je me suis mis à genoux : une sorte de gros scarabée filait en tricotant des pattes. J'ai attrapé un caillou, foré en vitesse un trou dans le sable. Du bout de la pierre, j'ai bousculé le monstre dedans.

Il a boulé comme une pierre. Maintenant il faisait le mort, ses six pattes immobiles. Ce n'était pas un scarabée, les scarabées sont noirs, mais une bête à carapace verte près du cou, constellée de points rouges vers le bas. Sa tête blanchâtre surmontée d'une haute corne à deux pointes. Brusquement, la bête a remué de toutes ses pattes, s'est jetée frénétiquement à l'assaut de la pente. J'ai craché dessus.

Ma salive lui est tombée en plein sur la tête. Elle a chancelé, comme un boxeur qui encaisse à la pointe du menton. Des deux côtés de la tête engluée, un gros œil rougeâtre regardait fixement, l'œil immobile d'un type qui va s'évanouir.

J'ai salivé longuement. Les pattes se sont remises à tricoter faiblement, mais la pente était trop forte : il était sonné, le monstre, il ne savait plus où il en était. Il a essayé d'enfouir sa tête au fond du trou.

Je l'avais oublié. Après déjeuner, je suis repassé devant le trou. La bête était toujours là, immobile. Avec un bout de bois je l'ai remuée. Elle était morte. Ma salive tue.

Soir.

Voilà, ma salive tue. Je veux savoir comment.

Voir le client ou la cliente à partir du moment où il franchit la porte du Centre : la plupart du temps, il vient parce qu'un de ses amis a déjà été traité par nous et lui en a parlé. Les femmes surtout : l'une amène l'autre ; madame Gaigeard-Gaignerie, mademoiselle Montesquieu, mademoiselle de Saint-Sevin, madame Lupérini, toutes les quatre de Versailles. Au début de l'année dernière, le défilé d'institutrices de la banlieue Est... Elles faisaient la chaîne. Mais tous et toutes, avant de venir, ont lu quelqu'une de nos brochures, ou l'un de ces prospectus que nous envoyons systématiquement aux fonctionnaires, aux professeurs, dans les maisons de santé, aux employés des ministères, etc.

L'HOMME DU XXe SIÈCLE EST EMPOISONNÉ

« Les études de toxicologie récentes révèlent que l'organisme des hommes d'Occident est envahi par de nombreux virus nouveaux, plus ou moins lents, mais tous infectieux. Les conditions de la vie industrielle moderne, l'habitation collective, l'usage du métro et du chemin de fer ont profondément transformé le type humain et multiplié les sources d'intoxication.

» Il en est de même dans le domaine mental.

» D'après les enquêtes médicales les plus autorisées, les risques d'infection psychologique grave ont augmenté depuis trente ans dans la proportion de dix pour un. L'évolution de la vie contemporaine suffit à expliquer cette effrayante progression. N'importe lequel des Français d'aujourd'hui a exactement dix chances de plus que ses parents d'abriter des toxines mentales redoutables : neurasthénies, angoisses, dégoût de la vie et du travail, inquiétudes sexuelles, déséquilibres de toutes sortes.

» On peut dire que toute personne qui ne se sent pas normalement « heureuse de vivre » est déjà candidate à un complexe psychique.

» A ces dangers et ces menaces, une science nouvelle répond : la psychanalyse.

» Depuis le début du siècle, l'école de Freud, l'illustre médecin viennois

(Portrait de Freud.)

a montré le rôle de ces conflits souterrains qui ravagent, sans que nous puissions les déceler nous-mêmes, notre vie mentale.

» Les instincts brimés se vengent en détruisant notre harmonie intérieure. L'angoisse, les vertiges, l'insomnie, l'émotivité exagérée sont comme le signal d'alarme de l'inconscient.

» Il serait grave de ne pas entendre ce signal. Il signifie que l'être est menacé dans ses bases profondes. »

C'est le petit Maze qui m'aide à rédiger ces papiers. Maze qui faisait ses études de médecine lorsque je l'ai embauché, à la fondation du *Centre*. Il a vraiment le sens de la publicité. Son chef-d'œuvre, c'est peut-être un prospectus de papier couché, imprimé en deux couleurs : en haut il y a une main photographiée, le doigt tendu ; et au-dessous :

Un homme ne peut pas se changer physiquement
MAIS IL PEUT SE TRANSFORMER MORALEMENT.

Ah! Il a deviné, Maze!... C'est ça qui les travaille tous. Se changer, devenir un autre, un autre! « Vous comprenez, docteur, je ne suis pas satisfaite de ma personnalité, j'étouffe, je voudrais... » Si je comprends! Au verso du prospectus il y a un exposé de psychanalyse et l'adresse du *Centre Psychologique Moderne*. Marchands d'alibis. C'est cela notre rôle : consolateurs des temps modernes. La main fraternelle fait signe.

Eh! bien, cette main au doigt tendu, c'est *ma main*. Maze me l'a fait photographier un jour. Le photographe a d'abord fardé l'objet, doigt après doigt. « Posez le coude sur la pile de livres. Bien. Tendez l'index. » Dans l'éclair de magnésium, j'ai vu ma main au bout de mon bras. Une chose complexe et dangereuse, comme une arme d'un nouveau modèle. « C'est fini ; démaquillez-vous avec ça. » Maze a tiré le cliché à cinquante mille exemplaires. On envoie ça sous enveloppe fermée.

Me voilà dans mon bureau. J'ai dit que la verrière donnait sur tout Paris, jusqu'au Sacré-Cœur. Le milieu du monde, le moyeu d'une roue : un tout petit mouvement au centre correspond, là-bas, à ce déplacement dans les quartiers et les banlieues. J'ouvre la fenêtre : de la ville monte le bruit des actions que j'y ai jetées.

Les clients sont introduits dans un petit salon moderne, capitonné, des fauteuils profonds, des graphiques médicaux au mur. Mademoiselle Pauwels les y rejoint. Elle doit mettre le client en confiance, c'est elle qui procède au premier dépistage. Je l'entends parler derrière la porte : elle est en train d'évaluer le personnage, la difficulté du cas. (Elle a une intuition médicale et psychologique extraordinaire). Le malade banal est envoyé à l'un des « spécialistes », Godefert, Maze ou Amberger. Les autres, à Lachenis ou moi.

Le téléphone crie. Je dis : « Oui ? » Dans le creux de l'oreille, je reçois la belle voix de mademoiselle Pauwels.

— Pouvez-vous recevoir une madame Techiney, quarante ans, veuve ? Assez intéressant, je crois.

— Envoyez.

— Salon A, dit-elle.

Ou salon B. C'est elle qui doit deviner à qui plaira le bureau gothique avec sa tapisserie au mur, sa moquette rouge, ou qui préférera les nickels américains du salon B, les fauteuils-tube, la grande table de verre et les tapis blancs.

Avant que je reçoive le client, mademoiselle Pauwels me remet une première fiche avec son appréciation personnelle. Un viseur est disposé dans le mur de chacun des deux salons : à travers la lentille ronde, on peut observer le type. Vieux truc médical. Moi, je trouve que ça ne donne pas grand'chose. Lachenis en est très amateur.

— Client nerveux, docteur, dit mademoiselle Pauwels.

Il colle son œil au verre, attendant le bon moment pour entrer. Le client est assis du bout des fesses au bord d'un fauteuil trop profond. Il tend la jambe, ausculte avec la pointe de son soulier l'épaisseur de la moquette. On le voit qui parle tout seul, en faisant des gestes : « Non, monsieur, non ! » Il tire ses manchettes et bombe le torse, croule aussitôt dans le fond du fauteuil, se rattrape des deux mains en lâchant son chapeau. Puis, le dos lui démange entre les omoplates. « J'aperçois, annonce Lachenis, collé à la lentille, des mouvements du grand dorsal droit, visibles à travers le veston. Tempérament hypersthénique. Complexes d'inachèvement probables. » Ils ne devraient jamais commencer à se gratter : dès qu'on a consenti à la démangeaison sur un point du corps, elle en profite, la voilà qui irradie de partout, choisit les endroits impossibles. Le type s'agite au bord du fauteuil, enfin il n'y tient plus, il se déboutonne en jetant des regards vers la porte, fourre la main dans son pantalon, à la recherche de la zone incendiée. C'est à ce moment que Lachenis ouvre la porte, pince le type en flagrant délit, avec sa main qui ne peut plus sortir, son front empourpré. « *Je les possède*, dit-il. *Ils ne pourront plus tricher...* » Moi, je ne suis pas sûr que ce soit la bonne méthode... J'ai trop peur de les voir arriver devant moi décontenancés, rouges, déjà verrouillés...

Or, il faut qu'ils s'ouvrent. C'est pour cela que j'ai fait le Centre. Je ne vous veux pas de mal, moi. Suis-je une agence de police privée ou de chantage ? J'attendrai pour entrer que vous ayez fini de vous gratter. Voilà. Je ne veux rien de vous, que lire vos rêves, débrouiller vos nœuds, vous rendre la maîtrise de vous-même, l'équilibre mental, tout ce que nous vous promettons. Je vais vous apprendre. Je ne veux rien que vous ouvrir.

Ils arrivaient. Un gros bourgeois de quarante-cinq ans, blafard et mou. « Monsieur Jacques Fouilloux ? Très heureux, monsieur Fouilloux ». Une larve, la paresse embusquée au coin de la bouche, voilà, un menton ignoble, et cette graisse de goinfre. « Alors, cher monsieur ? »

J'étais tout sourires. « Qu'est-ce qui ne va pas? » Mon bon regard sympathique. Dans son œil à lui traînait encore une sale lueur allumée par mademoiselle Pauwels. « Abaissement du tonus vital? Difficulté à travailler? Depuis quelque temps déjà, hein? Quelques années? » Cet être immonde a quelque part une femme, des enfants. Méprisé d'eux sans doute : ils commencent à *ne plus le croire* : intolérable! « Permettez-moi quelques questions... Vos rêves?.. » Et dès qu'il ment, je le devine à cette mise en garde instinctive de tout le corps, à ces prunelles trop fixes. « Mais, cher Monsieur, ces rêves d'impuissance et d'angoisse, ce n'est qu'une réaction en somme normale aux difficultés de la vie quotidienne... » Il faut aller prudemment, ne pas mettre le nez du type dans son abjection, ne pas avoir l'air de trop bien comprendre tout de suite. « Dites-vous bien d'abord, n'est-ce pas, que vous n'êtes nullement ce qu'on appelait autrefois un aboulique. C'est un mot qui ne veut plus rien dire. Je suis sûr de vous tirer de là, mais il me faut votre sincérité totale. Il y a chez vous, évidemment, quelque part, une insuffisance. Organique et psychologique. Peut-être une déficience intestinale, ou respiratoire, ou hypophysaire, ou thyroïdienne. Et naturellement, un complexe d'impuissance. *Vous n'êtes pas responsable.* Eh! bien, c'est entendu, cher ami, *à partir de maintenant je vous prends en charge.* Naturellement, ça va demander quelque temps. Une dizaine de séances d'examen psychologique et médical pour commencer. Je vous confierai à notre meilleur collaborateur. Il vous établira votre dossier psycho-physiologique. Puis, le traitement... *Vous allez devenir un autre homme,* monsieur Fouilloux, votre femme ne vous reconnaîtra plus... »

Tous pareils. Voilà ce qu'ils voulaient : changer de peau, devenir un autre. Je les jaugeais. D'un coup d'œil, comme d'un coup de rasoir, de haut en bas, les hommes, les femmes, les vieux, les étudiants, ouverts. Ils s'ouvraient devant moi comme une femme : je déposais en eux ma salive, mon venin. Ils m'invitaient à pondre en eux, les salauds, puis ils s'en iraient à travers les rues avec ce quelque chose de moi dans leur être, qui se mettrait à bouger doucement, à grandir, à proliférer. Ouverts. J'ai tous leurs noms encore devant moi, comme je les voyais sur leur dossier, un beau dossier cartonné pour chacun, avec des fiches de couleur. Leurs noms dégoûtants, leurs noms impurs. Ce Jacques Fouilloux, quarante-cinq ans, rue Saint-Romain (VIe). « Et vous croyez que vraiment je deviendrai un homme... volontaire? (Enfin, son angoisse le trahissait.) Vous croyez que j'y arriverai? » Si, tu y arriveras, mon bonhomme? ça nous connaît. Toutes ces gueules molles! Guillaume Holtzer, représentant en accumulateurs, Levallois-Perret. Les dames Nègre et Lamy, propriétaires, rue de Tolbiac. Jean Barbellion, de Barbellion et Bardineau, « Nanterre-Immobilier ». Madame Techiney, rue Saint-Lambert (XVe). Madame Boutin, à Ivry. Mademoiselle Nouzarède, un bel héritage dans le XIIIe. Ducasse, trois fois refusé à sa première année de Droit.

Dupeyron, licencié en Sciences naturelles. Joachim Charazai-Sarradet, de Clamart, soixante-sept ans. M. Gendre et madame Albancazot, à Montreuil. Madame André Magniol, rue des Plantes, Saint-Maur. Mademoiselle de Saint-Sevin. Madame Lupérini, mademoiselle Montesquieu, madame Gaigeard-Gaignerie, toutes celles-là de Versailles. Labomartocq, commandant en retraite. Jacques Le Sidaner, ingénieur. Madame Carrée. Madame Chilou. Marcel Boisgnaux. Madame Robert Deléon, à Arcueil-Cachan. Gustave Vouillon, rue Montmartre. Labastide, place d'Italie. Mademoiselle Vergeal, boulevard Pasteur. Harmonieux, professeur. Mademoiselle Wartelle, institutrice. Conil, « artiste-conférencier », bègue. Champier, à Puteaux. Mademoiselle Périole, rue Saint-Sulpice. Herimoncourt, à Saint-Denis. Madame Ambierle, de Pithiviers. Pomier, de Billancourt. Georget, vendeur au Printemps.

Mes zones d'action privilégiées, c'étaient les Ve, XIIIe, XVe arrondissements, là où vivent dans des logis qui sentent la soupe le plus d'intellectuels, d'étudiants, de vieilles filles, de ratés et de revanchards, et surtout la belle ceinture des banlieues, avec leurs maisons de trois étages qui flottent dans la brume au-dessus d'un bistrot jaune, leurs pavillons alignés, leurs avenues de la République, leurs places Jean-Jaurès et Edouard-Vaillant, leur peuple enfiévré ou morne d'employés, de dactylos et de petits rentiers. Ce peuple est à moi. Il arrivait Chaussée-d'Antin, laminé par le tourniquet des gares. Ses vêtements ont collé à la moleskine suante des wagons de troisième. Si j'étais Sherlock Holmes, je reconnaîtrais sur leur souliers la boue de Houilles et l'argile de Meudon, les flaques noirâtres du macadam crevé à la Garenne. Les gens des banlieues tournent autour du Centre comme autour du Centre du Monde. Madame Labarthe de Colombes et Zimmer de Courbevoie, madame Boivin et les Bermann d'Argenteuil, les Cocardier d'Asnières et les Oberlé de Noisy-le-Sec, madame Pénot de Malakoff. Je n'en finirai pas. J'ai salivé sur tout ça.

Ouverts comme des coquilles d'huîtres. Pour que je crache dedans. Je les revois. Un bonhomme de soixante ans, avec sa moustache d'avant-guerre, jaunie par le tabac (« *Toi, mon ami, tu fumes trop* »). Une demoiselle quadragénaire à parapluie violet, propriétaire d'un pavillon à Athis-Mons, et elle essaye encore une fois, par une veille habitude pathétique, de tenter sa chance : « *Monsieur le Directeur, c'est inouï, je sens que vous me comprenez, vraiment nous sommes faits pour nous entendre ! Je vois que je vais vous raconter toutes mes petites fantaisies.* » Ou bien ce petit crétin de vingt-deux ans, en tweed, les bonnes manières de la bourgeoisie finissante, avec un rien d'accent anglais dans les dents. A ne rien dissimuler, il était surpris, vraiment surpris de se trouver là, dans mon cabinet. « *Vous concevez, Docteur?...* » Il n'aurait pas cru. Mais enfin, on peut toujours essayer, n'est-ce pas? Alors voilà : c'est à cause d'un examen. Pour la quatrième fois. Il en était tout près. Il *devait* être reçu. Et puis, chaque fois qu'il se trouve devant le jury, c'est fini... « J'ai un nœud

là... Plus rien ne vient... Par-dessous, je me sens vide, vide... Il me semble que mes bras et mes jambes vont se détacher... » — « Oui, oui... Et l'amour, monsieur Olier ? » Il tire un mouchoir de sa poche, s'essuie le front : « Heu, oui... C'est un peu la même chose. Comme pour l'examen... » Pas difficile à comprendre. « Les traits tirés. Les yeux, oui... » Je hoche la tête. Il me regarde avec angoisse : « Est-ce qu'il y a de l'espoir ? Ma famille est disposée à faire les sacrifices nécessaires... » — « Il y a toujours de l'espoir. Voyons, vos rêves... »

Ça ne changeait jamais. Il ne s'agissait que de violer ces corps ouverts.

Mais mon chef-d'œuvre, c'est André Amberger.

Le lendemain.

Passé toute la soirée d'hier à boire. Ecœuré d'avoir remué tous ces noms. Le dégoût emplissait la chambre.

Cette nuit, réveillé. Lune sur mon lit, blanche et glacée. Avancé lentement la main sur les draps. Prise dans l'effroyable douceur de la lumière, pareille à un gant d'apparition : sous l'enveloppe, il n'y a plus que le néant. La lune tournait, grimpait lentement sur mon bras, sur ma poitrine. Je me suis jeté hors du lit. Mon pied nu a glissé dans une peau de saucisson. Sans allumer ma bougie, tiré mon lit dans l'encoignure sombre. Recouché, j'ai sangloté.

Ce matin, le dégoût me tient encore. Ma pipe allumée, je me suis mis à marcher lentement au bord de la terrasse, cherchant à deviner, à travers les arbres qui s'amaigrissent, ce paysage inconnu que va me donner l'hiver. Une belle feuille tournait au-dessus de la douve, elle montait et descendait. Puis elle a glissé sur l'aile, elle est venue se poser doucement à quelques mètres de moi. Je l'ai ramassée. La petite déchirure humide de la tige, à l'endroit de l'arrachement. Encore un peu de vert au fond des rainures. Le reste de la feuille déjà comme un parchemin, avec une mince couche huileuse qui ne la défendrait plus contre la pluie. Morte, pas encore refroidie. Soudain, elle m'a fait horreur. J'en ai assez de tous ces cadavres.

Deux jours.

Mon chef-d'œuvre, je puis le dire, c'est André Amberger.

Je l'ai connu, lui aussi, dans le petit restaurant de la rue Bonaparte. Il y avait deux semaines déjà que j'avais laissé tomber Laura, les amis de Laura, le bar du *Rexy*. Je recommençais à vivre ; deux fois par jour, maintenant, je venais m'asseoir dans cette salle de bistrot à rideaux rouges, où tout le monde, les clercs de notaire, les vendeurs des librairies pieuses et le mécano féru de bicyclette m'appelaient par mon nom. Hélène à son tour entrait, s'installait à ma table. Le mécano m'expédiait de loin un clignement de l'œil. Seul, un petit brun, toujours effondré

sur sa banquette, dans un coin de la salle, ne disait rien et ne souriait pas, le regard posé de loin sur Hélène.

Un soir, Goublier et Lachenis sont venus dîner. Au dessert, j'ai invité Maze, l'étudiant en médecine, qui allait s'occuper de la publicité ; Lachenis versait de l'armagnac dans les verres. Puis il se leva :

— Je veux boire à notre entreprise touchante de consolation humanitaire. Dieu est mort. Les peuples frustrés sont en quête d'une mythologie nouvelle... Nous allons la leur donner.

— Donner ? Façon de parler, dit Maze.

— La leur vendre. Moyennant une honnête rétribution, chacun va se refaire une bonne conscience, retrouver la joie dans le travail, le sourire dans l'effort et la vitalité organique. Au nom de l'homme, messieurs, je nous remercie...

— Ça s'arrose, une chose pareille, dit le mécano en s'invitant.

Lachenis lui remplit son verre :

— Tiens, mon petit gars, buvons à la santé de cette bande de philanthropes.

— Parce que vous, monsieur Lachenis, dit le mécano, vous n'en êtes pas un de philanthrope ?

— Moi ? Tu veux rire ? Je suis un tragique.

— Un tragique ? dis-je. Un naïf, oui. Il met la puissance dans les livres.

— Vous croyez bien à la psychanalyse commerciale, vous autres, dit Lachenis. En fait de naïveté...

— Hélène n'y croit pas, dis-je.

Goublier leva les sourcils, d'un air alarmé :

— Non, vous n'y croyez pas ? Vous ne pensez pas que le Centre réussisse ?

Hélène sourit à Goublier :

— C'est vous qui mettez l'argent ?

— Mon Dieu, oui, dit Goublier avec un enjouement forcé.

— Je ne crois pas, dit Hélène sérieusement, que personne ait le droit de toucher personne.

— Voyons, dit Goublier soulagé, vous ne pensez pas qu'avec une psychanalyse bien conduite on puisse... descendre dans les gens... débusquer la raison de leurs angoisses, ou de leurs timidités, ou de leurs peurs..., enfin, voir clair dans leur jeu ?... leur rendre l'équilibre...

Hélène fit la moue :

— Qui vous dit que ce sera vraiment une libération ? Ils croiront échapper à leurs fatalités, mais ce sera pour en trouver une autre, celle que vous leur donnerez... Vous n'avez pas le droit de changer les êtres comme ça...

— Mais, Hélène, sans même faire de psychanalyse, nous passons tous notre temps à changer les êtres... L'amour par exemple...

— Je ne pense pas, dit Hélène avec lenteur qu'au bout de l'amour on rencontre jamais personne.

Sa main bougea dans la mienne.

— Par exemple! dit une voix ronde. Jamais personne! Vous allez fort, je trouve.

Les deux bras de la patronne se posèrent au bord de la table.

— Je vous salue, madame Marthe, dis-je.

— Messieurs, dit la patronne à voix basse, excusez-moi : je vous écoutais. Depuis le temps que j'entends M. Quost parler de son Centre... Je me disais : c'est ça qui lui en ferait du bien, à M. Amberger!

— M. Amberger? dis-je.

— Le monsieur là-bas, dit la patronne.

Son index rouge pointa vers le petit brun, sur sa banquette, qui regardait toujours Hélène. Il me vit et détourna les yeux.

— Ah! C'est l'amoureux d'Hélène, dis-je.

— Monsieur, dit la patronne, ce n'est pas si simple que ça. Le pauvre jeune homme a du bien pourtant : un héritage de ses parents, je crois, qui étaient propriétaires à la campagne. *Il a perdu tout goût à la vie*, dit-elle avec solennité.

— Comment savez-vous ça?

Madame Marthe ouvrit les mains.

— Tous les clients ici sont des habitués, et puis M. Amberger ne cache rien. Tout le dégoûte. Mademoiselle Hélène, vous le savez bien, qu'il est amoureux de vous : eh bien, depuis le temps, est-ce qu'il vous a seulement adressé la parole une fois?

— Non, dit Hélène. Mais s'il l'avait fait, qu'est-ce que ça changerait?

— Permettez, dit madame Marthe avec un petit rire de gorge à mon intention, ça aurait peut-être changé quelque chose.

— Non, dit Hélène, je voulais dire...

La patronne reprit :

— J'ai de la sympathie pour ce garçon, moi. Alors, je me disais : Voilà, ces messieurs ouvrent une sorte de clinique. Eh! bien, ils devraient le soigner, ce pauvre M. Amberger.

— Laissez Amberger tranquille, dit sèchement Hélène. Vous n'allez pas le fourrer dans vos mécaniques.

— Ça serait pourtant un excellent essai, dit Goublier en m'envoyant un clin d'œil.

Je dis à la patronne :

— Je m'occuperai d'Amberger, vous pouvez être tranquille. Seulement est-ce qu'il voudra suivre un traitement?

— Ça, dit madame Marthe, ça dépend de vous, mademoiselle.

— Il ne manquait plus que ça, dit Hélène.

— Hélène, je vous le demande, dis-je. Vous voyez bien que notre amie veut me mettre à l'épreuve.

Elle haussa les épaules :

— Comme vous voudrez.

— Mes parents se sont trop fatigués, dit-il.

Il avait vingt-cinq ans peut-être : pâle, les cheveux noirs, et il laissait traîner ses mots d'un air dégoûté.

— Comment ça, trop fatigués ?

Nous étions assis l'un en face de l'autre. Hélène m'avait livré l'adversaire : je le regardais venir, je guettais dans sa molle défense l'interstice par où m'insinuer.

— Vous allez comprendre. J'ai l'air d'avoir de l'argent, n'est-ce pas, et des loisirs ? C'est vrai, d'ailleurs... On me prend pour un étudiant, parce que je ne fiche rien. En fait, mes parents étaient très modestes... — Il hésita — Ma mère faisait des ménages... J'étais leur seul enfant. vous comprenez. Nous habitions la grande banlieue... Mon père était employé des Postes. Il partait tôt le matin et rentrait le soir. Je ne voyais pas beaucoup ma mère non plus pendant la journée : elle se louait ici et là, chez les voisins, dans les maisons bourgeoises, pour le ménage, la lessive. Elle aussi, elle rentrait juste au moment du dîner. Je revenais de l'école après l'étude du soir. Ma mère allumait le feu dans la cuisinière et faisait la soupe en vitesse pour nous trois. Ils mangeaient mal. A moi, on me donnait des biftecks, mais pas de dessert. Et tout le temps du repas mon père parlait de leurs sous.

— Ils ne devaient pourtant pas en avoir tellement ?

— Oui. Je ne saisissais pas très bien, moi non plus : ils m'expliquaient qu'on était pauvre, qu'il fallait travailler, faire des économies. On ne se payait jamais une distraction. Le dimanche, mon père faisait son jardin, ma mère nettoyait la maison, lessivait, recousait les pantalons. Un jour que j'ai demandé de l'argent pour aller à la fête, papa m'a fait une scène comme si j'étais devenu fou... Eh! bien, dès ce moment-là, le jardin, la maison, un champ encore, de l'autre côté de la route étaient à lui. Ensuite, sou par sou, ils ont acheté deux autres maisons, qu'ils louaient à des ménages d'ouvriers. Ils étaient durs. A la Poste, je l'ai su depuis, mon père était mis en quarantaine par les autres. En grande partie par jalousie : parce que, tout simple employé, il était devenu un homme riche, un propriétaire. Mais aussi parce qu'il était mauvais avec les locataires. Puis il est mort.

— Vous aviez quel âge ?

— Quatorze ou quinze ans. Il s'était tué à la tâche, idiotement, il mangeait des pommes de terre pour payer plus vite ses maisons. Ma mère a touché une petite retraite. Moi, je suis parti dans les écoles techniques. J'y suis resté jusqu'à dix-neuf ans. Quand je revenais aux vacances, je

trouvais ma mère fatiguée, noire, elle n'avait plus d'âge. Puis elle a monté un élevage de volailles. Il y en a eu jusqu'à treize cents. Un jour, elle a vendu son fonds, elle a été s'installer dans le plus mauvais logement de ses maisons, mais elle a fait meubler une belle chambre pour moi, à côté de la sienne. A chacune de mes visites, je lui apportais de petits cadeaux. Elle a été un peu heureuse à ce moment-là. Seulement, au bout de six mois, elle est morte. Tellement elle était devenue maigre et petite que les pompes funèbres ont fourni un cercueil comme pour une fillette. J'ai hérité de tout. Une belle idiotie, comme vous voyez.

— Vous aviez aimé votre père?

Je cherchais l'endroit où enfoncer mon coin. Un beau complexe d'Œdipe.

— Est-ce qu'on aime une machine à sous?

— Et votre mère?

— C'était une victime, n'est-ce pas, la pauvre femme. Mon père l'a tuée à petit feu. On devrait pouvoir fiche en prison des types comme ça.

— Et vous vous vengez maintenant?

— Je ne me venge pas, dit-il en m'envoyant un regard soupçonneux. Je me la coule douce, c'est tout. Puisqu'ils ont travaillé comme des imbéciles toute leur vie, c'est bien le moins que j'en profite pour être tranquille aujourd'hui. Ma paresse, ça compense leur boulot.

— Eh! bien, dis-je avec un ricanement, en cherchant une cigarette, ils vous ont bien eu, mon pauvre vieux : vous êtes refait sur toute la ligne...

— Comment ça? dit-il, l'air mauvais.

— Vous croyez les embêter à distance, tout morts qu'ils soient, hein? Leur faire les pieds? Ça leur apprendra à s'échiner toute la vie! « Regardez comme je la claque, votre galette! » Vous ne vous rendez pas compte, mon pauvre vieux, que c'est justement ça qu'ils voulaient. Faire de vous un bourgeois, un oisif. Ils ont gagné... Vous croyez vous venger de votre enfance? Mais c'est vous, au contraire, qui êtes leur revanche, la revanche qu'ils avaient prévue...

— Qu'est ce que vous racontez? dit-il.

— Vous mériteriez la médaille des bons fils, pour avoir couronné les espoirs de vos vieux parents. Le plus fort, c'est que vous vous imaginez probablement leur échapper, alors que c'est eux qui vous possèdent. Tenez, quand vous affectiez de mépriser leur travail, autrefois, eh bien, je suis sûr que vous leur mettiez de la fierté dans le cœur. Chacun met sa fierté où il peut : moi, mes parents voulaient que j'entre à Polytechnique. C'étaient des bourgeois. Les vôtres avaient une ambition plus modeste, voilà tout.

Il se remua, mal à l'aise, Puis il grogna :

— Vous croyez m'avoir, peut-être? Vous avez fondé une clinique de psychanalyse. Voilà des semaines que je vous entends parler de ça. Vous voudriez bien me racoler comme client : j'ai des sous. J'aime mieux vous dire : rien à faire. J'y tiens trop, à ma crotte, j'y suis bien. Pour que

je me mette à turbiner comme un imbécile, merci. Restez ou vous êtes.

— Eh bien, vous vous trompez, dis-je d'un ton sec. Je n'ai pas du tout l'intention de vous racoler...

— Ah! bon, je croyais, dit-il, goguenard.

Je me rapprochai de lui par-dessus la table et cherchai ses yeux :

— Et pour une bonne raison, que je vais vous dire. Moi aussi, depuis des semaines je vous observe. Votre façon de manger, votre voix, vos gestes... Est-ce qu'un médecin vous a jamais parlé de vos yeux?

— De mes yeux?

— Vous n'êtes même pas capable de regarder les gens en face... Un regard d'enfant battu, humilié... Vous ne devez pas avoir eu beaucoup de succès auprès des femmes, hein? (Je le considérai avec mépris.) Votre mère n'a pas dû souvent vous conduire chez le médecin, quand vous étiez gosse? Jamais été à la mer? Ils sont tous les mêmes! (Je m'excitais à tout le dédain dont j'étais capable. Tape dessus! Un nègre! C'est un nègre!) Ça n'est pas tout d'avoir des rentes!... Mais, mon pauvre monsieur Amberger, on ne change pas de classe sociale aussi facilement que ça... Vos parents voulaient faire de vous un oisif : ils y ont réussi, c'est entendu. Quant à faire un bourgeois (je ricanai), le malheur, c'est que ça ne s'improvise pas...

— Eh! bien, j'aime autant ça, dit-il — Sa voix tremblait. — Parce que ça n'est pas beau, un bourgeois. Les bourgeois qui faisaient travailler ma mère...

— Mais naturellement. Les bourgeois, ça n'est pas toujours beau. Surtout quand on les subit. Qu'est-ce que vous voulez, il n'y a que deux sortes de gens : ceux qui savent commander, et puis les autres, les soumis (Qu'il se rebiffe, bon Dieu, qu'il se rebiffe!) Un bourgeois, mais *ça se fabrique :* depuis le début, à partir des langes, vous comprenez? A vous, on n'a jamais appris que la soumission. Malgré toute votre galette, vous avez une allure de chien couchant, mon pauvre vieux. En ce moment même, au lieu de me taper sur la figure...

— Je vous ....., dit-il d'une voix blanche.

— Mais non! D'ailleurs, ça n'est pas de votre faute : on me dirait que vous avez des ennuis avec vos glandes, ça ne m'étonnerait pas. Jamais été soigné... Un gosse d'ouvrier et un gosse de bourgeois, même à cinq ans, on voit la différence...

— Ah! je sais, gronda-t-il.

Il y eut un silence. Je sus que j'avais touché juste. Quelle plaie secrète? J'appuyai dessus consciencieusement :

— Vous avez bien rencontré, quand vous étiez petit, des enfants de bourgeois? Ces gosses-là ont tout de même une autre allure... Je suis sûr que vous ressemblez physiquement à vos parents. A votre mère, n'est-ce

pas ? Petit, noir... Vous avez gardé sa démarche, une espèce d'air d'esclave. Incroyable ce que vos pouvez avoir l'air torturé... Vous n'avez jamais été à l'aise dans votre peau ?

Il encaissait sans mot dire, la tête baissée. J'abattis la fin de mon jeu :

— Je vous disais que vos parents avaient gagné sur toute la ligne... En fait, je n'en suis pas tout à fait sûr. Je disais ça pour vous accrocher, parce que j'aimerais assez à m'occuper de vous. Mais pas comme vous l'entendez. Qu'est-ce que vous voulez que ça me fasse que vous vous mettiez à « turbiner », comme vous dites... On voit bien que vous n'arrivez pas à sortir des complexes de votre enfance. Votre père pèse encore sur vous, de tout son poids. Or, je vous étudie, moi, depuis des semaines. S'il n'y avait aucun espoir, je vous aurais laissé tranquille. Mais il y a de l'espoir...

Je me tus. J'attendais de le voir bouger. Il dit sans lever la tête :

— Fichez-moi la paix...

Je le pris par les épaules et le secouai en riant :

— Mais, bougre d'imbécile ! *Je vais faire de vous un autre homme*, vous comprenez ? Un Amberger nouveau modèle. Ça serait tout de même malheureux de rester comme ça, avec une gueule de chien battu, alors que vous avez la possibilité de... Enfin, vous le verrez vous-même : ça n'est pas moi qui vous transformerai, *c'est vous*. Et ça me plairait, parce que je vous ai connu ici, et qu'Hélène a beaucoup de sympathie pour vous. Et puis, vous serez le premier client de ma maison, j'ai l'impression que ça me portera bonheur. Vu ?...

Il fit oui de la tête.

Le lendemain.

Honteuse journée. Il faut que je m'en aille d'ici. Je suis ici par erreur, bien entendu. Par erreur. Mais petit à petit je deviens coupable.

Je tuerai le vieux, bien. Est-ce que cela me rendra l'innocence ?

Toute l'après-midi allongé au bord de la terrasse. Ce que j'appelais autrefois « l'herbe » : de loin, ça paraît être un fouillis de petites tiges semblables, des milliers et des milliers de fois la même forme répétée, la même nuance de vert. Couché, je colle mes yeux contre les fûts minuscules jusqu'à ce qu'ils frémissent le long de mes sourcils. Une délirante et calme forêt. Parfois, un monstre passe entre les troncs, posant à travers le fouillis des enjambées maladroites et s'enfuit.

Je souffle. Toute la forêt oscille. Des rameaux bleuâtres, des langues douces et pâles, des écailles brunes, des feuilles rouges qui s'enroulent sur leur propre secret, des doigts, des arêtes, des lanternes, des plumes, des ombrelles, des gaines. Et surtout ces tiges grêles et terribles, montant d'un jet plus net qu'une barre d'acier. En haut du fût explose, intangible, un bouquet de feuilles soyeuses. Tant de grâce unie à tant de force, une absolue pureté qui décourage tout espoir de souillure. A la base, deux feuilles roses striées. Encore tout abruti de fatigue, je me retrouve dans la jungle autour de Kirkerra.

Le lendemain.

Je veux en finir aujourd'hui avec Amberger.

Le traitement a été long, parce que le type venait de loin, et puis je me suis essayé sur lui. Mon cobaye... Nous nous sommes beaucoup appris. D'ailleurs, je n'ai pas réussi à lui arracher tous ses secrets. Dès le premier moment, j'avais bien vu qu'il y avait chez lui un complexe de honte venu de l'enfance. J'ai lentement débridé la plaie, mais il y a quelque chose qu'il a toujours refusé de m'avouer. Une sorte de caillot que je n'ai pas pu réduire.

— Voyons, Amberger, vous m'en avez déjà tant dit! C'est un souvenir, n'est-ce pas? Un souvenir précis?

— Non, monsieur Quost, je ne vous le dirai pas maintenant. Plus tard peut-être. Mais ça ne fait rien ; j'ai compris le rôle que ça a joué.

— Comme vous voulez. Un souvenir d'humiliation, hein?

Il rougit :

— Oui, une humiliation.

Et puis, au bout de deux mois, je l'ai envoyé à Goublier pour qu'il lui rende compte de ses progrès.

— Je crois que je deviens un autre homme, monsieur Goublier! — Goublier hochait la tête avec componction — Un homme transformé! Je respire mieux ; je ne fume plus, je crois que j'ai gagné du tour de poitrine...

Il le regardait bien en face, droit dans les yeux. Goublier est venu me voir après. Assez impressionné, tout de même.

— Etonnant! répétait-il.

Assis sur le bras d'un fauteuil, il ne s'en allait plus.

— Est-ce que tu veux essayer, toi aussi? lui dis-je brutalement.

— Essayer quoi?

— Essayer le traitement.

— Ma foi! dit-il — Il vit la dérision dans mon regard — Ma foi! On croirait presque que c'est vrai!

Il s'en alla en ricanant.

Mais pourquoi rire? Bien sûr que c'était vrai. *C'était vrai.* Je les touchais enfin. Est-ce qu'Amberger n'est pas devenu un autre homme? J'ai pondu en lui. Ces séances dans mon bureau : Amberger enfoncé dans le grand fauteuil bas, offert. Comme dans un lit. Et moi qui virevolte sur la selle tournante d'un tabouret métallique. Des fiches bleues, roses, vertes : « Eh! bien, voilà, mon cher ami, maintenant, ça devient clair. Mais c'est *vous* qui y voyez clair, n'est-ce pas? Toute votre enfance vous commande. Et même au point de vue organique : tenez, voilà le rapport médical du docteur Lachenis. Un peu d'insuffisance hypophysaire. Vous comprenez, mon vieux, la solution, pour vous, c'est de sortir enfin de votre enfance. »

Il comprenait. Après le nettoyage par la psychanalyse, c'était le tour d'Ignace de Loyola, du lieutenant de vaisseau Hébert. « Un homme peut

se transformer moralement », disaient les prospectus du *Centre*. Dans les yeux d'Amberger, il y avait de l'espoir. L'espoir de sortir de soi.

A Amberger, à Le Sidaner, à mademoiselle Lupérini, à madame Albancazot, aux institutrices, aux dames de Versailles, à tous et à toutes, le même traitement. D'abord l'analyse, les rêves, l'enfance, la première fois qu'ils ont couché avec quelqu'un, vos parents étaient-ils pauvres, l'humiliation, l'orgueil : tout ça sort d'eux, les voilà dans le fauteuil, violés, lavés, poncés. La grande douche de la connaissance. Une impudeur flottait dans mon bureau, à la fin des séances, quelque chose comme une odeur complice, comme si cet homme ou cette femme assis là venaient de me livrer leur sexe, leurs seins, leur peau, avec un sourire de honte et de complaisance secrète.

Et après, leur construire une âme. « La première chose, mon cher Amberger, dites-vous bien cela, c'est la volonté de conscience... Après, et après seulement, viendra la volonté de volonté... » Tous, pendant des mois, mademoiselle Lupérini, madame Albancazot, Le Sidaner, Amberger ils se sont levés le matin plus tôt, pour établir par écrit leur petit programme de la journée. Travail de neuf heures à douze heures. A la fin de chaque heure, un relais : cinq minutes de *conscience*. Ne pas se presser. Voir toujours où l'on en est. Après le déjeuner, un quart d'heure de rêverie constructive :

— Mais, disait Amberger ; mais mon cher monsieur Quost, disait madame Albancazot, si je me remets à rêver, vous ne craignez pas que tout recommence ? C'est vous qui me remettez sur la pente ?

— Pourquoi refuser le rêve ? D'ailleurs, si vous ne lui faisiez pas sa part, il se vengerait. Non, je ne vous remets pas sur la pente. C'est votre rêve qui doit redevenir ascendant.

Amberger, madame Albancazot, le petit Delpech, je les vois, de deux heures quinze à deux heures trente, qui délirent calmement dans un fauteuil. (Je deviendrai quelqu'un, je me réforme, je change de peau, je suis *déjà en train* de changer de peau...) Et au bout de quinze minutes, ils reprenaient leur travail de mue.

Chaque soir, ils regardaient où ils en étaient, comment se détachait la vieille peau : examen de la journée. Deux fois par semaine, le mardi et le vendredi, examen écrit. « Vous vous noterez vous-même, de zéro à dix, sous le rapport de la volonté, du rendement, de l'exactitude. » Et pour les récompenser, dès qu'ils avaient bien pigé les débuts, je leur enseignais les plaisirs de la tyrannie personnelle :

— Un principe à vous répéter sans cesse : *je suis mon propre tyran.* Vous êtes le maître de vous-même, vous comprenez, maintenant que vous voyez clair en vous ? C'est vous qui prenez des décrets. Comme ça, gratuitement, parce que ça vous amuse. Et vous vous faites obéir. D'aujourd'hui à dimanche douze heures, je ne fumerai pas, ou je ne boirai pas. Ce soir, j'ordonne : de neuf heures à onze heures, répondre à mon courrier... » Et cætera.

Comment nier qu'enfin je les touchais, je les créais? Après chacune de ces affreuses séances de ponte, c'était comme après l'amour : je retombais. Amberger parti, je téléphonais à mademoiselle Pauwels.

— Oui? disait la voix.

— Ne me dérangez pas pendant un moment. Jusqu'à ce que je vous rappelle.

Je m'étais vidé, il fallait que je récupère. Je me jetais dans le grand fauteuil, je tombais dans ce lit où Amberger venait de recevoir ma salive. C'était un autre Kirkerra qui commençait, éclatant de soleil et d'innocence. Par exemple, je m'imaginais en voyage, incognito, sur le pont d'un grand paquebot faisant route vers l'océan Indien. Les femmes et les hommes du bord voulaient tous me connaître; mais je passais, souriant, inaccessible, en complet blanc. Le miroitement des vagues. Mon nom lui-même était tout neuf, inconnu. Personne ne me doit plus rien. Je ne contamine plus personne. Je suis vierge.

Un mois avant l'Accident, Amberger est venu me voir :

— Eh! bien, mon cher, je croyais que nous en avions fini? Qu'est-ce qui ne va pas?

— Monsieur Quost, soyez assez bon pour me regarder.

C'est vrai qu'il avait changé, le bougre, depuis le restaurant de la rue Bonaparte. Méconnaissable! Je revoyais le petit brun pessimiste, poitrine creuse, dos voûté, avec des pellicules dans les cheveux. En face de moi, maintenant, un garçon sympathique, la chevelure soignée, le torse droit, un rire cordial. L'œil un peu trop brillant, peut-être...

— C'est vrai que vous paraissez en forme. Alors?

Il s'assit vivement, mit les coudes sur ma table :

— Monsieur Quost, vous savez que j'ai un peu de fortune, n'est-ce pas? Je n'ai pas besoin de trouver une situation. D'ailleurs, il n'y a qu'une chose qui m'intéresse. Voulez-vous me prendre ici, comme spécialiste?

— Quoi? dis-je.

Il crut que je ne l'en jugeais pas capable.

— Mais j'ai lu tout Freud, je suis des conférences à la Faculté de Médecine, à l'Institut de Psychologie. Et puis, j'ai fait avec vous un fameux stage! D'ailleurs, j'ai commencé à écrire mon histoire depuis l'enfance. Quand ce sera fini, je vous la donnerai...

Je fis un geste poli : « Prenez votre temps... » (Il a fini par l'écrire. C'est l'énorme rapport qu'il m'a remis à la *Pointe Saint-Eustache*, une heure avant l'Accident. Je ne l'ai toujours pas lu en entier.)

Il reprit :

— Vous avez fait un miracle avec moi. Je n'étais pas un sujet facile, hein? Alors, laissez-moi profiter de vos leçons : confiez-moi les sujets faciles...

Je ne répondais pas. Après que j'aie touché moi-même des centaines d'êtres, voilà qu'Amberger demandait à assurer le relais... Fécondation

artificielle. Amberger allait promener ma semence dans les êtres. Il crut que j'hésitais encore :

— Et puis, monsieur Quost, j'ai de l'argent, eh! bien, j'achèterai moi-même mon scaphandre...

C'est une idée à Goublier : les « spécialistes » que nous engageons, je les envoie chez mon tailleur se faire couper un complet gratis. Ils appellent ça le scaphandre. Ils doivent le porter pendant les heures de travail. On leur permet de choisir l'étoffe à leur goût, parmi quatre ou cinq échantillons, mais toujours de couleur bleue, grise ou marron. Coupe et style imposés, la forme sport est interdite. Le scaphandre se porte avec une chemise blanche et un col mi-souple. Mademoiselle Pauwels est chargée de faire respecter le protocole.

Comptant sur l'effet du scaphandre, Amberger renversa la tête, prêt à rire avec moi.

Je me levai :

— Très bien, dis-je. Vous entrerez demain. Quant au scaphandre, je regrette. Le règlement est formel. Il vous sera offert en douze annuités, comme aux autres. Si vous quittez la maison avant un an, il faudra rembourser la différence. Vous commencerez par faire un mois de stage avec Godefert. A demain, monsieur Amberger.

Un matin (c'était peut-être huit ou dix jours avant l'Accident), je suis arrivé avant neuf heures au bureau. J'entendis dans le couloir un bruit de défilé. Puis une voix : « Une, deux! une deux! » J'ouvris la porte doucement. Il y eut un double claquement de talons. La voix de Godefert prononça :

— Prêt pour la revue de détail, mon adjudant.

Le rire léger de mademoiselle Pauwels s'élevait. « Repos », dit-elle. Les pieds frappèrent sourdement le tapis. Elle tournait autour de Kandinsky, Maze et Godefert, regardait leur col avec affectation.

— Dites donc, Godefert, mon ami, depuis combien de temps pas été chez le coiffeur? Fichez de moi, mon gaillard. Maze et Kandinsky, levez les pieds. Pouvez pas cirer le dessous de vos semelles? Irez en permission sur les bottes de mon scaphandre, tous les deux. Me copierez vingt fois le verbe « *Je suis psychanalyste au service de madame Albancazot* », sans oublier le subjonctif. Rompez.

Ils s'esclaffèrent. Je parus dans l'embrasure de la porte en riant. « Excellent! » dis-je.

La veuve Albancazot et son amant, M. Gendre, tous deux domiciliés à Montreuil, étaient la joie de la maison : nous nous étions tous occupés, chacun à notre tour, des complexes tenaces de la dame. En fin de compte, Godefert l'avait livrée à Amberger : il passait avec elle des heures infinies.

— Ces jeunes gens, ça ne prend rien au sérieux! dit mademoiselle Pauwels. La prochaine fois, vous m'apprendrez par cœur *la Psychopatho-*

logie de la vie quotidienne, pages 431 à 477, avec les notes. Comment, monsieur Quost, vous riez? dit-elle en secouant ses ravissantes épaules. Vous ne prenez pas madame Albancazot au sérieux, vous non plus?

Au milieu de nos rires, une toux se fit entendre. Amberger était en face, immobile au seuil du couloir, très pâle, dans son scaphandre bleu-sombre.

Lendemain matin.

Rêve. Il était trois heures du matin peut-être. Je ne dors plus très bien ces jours-ci. On toucha mon épaule. La nuit semblait illuminée. Je vis le vieux debout à côté du lit, engoncé dans sa houppelande, la mitraillette braquée sur moi. Il fit un geste : « Debout ». Nous sortîmes. L'île était devenue immense. A la place du promontoire s'étendait une sorte d'esplanade. D'abord un espace vide, des drapeaux flottant à des mâts, comme pour une prise d'armes. Au delà de ce vide, et jusqu'à l'horizon, une foule épaisse grouillait. « *Qu'est-ce que c'est que tous ces gens-là?* » demandai-je au vieux. Selon son habitude, il ne me répondit pas. Son arme me poussa violemment par derrière. J'avançai vers le milieu de l'esplanade, jusqu'aux drapeaux.

Non, ce n'étaient pas des drapeaux, c'étaient des *signes*. Ils montaient et descendaient en silence, sans que personne les manœuvrât. Une sorte de télégraphe Chappe. La terreur m'envahit. Pour me rassurer, je dis à voix haute : « Mais voyons, je ne crois pas en Dieu. » J'étais absolument seul. La foule au loin grouillait.

Une certitude profonde s'installa en moi. « Il n'est plus temps de mentir ; *oui, je les ai violés*, dis-je d'une voix transformée. J'aurais bien voulu savoir ce qui se passait là-bas, pourquoi ces milliers de gens réunis bougeaient en masses confuses. « Est-ce que c'est un meeting politique? » Les télégraphes optiques remuèrent. Ils composaient les signes des *événements absolus*. « C'est donc le jugement dernier. Mais comment serai-je prévenu quand ce sera mon tour? » J'étais étonné surtout par la majesté profonde, éclatante, du silence.

Ils m'ont oublié, me dis-je. Afin de me désennuyer, je regardai, là-bas, les foules remuer, osciller, se scinder à droite et à gauche, par paquets, par escadrons grisâtres et compacts. « On dirait une manœuvre de troupes. » Les heures passaient après les heures. J'en avais marre. « Vont-ils enfin me juger? »

A ce moment les signaux s'arrêtèrent, figés en des formes effrayantes. J'étais jugé. Ce à quoi je venais d'assister pendant des heures et des heures, sans rien y comprendre, c'était précisément mon jugement. Les paquets de foule qui se groupaient là-bas, à droite et à gauche, étaient les gens que j'avais touchés : les témoins, les victimes, les accusateurs. Les signaux immobiles me devinrent tout à coup si clairs que rien ne pouvait être plus clair ; mon verdict. *Condamné.*

Le rêve reste en moi comme une eau boueuse et ne veut plus s'écouler.

Est-ce que je vais céder à un rêve?

. . . . . .

J'ai tout raconté maintenant. Il n'y a pas de verdict.

Maintenant il faut partir, il faut partir.

L'île et la ville trop calmes. Et moi? Tout à l'heure en me promenant sur la terrasse, accablé d'un étrange repos. Ce n'est pas le repos de l'homme qui a vidé son sac, qui *n'a plus rien à dire*, mais une sorte de relais provisoire, un vide qui fermente. Si je ne pars pas d'ici, je suis foutu.

« Prière » : réfléchir à tous les moyens de... (Je me comprends : tant pis pour le vieux.)

Deux heures.

Le vieux est venu à onze heures, comme d'habitude. Il m'apporte le linge de rechange de la semaine. Je roule mes chemises sales et les lui remets. Le tout sous le canon de la mitraillette. Il se trouve qu'aujourd'hui mon paquet est plus mince. Le vieux me fait un signe soupçonneux du menton, comme pour dire :

— C'est tout?

— C'est tout.

Il insiste, du doigt me fait signe d'aller chercher le reste. Je me demande ce qu'il imagine : que je fabrique de nouveau des cordages pour m'évader, peut-être. Mais non, pas même.

— Je vous dis que c'est tout! Vous ne voulez pas ma peau avec, non?

Il s'en va. Si seulement il pouvait l'emporter, ma peau, la décrasser! Depuis que j'ai commencé à raconter le Centre il me semble qu'il sort de moi un jus noir, qui suinte lentement. Mais ça va être la fin. J'arrive au bout.

Il pleut. Je viens d'entendre les cloches. Elles sonnent à petits coups, toutes les trois ou quatre secondes. Ce son feutré à travers la pluie...

Le lendemain soir.

Il me restait à découvrir cela — et maintenant la boucle est bouclée. Mais comment n'y avais-je pas songé plus tôt? Le fameux souvenir d'enfance d'Amberger... Son mémoire dactylographié est resté là, dans un coin, depuis les premiers jours. Je l'ai retrouvé ce matin, couvert de poussière. Le soir de l'Accident, à la *Pointe Saint-Eustache*, quand Amberger m'avait remis son travail, relié dans un carton rouge, je m'entends encore : « Ah! très bien, merci, mon vieux. Je vais lire ça avec beaucoup d'intérêt. » Bien décidé à ne rien lire du tout. J'aurais juste fait semblant. (La vie intime d'André Amberger, racontée par lui-même, en quarante épisodes et cent-cinquante pages? Non, mais sans blague!) Je lui aurais rendu son truc : « Passionnant, mon vieux. Maintenant je comprends... » Et je n'aurais jamais su. Le gros dossier rouge

m'attendait patiement. Déjà, en le feuilletant la première fois, j'avais noté que les parents Amberger habitaient un faubourg de Brétizy.

Je recopie le passage :

« Oui, je lui en ai voulu mortellement (il s'agit de son père). J'ai rejeté sur lui, sur son absurde vie, la responsabilité de ma déchéance. Je l'ai dit à M. Quost lors de notre première conversation : mon père mis en quarantaine par ses collègues à la Poste ; ma mère habillée en souillon, faisant des ménages toute la journée. Avec rage, je me suis répété pendant vingt ans : *Par la faute de mon père.* Mais maintenant, pour achever ma guérison, j'ose regarder au fond la pire abjection, celle qu'on croit ne devoir qu'à soi-même.

» J'avais neuf ans. Le souvenir de l'humiliation s'est collé à moi toute ma vie, à l'Ecole technique, au service militaire. Un jour, à la caserne, j'en ai rêvé si fort qu'ils m'ont versé un seau d'eau sur la tête. Toute la chambrée se tordait de rire.

» Cet été là, comme je l'ai dit, maman faisait des ménages pour des Parisiens. Elle m'emmenait. La villa de ces gens touchait la gare de Triage. Ils avaient monté une balançoire dans le jardin.

» La balançoire ne m'intéressait pas, mais le garçon!... J'ai oublié son nom ; il était un peu plus grand que moi, il avait des cheveux blonds rejetés en arrière, des yeux brillants, des habits achetés exprès pour lui. J'étais devant lui comme à l'église. Si j'avais pu toucher ses cheveux, ses habits!

Dans une pièce du premier étage, il y avait des jouets extraordinaires...

(Mais non, pas tant que ça, mon pauvre Amberger. Et je n'avais pas non plus les cheveux relevés en arrière, mais une raie sur le côté.)

» ... Il n'était pas question de jouer avec. Je me voyais très bien comme j'étais : laid, sale, mal habillé. Quelquefois, je mettais le nez dans mon chandail, avec une complaisance écœurée : ça sentait l'odeur froide et nourissante de vieille soupe, de lessive, de choux-fleurs réchauffés. Et maman ne voulait pas me donner de mouchoir : « Tu n'as qu'à te torcher avec les doigts. Ça m'évitera du coulage. » Non, il n'était pas question de jouer avec le garçon. Une petite fille venait le rejoindre tous les jours. Ensemble, ils se moquaient de moi, ils me détestaient...

(Inexact. Anne ne le détestait pas, Anne l'a protégé contre moi à plusieurs reprises.)

» ... Comme on contemple une Sainte-Vierge, je me coulais silencieusement vers eux, quand ils s'amusaient dans le jardin. Une après-midi, ils se balancèrent sans s'occuper de moi ; j'étais à quelques mètres debout, stupide d'extase. Quand ils riaient, je riais aussi, sans comprendre...

» Un jour, nous sommes restés seuls dans le jardin, lui et moi...

(Je l'ai dit, c'était le dernier jour.)

« ... Il a sauté sur moi, m'a ficelé à un arbre. Les cordes m'entraient dans les bras, dans la poitrine. Mon chandail s'est déchiré aux manches. Puis il est venu s'asseoir devant moi. Alors c'est ce que je n'ai jamais

oublié : pendant un temps interminable il m'a regardé, inspecté, flairé, touché du bout du doigt. Il ne parlait pas, il ne m'a pas battu. Seulement son regard et son dégoût, la grimace de sa bouche. Chaque fois que j'en ai rêvé depuis, c'était toujours, dans mon cauchemar, l'image de ces deux yeux flottant à quelques centimètres de moi, globuleux, énormes, des yeux qui n'en finissaient pas de me détailler, pleins d'horreur, comme devant *quelque chose qu'on n'a jamais vu.*

» Les oreilles. Les cheveux. Le cou. Tout ça crasseux, dégoûtant, sentant mauvais. Les yeux se promenaient, place par place, descendaient vers mon chandail, ma culotte, mes genoux. Exactement comme moi, dans l'étable, le jour où la truie avait fait son petit : un monstre aux pattes soudées, poilues. J'étais avec mon père : furieux, il jurait dans sa moustache, et moi je regardais, sur la paille, bouger le petit, ses pattes, ses poils, sa peau, comme ça, de ce regard, comme le garçon maintenant me regardait.

» Puis il avança la main, comme pour m'enlever mon chandail. J'étais partagé entre la terreur et une sorte d'espoir : qu'il m'arrachât mes loques, il aurait bien vu, malgré sa haine, que je n'avais pas les pattes soudées, du poil de bête sur les jambes. Il fit une moue écœurée, sa main retomba. Il s'éloigna. Je fus convaincu d'être tellement ignoble qu'il ne voudrait même plus me toucher pour défaire la corde ; il me laisserait là jusqu'à ce que je meure. Papa non plus n'avait pas battu le petit de la truie : il l'avait laissé crever dans l'étable.

» Enfin, il revint et me détacha. Je n'étais plus le même, j'étais un autre. Dégradé, dénaturé. »

Plusieurs jours.

Un dernier effort : la culpabilité n'est pas les actes, elle n'est que dans l'âme de celui qui accepte d'être coupable. Je n'accepte pas d'être coupable. Mes « prières » sont presque finies : à la première occasion, je partirai. Ça ne peut plus tarder.

D'ici là, se lever tous les matins de bonne heure. Se raser soigneusement. Ça vous plairait que je me promène sur le bord de l'île avec une barbe de quatre jours, une sale ombre bleue que vous pourriez deviner avec vos jumelles, hein, espions ? Depuis que j'ai pensé à ça, je me passe le rasoir sur la figure une seconde fois.

Alterner la « prière » et les travaux : ménage, vaisselle, linge, pêcher des plantes. Se souvenir du temps affreux où j'étais encore saoul à onze heures du matin, dans des draps dépenaillés, une casserole d'eau près de moi, pas rasé et, sur la table, éparse, une vaisselle croûteuse.

Ne pas trop écrire dans ce journal. Il faut que je sois en bonne forme, physique et morale, pour le jour de l'action. Allons, vous ne me possédez pas encore.

Plusieurs jours. Ce matin, neuf heures.

Ce matin, sept heures et demie, sur le promontoire de l'Est, l'innocence au petit matin. Dans la salle de bains, sur le poêle, mon café

commençait à chauffer. C'est l'heure de la pureté : je n'ai pas de peine à me convaincre, à m'absoudre. Je jetai un coup d'œil par la fenêtre sur la casserole. Elle ne chantait pas encore. Je m'étirai face au soleil, face à la ville. « Imbéciles! criai-je. ». Je passai la main sur mes joues. Bien rasé, tous les jours bien rasé.

J'allai prendre ma casserole. Je revins m'assoir sur la marche du perron avec les tartines et le café. Lumière calme de l'injustice, verse-moi, jusqu'aux tentations de l'après-midi, ma provision d'innocence.

Du bruit sur la rivière. Le bateau sortait de l'ombre du pont, avec le vieux dedans qui ramait. Et il n'était pas huit heures! Peut-être voulait-il essayer de me surprendre pendant mon sommeil. J'ai lu que du temps où Dreyfus était enfermé au Cherche-Midi, le commandant de la prison venait le réveiller en pleine nuit, une lampe électrique sous le nez. Pour avoir la révélation subite de ce visage coupable, qui n'a pas le temps de se composer, qui s'effondre. Peut-être que le vieux avait retrouvé cette idée de militaires : il venait m'arracher mon regard de coupable.

Ah! assez de cette rengaine : innocent, coupable, innocent... Maintenant il accostait. En avance de trois heures sur l'ordre de l'univers.

S'il avait compté sur un mouvement de surprise, il aura été déçu. J'ai pris le panier. Du tabac, des allumettes, des boîtes de conserve, plusieurs romans policiers, des lames de rasoir, du savon. Merci bien.

Et voici en retour deux chemises sales, un caleçon, les boîtes d'hier. Merci. Je l'ai raccompagné à l'embarcadère. Au revoir. Il pèse sur ses rames, l'arme luit sur la banquette, près de ses genoux. Qu'il retourne vers sa maison éventrée à coups de grenades, un soir, par Lachenis et Goublier. Il ne m'a pas eu.

Ironise! ironise! J'en crève. Est-ce que je ne sais pas bien comment tout ça va finir? La réponse qu'ils attendent, est-ce qu'elle n'est pas en train de sortir de moi? Je la renfonce. Mais s'il y a encore des taches de sang sur le pavé de faubourg, qui paiera pour elles? Si j'ai réussi à *toucher* les hommes et les femmes au *Centre*, qui sera comptable de leurs changements? Une part de moi, un morceau de moi vit, remue, prolifère dans le corps de tous ces types. J'ai pris des *parts de fondateur* dans la chair des autres. Au milieu d'une île, retranché, tout seul, j'existe terriblement. Là-bas, au delà des frontières, un germe continue à se multiplier. La peau me démange sous sa croûte d'innocence. Belle innocence! Tais-toi, salaud, tu m'écœures.

Trois heures.

Les premières cloches me trouvèrent immobile, prêt. C'est donc pour ça que le vieux était venu si tôt. Je n'attendais rien. J'attendais tout. Il fallait bien en finir.

La basilique a commencé de sonner vers dix heures et demie. J'achevais de frotter avec un chiffon de laine les carreaux du salon. A la première

volée de cloches, je suis sorti. Il y avait des espèces de drapeaux autour de la basilique. Ils avaient installé ça cette nuit. Je ne voyais personne; pourtant, à trois cents mètres, ça *sentait la foule*. Les cloches sonnaient à toute volée. Des cloches de triomphe. Comme au lendemain d'un armistice, d'une libération.

Oui, c'était une libération. De quoi? Ah! Je le savais. Il n'était pas nécessaire qu'on vînt me le dire. Tous les gestes qu'ils voudraient, j'allais les leur donner.

Les cloches cessèrent. Au bord du rempart, sur une espèce d'avancée en demi-lune, je vis monter une flamme blanche le long d'un mât. La foule sortait de l'ombre des platanes. De temps à autre, à travers les arbres, ils tombaient dans une éclaircie de soleil.

Enfin, ils disparurent. Le mugissement des orgues sortait par tous les vitraux de la basilique.

J'étais resté à la même place depuis le commencement des cloches. Pas sûr encore de comprendre. Est-ce que tout ça était bien *pour moi?* Le soir de l'attaque, j'avais tout pris pour moi, le feu des mitrailleuses, les grenades... Aujourd'hui, il s'agissait toujours d'une libération, mais ce n'était *plus la même*. Planté sur la pointe extrême du promontoire, les mains ballantes, je tremblais en attendant le signe.

Les orgues se turent. Un silence tout à coup si lourd que je ne tenais plus sur mes jambes. Du fond des platanes, un groupe naquit, marcha vers la terrasse en demi-lune. Ceux-là étaient les *délégués*. Voici ceux des intouchables que tu as *touchés* le plus profondément. Sur la droite, quelqu'un se détacha, marcha quelques secondes le long du rempart, puis s'arrêta. Qui était-ce? Je peux imaginer tant de noms...

Ils regardaient. Ils me voyaient debout sur le rebord de mon île. Je me mis à reculer, mon talon rencontra une pierre, je tombai.

Quand je relevai la tête, ils étaient partis. L'un d'eux regardait encore curieusement, appuyé d'une main au rempart.

Plus tard, nuit.

Je rallume ma bougie pour écrire. Ce matin, c'étaient les délégués. Tous les autres étaient restés invisibles. Mais ce soir appartient à la foule. J'entends monter des remparts la grande kermesse de leur vengeance.

J'étais couché déjà. Des bruits et des rires se sont élevés du terre-plein de la basilique. Je me suis habillé. Je suis sorti. Ça remuait là-bas vaguement, derrière la terrasse en demi-lune. Brusquement, un feu a jailli. Ils avaient accumulé du bois, ça s'est mis à crépiter. Des brindilles enflammées montaient tout droit dans la nuit, sur le fond des platanes. Tout autour une sorte de farandole a commencé à tourner, pleine de cris. Un mannequin est arrivé au bout d'une perche en se dandinant, éclairé par le feu, et dessous il y avait les acclamations de la foule. On l'a promené plusieurs fois autour du feu. La peur m'a chassé à tâtons vers l'angle de la maison.

Ma main gauche contre l'arête dure et froide. Là-bas, le mannequin a plongé. Sans doute imbibé de pétrole ; une longue flamme s'est élevée en spirale. Ils dansaient autour.

C'est moi qu'ils ont brûlé. Alors ils ne pardonnent pas. Puis je me dis que non, ce qui brûle là-bas, c'est peut-être ma vieille pourriture d'innocence. Leurs cris alors, c'est tout de même de la joie : oui, ils pardonnent, la fausse innocence éclate, pétille jusqu'au ciel. Ils dansent. Je voudrais danser avec eux.

Le lendemain.

Ce matin, le vieux a débarqué comme à l'ordinaire, à onze heures. Un matin de tous les jours. La basilique muette, sans drapeaux. Le panier à provisions s'est déversé sur la table : il y a des œufs, une boîte de sardines, une soupière de légumes cuits, une bouteille de vin, *un miroir*.

Mon cœur descend dans ma poitrine, mais je ne bouge pas. J'attends que le vieux soit sorti. Je le suis du regard à travers la fenêtre, jusqu'au bateau. Il monte dedans. Alors je reviens, je m'assois, et les coudes posés sur les genoux, je me regarde.

Enfin, c'est toi! Te voilà, Georges Quost! Comme tu as changé. Tu as maigri. Tu as une sale tête. Les cheveux coupés de travers, les joues creuses. Un drôle de regard, Georges Quost!

Je pleure. Une larme tombe sur le miroir, puis une autre, puis une autre. Je les essuie avec mon mouchoir.

J'ai donc le droit enfin, aujourd'hui, de regarder *la tête que je fais*. Et tout à coup, c'est comme si je passais un seuil. Un changement d'état civil. *Je me reconnais coupable.*

Cette sorte de paix qui coule en même temps que mes larmes. Réconcilié dans l'aveu. J'approche mes lèvres du miroir. Mon pauvre frère. J'embrasse mon visage.

Après-midi.

Lettre que je remets au vieux :

« Je vous demande de bien vouloir faire enlever les meubles, les rideaux, les tapis que j'ai fait venir ces temps derniers.

» J'aiderai le gardien à déménager. »

. . . . . .

Soleil calme de ma mort calme. Il fait chaud. Lavé la vaisselle. Longtemps regardé du côté de la basilique. Un peu de vent s'élève, venant de l'Est et balayant le plateau. Il apporte sur l'île quelques cendres du bûcher.

Sous le soleil, je deviens cette ronde culpabilité mûrissante, cette espèce de gros fruit noir. Cadavre d'innocent mort qui fermente doucement, en paix avec lui-même, s'enfle lentement de ses crimes bourdonnants. Je vais m'ouvrir.

. . . . . .

Deux jours plus tard.

Hier soir, vers huit heures, je venais de mettre les pommes de terre à réchauffer. Pendant qu'elles grésillaient dans la poêle, je jetai un coup d'œil par la fenêtre. Le soleil se couchait derrière les marais, éclairant encore un peu le pont, la rivière. Je tenais une fourchette de cuisine à la main. Le petit bruit du beurre qui rissole. Là-bas, venant du pont, une forme longue et grisâtre bougea sur l'eau, lentement. Un noyé, une branche? Je courus dehors, ma fourchette à la main. C'était le bateau du vieux qui s'en allait à la dérive. Le courant le portait vers l'île.

Bon sang! Le cœur me battait à grands coups. Probablement la chaîne de la barque s'était détachée. Elle suivait en râclant doucement les herbes. Dans la ville, rien qui remuât : la basilique muette, sans procession, sans drapeaux, sans bûcher, posée sur son terre-plein comme un grand objet inutile. Je lâchai ma fourchette. Un petit choc : le bateau avait abordé l'île par le travers. Il dansait un peu sur place.

Un sanglot brouillé de rire fit une boule dans ma gorge. « Enfin! Enfin! ». Faire vite. Deux mètres à sauter. Je me retournai sur le ventre, me laissai glisser, les mains cramponnées aux touffes d'herbe. Je déboulai à la renverse dans la barque. Une minute, aux aguets. Puis j'empoignai les rames. D'abord ramener le bateau à l'embarcadère, puis, de là, bondir vers la zone de buissons, au pied de la colline, ainsi que je l'avais fait une fois déjà. Que c'était bizarre! La première fois, j'avais tout préparé minutieusement, ç'avait été un échec. Ce coup-ci j'étais parti en quelques secondes, sans même un morceau de pain ni un manteau, mais je sentais que j'allais réussir.

Péniblement, je poussai le bateau dans le tournant de la rivière. Les muscles commençaient à me faire mal. L'embarcadère m'apparut, avec son petit ponton dansant. J'abordai. La chaîne au piquet. Respirer un bon coup. D'un élan, je partis en courant.

Mais pourquoi se presser? Ralentis, mon ami. Cette fois-ci, c'est la classe. Finie, l'île. Il ne reste plus dans la maison que les pommes de terre en train de rissoler sur le feu : ça doit empester.

En pleine vue, à cinquante mètres de la colline, je m'arrêtai pour rire, immobile.

Puis tout s'est succédé avec une facilité merveilleuse. Je marchais en rigolant parmi les buissons... Aussi simple que le parc de Meudon... Le sarcasme me chauffait la poitrine... L'assise du rempart. Je la touchai de la main et tournai à droite, vers la rue du faubourg. Le profil des maisons se dressait confusément, à une centaine de mètres. Je mis les mains dans mes poches. Quel beau temps pour la promenade!

Le faubourg. Tout est pareil à l'autre fois : le pavé rond, les trottoirs étroits, les volets fermés. Je levai les yeux, cherchant les inscriptions

des boutiques, mais la nuit était noire déjà. Impossible de rien voir. Je devais suivre maintenant la Grand'Rue. A gauche, sans doute, je trouverai l'escalier de la basilique. Pour sortir de la ville, continuer tout droit, jusqu'à la campagne.

Mes pas sonnaient sans gêne sur la chaussée. Après quelques minutes, la rue s'élargit, devint une placette rectangulaire. A main gauche, un large escalier gravissait le flanc de la colline. De chaque côté, une rampe carrossable serpentait pour rejoindre le terre-plein. Assez majestueux, tout ça, pour une petite ville. J'allai m'appuyer à une vitrine où luisaient quelques bocaux, sans doute une ancienne boutique de pharmacien. La haute masse sombre de la basilique devant moi, en surplomb... Monter voir. Mais certainement, nous n'allons rien nous refuser.

Ma main suivait maintenant le froid de la balustrade. Cette montée dans la nuit vers la basilique était douce et plaisante. Je débouchai sur le terre-plein.

La foule de l'autre jour était venue ici...

Laisse-moi tranquille avec ta foule. Je courus jusqu'au porche. Voyons un peu ça. Roman, sans doute. Trois arcs taillés dans la pierre, avec des becs d'oiseaux, des feuilles, des arabesques, reposaient sur des colonnes basses. La paume de ma main toucha les sculptures. L'humidité suintait de cette pierre, pourrie, écailleuse, tavelée de mousse. Je frissonnai. Dépêchons : un coup d'œil à l'intérieur et on file. Je secouai la poignée de la porte, c'était fermé. Les clous sombres et coniques ressortaient du bois massif. Déjà, je commençais à redescendre les marches. Tout à coup je revins et me mis à donner des coups de pied dans la porte, désespérément.

Voyons, il y avait d'autres portes que celle du porche central? Je descendis les degrés, plongeai dans l'ombre épaisse des platanes. A tâtons, je suivis le mur pendant plusieurs minutes. Au fond de l'église, à gauche, un petit escalier à rampe de fer : là aussi, la porte était verrouillée. Je contournai l'abside. Un autre escalier, c'était la même chose. Et puis, en voilà une affaire! Tu m'embêtes. Tu te prends pour un touriste, des voyages Cook?

Je me retrouvai devant la façade de la basilique. Maintenant, il était grand temps de partir. La sortie du faubourg n'était pas très loin. En un quart d'heure j'aurai atteint les limites. Un peu d'énergie, mon gars, tu t'endors! Quelques pas : je marchai dans une épaisseur de cendres friables, éparpillées sur le sol.

Je me suis baissé. J'ai pris dans mes doigts ces bouts de bois calcinés, froids et noirs. *Mon bûcher*. Je tremblais.

Me voici hors de l'île, mais *rien n'est changé ;* c'est ici que j'ai été brûlé. La couche de cendres recouvrait une grande place ronde. Des gens étaient venus ici, l'autre nuit, ils s'étaient rangés autour du bûcher, en cercle. Dans la nuit, ils se coudoyaient, attentifs, les yeux fixés sur la pile de bois arrosée de pétrole. Puis *quelqu'un* s'était avancé, avait craqué une allu-

mette. Ils ont attendu que le brasier soit bien pris, que ça grille de partout : ça y est. Le mannequin est entré dans le cercle en oscillant au-dessus des têtes. Il a fait en silence le tour du feu. Puis, d'un coup, il a plongé. Le pétillement des étincelles. Ils ont crié, crié...

Ça va, il faut partir. Mais j'avais besoin de me reposer. Rien qu'une minute, ce ne sera pas long. Le rempart était là, à droite. Le petit mur en demi-lune. En contre-bas, au milieu de son lac obscur, l'île m'est apparue, toute drôle, avec ses cinq côtés, sa maison basse et blanchâtre. Je me suis vu, j'ai vu Quost tournant comme un ours en cage au bord de la rivière. Quost, enfin, arraché à sa besogne, à son venin, à sa ponte.

Il faisait froid à rester assis sur le rempart. Je relevai le col de mon veston. Vous êtes venus ici, mes amis, mes victimes, mon peuple. Vous étiez là, à regarder Quost dans son île. Mes empoisonnés, mes cobayes, mes sujets : Amberger, Le Sidaner, la mère Albancazot, cet idiot, de Champier, Zimmer de Courbevoie, M. Gendre, les époux Labarthe de Colombes, le petit Delpech, mademoiselle Lupérini, tous les autres... Ils ont fait un grand feu, le mannequin flambait jusqu'au ciel.

Non, je ne suis pas ici par erreur! On m'a frappé, un soir de fin mai, dans une rue isolée de Paris, autour des Halles. On m'a enlevé en automobile, chloroformé, conduit ici, dans ce coin désert. Il y a dans le midi de petites villes abandonnées; c'est peut-être l'une d'elles. Ou bien hors de France. Ils ont engagé un vieux retraité de campagne pour me porter ma gamelle en barque tous les jours. Ce que je demanderais, on me le donnerait, sauf certaines choses : un miroir, des journaux, du matériel d'évasion. Et un jour, de loin, ils sont *venus voir si j'avais compris*.

Un pareil complot, ça a dû coûter cher. Seule, une organisation puissante pouvait faire cela. L'union générale des victimes de Quost : une espèce de syndicat. Tous les gens que j'ai violés, qui se sont sentis un jour dépossédés d'eux-mêmes, leurs actions détournées, une puissance étrangère grouillant au-dedans d'eux-mêmes. Tous ceux qui se sont réveillés dénaturés, cambriolés, ce type vivant installé en eux.

Mais pourquoi pas, simplement, un coup de revolver? C'était plus subtil que ça : leur vengeance voulait aussi que je me reconnaisse coupable. Ils ont payé le prix qu'il a fallu. Parmi les clients, il y a des gens riches. Amberger est riche.

Amberger! C'était Amberger le chef. Il a fini par reconnaître en moi le garçon de Brétizy. Amberger a été deux fois ma victime; deux fois je l'ai chassé de lui-même, j'en ai fait un autre. Le matin où il m'a surpris au *Centre*, dans le couloir où mademoiselle Pauwels faisait passer la revue de détail aux spécialistes, riant cyniquement avec mon personnel, il s'est dit que tout ça était un mensonge. Sous un prétexte, il m'a attiré dans ce quartier solitaire, il m'a remis son mémoire pour que je sache plus tard. Puis les complices ont fait le coup.

Bien romanesque, peut-être? Alors, il y avait une autre explication. Je l'apercevais soudain et, du même coup, je me mettais à croire en Dieu : c'était Dieu qui avait fait le coup. Pour les mêmes raisons. Dieu était intervenu pour m'empêcher de continuer, parce que je brouillais les destins de ses créatures. Je m'insinuais sous la peau des autres, je glissais ma volonté à la place de leur destin, je proliférais en eux pour prouver ma puissance. Une espèce d'adultère géant avec tout le monde. Dieu ne s'y reconnaissait plus, et il avait mis le holà.

Amberger et son syndicat — ou Dieu — ça revenait au même.

J'étais peut-être le prisonnier de Dieu, attendant le jugement général. Hier, c'était seulement le jugement particulier.

Les platanes gémissaient doucement sur la terrasse. L'île, au milieu de son lac, semblait flotter.

Ce qui avait occupé toute ma vie : toucher ou ne pas toucher, au fond, ça n'avait pas d'importance. Je l'avais deviné déjà en parlant à Chevrel : les actions sont toujours autres qu'on croyait.A peine sorties de vos mains, les voilà qui filent dans tous les sens, elles se glissent dans les corps comme des vers, elles pondent à l'intérieur. On est responsable de tout ça.

Je me levai. J'allai remuer du pied les cendres éparses. La nuit n'était pas finie : je pouvais redescendre, enfiler la rue du faubourg, sortir dans la campagne... Déjà j'entrevoyais comme elle surgirait parmi les arbres, la première maison du premier village, la première gare.

Demain ou dans quelques jours, je me retrouverais dans mon bureau de la Chaussée-d'Antin, avec le cercle de mes banlieues autour de moi...

Voici l'instant de choisir. Les vieilles actions qu'on croyait mortes et refroidies attendent que je leur tourne la tête à gauche ou à droite.

J'avais déjà choisi.

Alors j'ai descendu lentement les marches, ma main glissant sur le fer de la rampe. Le faubourg, en bas, m'a reçu comme un lit. J'ai tourné la tête du côté où j'étais venu. Mes pas dans mes pas. Le terrain vague... A l'embarcadère, le bateau dansait...

Levé tôt ce matin, j'ai mis de l'ordre dans la maison, balayé, essuyé les carreaux. Puis j'ai rédigé ces pages, avec une note que je remettrai tout à l'heure au vieux. Je leur demande du travail : menuiserie, écritures, pliage, ce qu'ils voudront. Ils me fixeront une tâche à remplir, en une journée, en une semaine. C'est comme ça qu'on fait dans les prisons.

Il est plus de onze heures. Le vieux est en retard. A l'instant, je viens de le voir passer sur la berge : il s'en va à la recherche de la barque, qui s'est échouée à l'entrée du marais. D'ici une demi-heure il sera là : je lui remettrai ces papiers.

Même jour, trois heures.

Je reprends mes notes de ce matin. Vers onze heures et demie, le vieux passa de nouveau le long de la rive, remorquant la barque au bout d'un filin. Il peinait. « C'est la dernière fois, vieux, je te le jure. »

Il disparut derrière le tournant de la rivière. J'entrai dans la maison; tout était en ordre et brillait. J'ai rassemblé mes papiers. Puis, le cahier sous le bras, je ressortis pour attendre l'arrivée de la barque. J'accueillerais le vieux à l'échelle, avec une attitude pleine de respect, de soumission. Il verrait bien, dès le premier coup d'œil, que quelque chose a changé en moi. Un jour peut-être, il me sera permis de lui tendre la main au dernier échelon; il s'y accrochera pour monter sur l'île.

Enfin, un bruit de rames, et le bateau se montra au ras de l'eau, près du pont. Le vieux n'était pas seul dedans. A l'arrière, lui faisant face, il y avait un homme assis, avec un chapeau mou sur la tête.

Je me réfugiai précipitamment dans la maison. Camouflé derrière les rideaux de la fenêtre, j'observais le visiteur avec angoisse : c'était le délégué des *autres*, le représentant du syndicat; je ne l'avais jamais vu. Pourquoi Amberger n'était-il pas venu de lui-même, ou Zimmer, ou les Labarthe, ou Le Sidaner? Enfin, n'importe : c'était l'homme qu'ils avaient choisi. Je déposerais ma confession, humblement, entre ses mains.

Il y eut le bruit de chaîne habituel à l'amarrage. L'homme parut le premier en haut de l'échelle; derrière, le vieux marchait, les bras ballants; il ne portait pas sa mitraillette.

Ils entrèrent dans la première pièce. L'homme jeta un rapide coup d'œil circulaire.

— Alors, vous êtes monsieur Georges Quost? dit-il.

Il parlait lentement, avec un accent étranger qui durcissait la voix.

— Oui, dis-je. Et vous venez au nom de toutes mes victimes. Je...

Il coupa mes paroles d'un revers de la main.

— Attendez, monsieur Quost. J'ai quelque chose à vous dire. De très important. Veuillez vous asseoir.

Il se retourna vers le vieux et dit quelques mots dans une langue que je ne reconnus pas. Ni anglais, ni allemand. Le vieux sourit.

— Voilà... dit l'homme, et il s'assit — C'était un grand gaillard, large d'épaules, avec une figure taillée à coups de serpe, le menton carré. — Je sais que vous fumez..., dit-il en souriant, son étui tendu vers moi, plein de longues cigarettes à bout de carton. Ça vous changera de vos cigarettes françaises. ... Ah! Ces cigarettes françaises il a fallu vous en trouver : ça nous a donné un peu de mal. Mais nous ne voulions pas vous fournir d'indication sur ce pays où vous êtes, grâce à un paquet de tabac, n'est-ce pas?

Il me tendit le feu, s'alluma, toussa pour s'éclaircir la voix.

— Monsieur Quost, ce que j'ai à vous dire tient en peu de mots. Vous aviez raison de le supposer : il a été fait, hélas, une erreur de personne à votre sujet. Je veux m'en excuser auprès de vous. Nous allons vous rendre la liberté. Mais non sans une honnête indemnité, qui nous garantira, n'est-ce pas, votre silence.

Il m'étudiait, attentif à ma réaction.

— Qu'est-ce que?... dis-je.

— Ça vous étonne? dit-il. Vous n'y comptiez plus? Vous nous aviez cependant envoyé vos pièces d'identité...

Je ne disais rien? Il reprit :

— D'abord, elles ne nous ont pas convaincus. Il faut dire, n'est-ce pas, nous avons l'habitude de ces pièces truquées. — Il se mit à rire, puis son rire se figea. — Malheureusement pour nous tous, oui, c'était vous qui aviez raison.

— Comment le savez-vous?

— Mon cher monsieur Quost, parce que l'autre jour nous avons tenu là-haut, à l'église, vous vous souvenez (il désigna la basilique), une espèce de... congrès. Eh! bien, les membres de notre organisation qui vous ont regardé à l'aide de jumelles ont certifié que vous n'étiez pas l'homme... enfin, celui qui devrait être ici.

— Quelle organisation?

Il leva la main :

— Permettez! C'est justement parce que je ne désire pas vous mettre au courant d'affaires plutôt secrètes, n'est-ce pas, que je suis venu pour vous proposer un arrangement. J'achète votre discrétion. Qu'il vous suffise de savoir qu'il s'agit d'une organisation... politique. Oh ! vous étiez bien gardé ! Vous n'avez pas entendu, une nuit, cet exercice d'alerte, les coups de feu, et tout? Suffit. Ne vous attendez pas non plus à ce que je révèle le nom du pays où vous vous trouvez...

Je fis un geste, ça m'est bien égal. Mon désarroi venait de croître : ainsi, c'est du jour même où j'avais reconnu ma culpabilité que datait pour eux mon innocence.

— Le temps d'effectuer les vérifications nécessaires... Pour nous, c'est très ennuyeux, n'est-ce pas, il va falloir recommencer nos recherches.

Il agita la tête avec mécontentement. Moi, je pensais qu'un autre allait venir à ma place...

— Notez bien, monsieur Quost, en ce qui vous concerne, il y avait une solution toute prête : nous pouvions vous... supprimer. On dit « liquider », n'est-ce pas? C'est un mot très bon. Vous vous demandez sans doute pourquoi nous ne l'avions pas fait?

Je fis oui de la tête, poliment.

— Ce n'est pas un respect exagéré des droits de l'innocent. — Il fit un gloussement ironique — Nous sommes au-dessus de tout cela. Non, mais nous ne tenons pas à multiplier les risques. Votre disparition a fait assez de bruit à Paris, je ne vous le cache pas. Nous, d'autre part, nous serons amenés à refaire l'opération avec le vrai personnage, n'est-ce pas? Cela fait beaucoup de tapage ennuyeux. Mais si vous revenez de vous-même... Vous direz que vous étiez neurasthénique, que vous êtes parti pour un grand tour... Ce sont des accidents qui arrivent à tout le monde, n'est-ce pas ; trop de travail!...

— Un simple accident... Et je me forçai à sourire.

— Bien, dit-il. Il ne reste qu'une chose, monsieur Quost. Je dois m'entendre avec vous sur la somme.

— Écoutez, dis-je. Je ne veux pas partir.

Il me dévisagea.

— Quoi ?

— Vous me proposez une compensation... Mais vous savez que ma maison aujourd'hui doit se trouver en assez mauvaise passe. Il serait juste que je vous demande trois ou quatre millions.

— De francs ?

— Oui.

— Evidemment, de francs, dit-il, avec un geste de réprimande vis-à-vis de lui-même. Eh ! bien, c'est beaucoup, cette somme, mais nous nous arrangerons...

— Je vous tiens quitte de cet argent. En échange, laissez-moi ici.

— Vous voulez rester ici prisonnier ?

— Oui.

— Ce n'est pas possible, dit-il nerveusement. Et pourquoi, s'il vous plaît ?

Par la fenêtre ouverte entraient les bruits et le soleil de septembre. Je n'eus qu'à pencher un peu la tête pour apercevoir le terre-plein de la basilique. Il y avait un bûcher, là-haut, qui achevait doucement de se réduire en cendres.

— Voulez-vous me permettre, dis-je de vous parler un peu longuement ?

— Mais je vous en prie. Il faut que je comprenne, n'est-ce pas ?

Il alluma une nouvelle cigarette à bout de carton. Cette fois, il ne s'agissait plus pour moi de remettre une confession écrite à quelqu'un qui aurait *déjà compris* : le représentant, par exemple, d'un syndicat formé par les victimes de Quost. Il me fallait prouver mon crime à un homme qui me croyait innocent.

J'expliquai l'organisation du Centre. Il hochait la tête par un signe d'approbation. A la fin d'une phrase, je me tus quelques secondes. Il dit :

— Mais c'est une merveilleuse idée, monsieur Quost !

— Quoi donc ?

— Mais votre *Centre !* Vous changez les hommes.

— Vous ne comprenez pas, dis-je. Je n'avais pas le droit de détourner ainsi les actions des gens, de m'installer en eux, de leur enlever leur destin... J'ai brouillé leurs vies. Je suis coupable d'une sorte d'adultère avec la destinée de mes clients.

Il fit une grimace qui lui plissa le nez.

— Mais tout le monde fait cela, plus ou moins, mon cher monsieur Quost... Tout le monde participe au destin de tout le monde.

— Mais moi, dis-je, j'ai lancé des actions au hasard, par plaisir, pour me démontrer à moi-même que j'étais tout-puissant... Et ces actions, sous la peau des gens, sont devenues les leurs, sont devenues... autres.

— Ah! dit-il avec le geste de chasser une mouche. Je ne vois rien à blâmer là-dedans. Au contraire. Vous avez rendu service aux hommes, plutôt, n'est-ce pas, en les transformant. Leur nature est si dégoûtante.

— Mais ce n'était pas à moi de les dénaturer. Leur nature, ça ne regardait qu'eux. De moi, c'est une tricherie.

— Je repète, monsieur Quost, que dans la vie chaque homme dénature le voisin. Ce que vous appelez tricherie, c'est la règle du jeu...

Une idée lui traversa la tête :

— Alors peut-être vous pensiez que cette île était la punition de...

— J'ai cru, dis-je piteusement, que j'avais été emprisonné ici par mes victimes... ou par Dieu...

Il s'esclaffa :

— *So!* Excellent! Prisonnier de Dieu! Mais, dit-il en changeant de ton brutalement, cela est inexact, n'est-ce pas? Bon gré mal gré, monsieur Quost, il faut accepter d'être innocent.

— J'ai été coupable, dis-je et je sais que je redeviendrai coupable si je retourne à Paris.

— Alors, tout le monde est coupable.

— Laissez-moi ici, comme coupable. Je ne vous coûterai pas cher. Vous me donnerez des travaux...

Il haussa les épaules, se leva :

— Cela dérange nos plans, dit-il avec agacement.

Il se mit à marcher de long en large, en faisant « Ttt... Ttt... » avec la langue entre ses dents. Puis il appela. Le buste du vieux parut dans l'encadrement de la fenêtre. Il lui dit quelques mots. Un moment après, j'entendis le bruit de la chaîne détachée au bas de l'échelle. L'homme se retourna vers moi :

— Enfin, très bien. Je ne peux pas vous emmener de force, n'est-ce pas? Vous restez ici. C'est tant pis pour vous.

— Merci, dis-je.

Il me sembla qu'une lueur sarcastique passait dans son regard. La minute d'après, debout sur le promontoire de l'Est, j'assistai au départ de la barque. Cette fois, l'homme me tournait le dos. Il parlait au vieux en remuant les bras.

Maintenant, je suis seul à ma table. Devant moi, il y a le pont, la ville, la basilique. Tout cela a un sens. Chaque vie sans doute a son Accident. J'ai eu la chance de comprendre le mien. Mes vieilles actions indécises, je viens de leur tourner la tête et de les orienter. J'en ai pour quelques jours encore... Si j'ai bien compris la dernière intention de mon visiteur : puisque je ne veux pas retourner là-bas, ils me « liquideront ». Au moins, je mourrai innocent, de l'innocence que j'ai choisie.

ARMAND HOOG

CHEZ LES ESQUIMAUX

Le mot « Esquimau » vient du mot indien *Esquimatsic*, qui signifie « mangeur de viande crue ». Ce nom a été donné aux Esquimaux en signe de mépris par une tribu d'Indiens Albanak, il y a très, très longtemps. Les Esquimaux manifestent à l'égard des Indiens un mépris analogue et les appellent « les gens qui sont obligés de vivre au milieu des arbres ». Une hostilité est née entre les deux races, et elle dure encore de nos jours.

Des fouilles ont révélé qu'il fut un temps où les Esquimaux habitaient les grandes plaines centrales du Canada ; on peut en conclure qu'ils formaient, à l'origine, une tribu indienne. Au xve siècle, ils furent chassés vers le Nord par des tribus ennemies qui vivaient à l'état nomade entre les Grands Lacs et les Montagnes Rocheuses. Leurs ennemis ne les laissèrent en paix qu'au nord de la ceinture forestière qui devint rapidement leur frontière naturelle. De là, les Esquimaux émigrèrent dans toutes les îles de l'Archipel arctique ; certains gagnèrent l'Alaska, traversèrent le détroit de Bering et atteignirent la Sibérie, tandis que d'autres allèrent vers l'Est par Smith Sound jusqu'au Groenland.

L'effectif total de la population esquimau dans le monde s'élève aujourd'hui à 35 000 hommes, dont :

16 000 au Groenland,
10 000 en Alaska,
6 000 au Canada.

Au Canada, les Esquimaux ont suivi les côtes, depuis le 55e degré de latitude, s'installant sur la côte du Labrador, les deux rives de la baie d'Hudson, le long des rivages de la terre de Baffin et dans les innombrables îles de l'océan Arctique. Ces régions représentent une superficie d'environ 2 500 000 kilomètres carrés, c'est-à-dire une moyenne de 2 250 kilomètres carrés pour une famille.

A travers les siècles, les Esquimaux sont devenus une population côtière, ne s'aventurant pas à plus de 50 ou 60 kilomètres de la côte, si ce n'est pour la chasse au caribou. Ils ont un mode d'existence qui s'accorde avec le voisinage de la mer. Ils chassent le phoque, le morse, la baleine et l'ours ; ces animaux leur fournissent, en grandes quantités, la viande, l'huile et les peaux, qui leur sont indispensables pour lutter contre les hivers longs et froids. Une famille Esquimau, avec ses chiens, consomme chaque jour 18 kilogrammes de viande. Pour être en mesure de se procurer cette énorme quantité de gibier, un Esquimau doit pouvoir chasser sur un très vaste territoire ; plus son terrain de chasse est étendu, plus les habitants y sont rares, plus fortes sont ses chances de subsister. Contraints par les lois de la nature, les Esquimaux vivent donc par petits groupes dispersés de quinze à vingt personnes. Lorsque le gibier est épuisé en un endroit, ils déménagent et suivent les migrations des animaux, poisson et gibier, partageant toujours également entre eux les fruits de leurs chasses.

On se représente habituellement les Esquimaux vêtus de leurs fourrures épaisses, qui leur donnent une apparence de nains. Ceux que je vois mesurent entre 1 m. 60 et 1 m. 75. Ils sont très musclés avec des épaules et des bras puissants. La face de l'Esquimau est aplatie et ovale. Son front, bas, fuit légèrement ; ses petits yeux noirs remontent un peu dans les coins. Sa tête est large comparativement au reste du corps. Les hommes ont quelques touffes de poils au menton. Leur peau est à peine moins bronzée que celle des Indiens, mais on ne peut distinguer sa véritable couleur qu'à un âge très tendre, car, avec les années, le visage de l'Esquimau se recouvre d'une épaisse couche de crasse.

Son allure générale est plaisante ; bon enfant, il est toujours prêt à sourire. Ses dents sont remarquables : elles sont extraordinairement solides et se carient rarement.

Les vêtements d'hiver de l'Esquimau sont en fourrure, le plus souvent de caribou ; mais j'en ai vu en peau de phoque, d'ours, de loup, et même en canard. Le parka, ou veste, possède un capuchon qu'on peut rabattre sur la tête en cas de mauvais temps, ne laissant que le visage à découvert. Les parkas des femmes ont une grande poche dans le dos pour permettre de transporter l'enfant. Les pantalons, également en fourrure, sont rentrés dans des bottes en peau de phoque, faites à la maison et merveilleusement cousues. Dans l'ensemble, les habits sont soigneusement coupés.

L'été, les indigènes portent les vêtements des Blancs : pantalons de tissu, gros chandails de laine ; et les femmes, des robes imprimées.

Cette transformation n'est pas à leur avantage ; ils y perdent leur aspect pittoresque. Ils habitent des tentes coniques faites de peau, sales, noires et empestées. Au premier signe de l'hiver, ils s'installent dans leurs igloos et y restent jusqu'à la fonte des neiges.

Les Esquimaux donnent des surnoms à tous les Blancs qui visitent les régions arctiques. Quand un directeur de comptoir arrive dans un poste, il est connu d'abord sous le nom d'*Ungeuka* : « l'homme qui donne des conseils » ; son second, c'est *Ungeukashuk* : « l'adjoint de l'homme qui donne des conseils ». Ils gardent ces sobriquets jusqu'à ce que les Esquimaux aient étudié leur caractère et leurs particularités. C'est à ce moment seulement qu'ils décident de leur donner un nom, un nom qui les suivra dans tout l'Arctique. Cela peut être « l'homme qui boite », ou « l'homme méprisant », ou « l'homme qui marche comme un canard ». Mon nom est *Kiuapik*, « le petit homme blond ».

L'Esquimau, en général, ne reconnaît pas le principe de l'autorité d'un maître ou d'un chef qui impose sa loi à la communauté. Son mode de gouvernement est familial, et les décisions sont prises au consentement général ; mais le meilleur chasseur exerce cependant une certaine influence sur les autres. Les membres d'un camp vivent ensemble comme ceux d'une même famille, et ils ont peu de rapports avec les autres camps.

Les Esquimaux se querellent rarement ; ils sont toujours polis et hospitaliers envers leurs hôtes. Ils sont très honnêtes : si un bois d'épave est trouvé sur la plage, il suffit de le marquer d'une pierre pour s'en assurer la possession ; le chasseur qui, le premier, blesse un animal est reconnu comme son propriétaire, même si la bête est tuée par un autre chasseur trois ou quatre jours plus tard.

Excellents mimes, ils discernent tout de suite les traits particuliers du Blanc et ils les soulignent pour obtenir un succès de rire. Je constate très vite que ce sont des gens satisfaits de leur sort, bien qu'ils habitent la partie du monde la moins propre à l'existence de l'homme.

***

Un Camp d'Esquimaux. — Nous ne sommes pas plus tôt arrivés au camp que, déjà, des indigènes de toute taille et de tout âge nous entourent ; chacun à son tour me prend la main et la serre chaleureusement, sans me laisser le temps d'enlever mes moufles, et bien qu'ils aient cérémonieusement retiré les leurs. Cette manifestation de bienvenue est très inattendue pour moi. J'avais beaucoup entendu parler de la coutume qui consiste à se frotter le nez, mais les Esquimaux ont appris la poignée de mains de l'homme blanc et en ont fait un rite. Quand un

indigène arrive dans un camp, il serre la main de tout le monde ; même s'il n'est parti que pour une journée de pêche, il ne manque pas à son retour de se livrer à ce cérémonial.

Tandis que je m'approche de quelques indigènes, d'autres s'occupent à décharger le traîneau et à dételer les chiens. Dans l'obscurité, autour de moi, le vacarme est général. Les chiens se battent, les fouets claquent, les hommes crient. Au milieu de ce charivari, Enokpok s'avance pour me saluer et me conduire dans un igloo voisin. Je suis prêt à affronter l'inconnu ; pour la première fois de ma vie, je vais pénétrer dans un igloo.

A peine suis-je dans le tunnel d'entrée que je suis presque suffoqué par l'odeur : une ignoble puanteur se dégage d'une petite niche, dans le mur, où j'aperçois des restes de phoque à moitié rongés, des carcasses de renard avec leurs longues queues, d'énormes morceaux de viande d'ours couverts de sang et de graisse. En raison de la douceur de la température, cette viande, en partie dégelée, se couvre de pourriture verte et dégage les odeurs les plus nauséabondes. Au-dessus de ce tas de viandes putréfiées, deux jeunes chiots jouent, barbouillés de sang.

Enokpok, après avoir chassé quelques chiens à coups de pied, écarte la porte de peau et m'invite à entrer dans l'igloo principal. Il y a quatre personnes à l'intérieur, auxquelles je serre solennellement la main : la mère d'Enokpok, sa femme et ses deux enfants. La mère est fort âgée, trop vieille même pour bouger. Elle passe son temps à gratter les peaux, à assouplir les vêtements : elle vit dans un espace qui n'a pas plus de dix mètres carrés. Pendant tout le temps que je passe dans l'igloo, recroquevillée au-dessous de sa lampe, elle travaille avec lenteur et patience. Elle parle peu, mais elle écoute toutes les conversations et glousse de satisfaction à chaque remarque ingénieuse. Par moments, elle pose ses peaux, mouche la lampe avec ses doigts et les essuie sur ses cheveux avant de reprendre son travail.

Les adultes ont leur parka, mais les deux enfants sont complètement nus. Ils interrompent un instant leurs jeux pour me serrer la main, mais, ensuite, ne font plus aucune attention à moi : ils sont trop jeunes pour comprendre que je suis le premier homme blanc qu'ils voient. Ils se roulent sur des peaux de caribou en poussant des cris et des hurlements ; ils heurtent souvent leur grand'mère, qui marmonne entre ses dents. Ils s'arrêtent, regardent curieusement son dos bossu et courent tourmenter leur mère. C'est une femme plaisante, pleinement consciente d'être l'épouse d'Enokpok. Elle semble représenter l'autorité dans cet igloo : un seul mot d'elle, et tous se précipitent à ses ordres. Je dis « tous », à l'exception des enfants, qui sont les vrais maîtres de la famille.

La mère, le père et la grand'mère vivent pour ces enfants. S'ils posent une question, on leur répond immédiatement. Quand l'enfant parle, on n'écoute plus que lui ; avec quelques mots, il mène entièrement ses parents. S'il dit qu'il a soif, sa mère lui donne à téter ou lui offre

du thé ; s'il dit qu'il a faim, sa mère lui donne à manger. Comme l'oiseau qui nourrit ses petits, elle mâche la nourriture et la donne à son rejeton de bouche à bouche. Et je vois tout cela de mes yeux... une vraie famille de primitifs !

J'ai salué tout le monde dans l'igloo ; Enokpok me sourit et me fait signe de le suivre dehors. En sortant du tunnel j'aspire avec satisfaction l'air frais. A l'extérieur, il n'y a personne ; Enokpok m'assure que tout le nécessaire a été fait pour le traîneau ; mais, avant d'aller me coucher, il faut d'abord que j'aille voir tous les impotents, incapables de bouger. J'entre donc dans les autres igloos et me présente, selon la coutume, aux vieux et aux infirmes. J'ai avec moi quelques paquets de tabac qui sont acceptés sans un mot de remerciement ; une main noueuse m'arrache mon cadeau et le cache sous des chiffons. Les visites ne durent guère plus de cinq minutes, et Enokpok me ramène dans son igloo. J'apprends que c'est l'habitude de faire seul cette tournée, mais Enokpok m'a accompagné parce que j'étais un étranger.

En rentrant dans son igloo, je le trouve rempli d'indigènes venus partager l'hospitalité de l'Homme blanc. L'atmosphère a complètement changé : il y a quelques instants, je distribuais mes cadeaux à des individus calmes et moroses ; ceux-ci, maintenant, chantent et rient. Je m'explique pourquoi : Markossie, mon compagnon — un Esquimau — prépare un énorme chaudron de thé ; il se sert de mon poêle, de mon pétrole, de mon thé : précieuses denrées pour notre course vers Sugluk. Une fois de plus, je suis sur le point de protester devant ces prodigalités, mais je me retiens à temps. Ce thé, ce poêle, ce pétrole appartiennent autant à Markossie qu'à moi. Il faut me souvenir que je suis chez les Esquimaux et non chez les Blancs. *Je* devient *nous*, et *le mien le nôtre*.

Beaucoup d'indigènes n'ont plus maintenant que leur chemise sur le dos ; la chaleur de l'igloo est oppressante, les murs luisent d'humidité. Je me sens complètement épuisé, cependant que les Esquimaux ne donnent pas le moindre signe de gêne. Sans être vu, je sors prendre le frais.

Sur le fond obscur de la nuit, la faible lueur de la lampe à huile, brillant à travers la fenêtre de glace, ressemble à l'étoile du soir. Un chien s'agite près de moi, un renard aboie, puis c'est le silence. Je respire profondément et, à contre-cœur, je reviens, en trébuchant, à travers le chaud couloir, dans l'igloo.

Markossie me fait signe. Il mange mes biscuits et distribue mon tabac ; bon... cela ne fait rien ! J'accepte le gobelet de thé qu'il m'offre, bien qu'une couche de poils de caribou flotte à la surface. J'ouvre ma caisse à provisions pour y prendre quelque chose à manger. Les indigènes doivent se demander pourquoi je ne partage pas leur viande crue ou leur poisson congelé. Tout d'un coup, Markossie me repousse et présente

notre unique pot de confitures. Le pot tout entier, notre ration pour cent cinquante kilomètres, disparaît en quelques instants.

Le thé s'épuisant, les indigènes quittent peu à peu l'igloo ; en fait, leur nombre semble en rapport direct avec la quantité de nourriture et de thé à consommer. Ils ne manifestent aucun étonnement devant mon refus de manger du poisson pourri. Je préfère le *corned beef*. Quelques-uns regardent les magazines que j'ai apportés ; ils les tiennent dans n'importe quel sens et, le doigt sur les images, ils regardent les autos, les avions, les rues, les gens, les images de ma civilisation. Mais ils ne comprennent pas ce qu'ils voient.

Enfin, à deux heures passées, Enokpok se prépare à se coucher, et j'espère que les autres indigènes vont bientôt partir. Mais au bout de quelques instants, je comprends qu'ils ne songent pas du tout à s'en aller ; ce sont les habitants permanents de l'igloo, tous membres de la famille d'Enokpok.

Avant de m'autoriser à m'étendre sur la plate-forme de couchage, on me demande de retirer mes bottes. Je remarque alors que tous commencent par s'asseoir sur la plate-forme, les jambes pendantes. La grand' mère y veille, et on considère comme mal élevé quiconque apporte la moindre particule de neige sur la plate-forme de couchage. Bientôt tous s'installent, se couvrent de fourrures, déplient les couvertures et les sacs de couchage. Puis ils s'étendent côte à côte, d'un mur à l'autre de l'igloo, leurs têtes au bord de la plate-forme, près de la porte. Le spectacle doit être curieux, mais je suis trop fatigué pour même en sourire.

Je me couche à côté d'Enokpok et de sa femme.

Des bruits divers me tiennent fort longtemps éveillé : la lampe crachotte, un enfant tette bruyamment sa mère, quelqu'un vide le pot de chambre commun à quelques centimètres de mon nez : son odeur ne le cède en rien à celle des corps en sueur et de la viande en décomposition.

Puis un enfant se met à crier. Quelques instants après, on allume le poêle : c'est la mère qui fait du thé pour son rejeton. Le bruit du poêle réveille tout le monde. Tous veulent du thé...

Enfin, ils sont réinstallés pour la nuit, et Enokpok ronfle bruyamment dans mon oreille. C'est odieux! Je ne suis vraiment pas encore mûr pour cette existence. Je ne vois que saleté, arêtes de poissons éparses, crachats sur les murs et vêtements empestés. Nous sommes si entassés sur la plate-forme que je ne puis faire un mouvement dans mon sac de couchage. Toute la nuit, l'humidité, qui suinte de partout goutte à goutte, me tombe sur la tête. Je commence à compter lentement : un, deux, trois... A dix, je sais qu'une goutte va tomber sur moi. Dans un coin, la vieille femme tousse, graillonne et crache sans arrêt.

Puis, j'entends le vent se lever et sa complainte monotone autour de l'igloo... Enfin, je m'endors.

***

SUGLUK. — En arrivant à Sugluk, je suis saisi de joie à la vue de Bill Calder. Voici un homme de ma race. Je vais donc pouvoir parler anglais, me faire comprendre et, point de vue plus pratique, disposer d'un gîte propre. En entendant les paroles de bienvenue de Bill, j'oublie ma fatigue, il me semble qu'on m'enlève un poids des épaules.

Bill ne paraît pas tellement pressé de prendre connaissance de son courrier ; c'est seulement après s'être assuré que je suis confortablement installé qu'il ouvre le sac et se retire pour lire ses lettres.

Sugluk — « le lieu de la maigre pitance » — est un tout petit poste. Il a reçu ce nom en raison de la rareté du gibier dans le district. Ce poste isolé est si petit qu'il suffit d'un seul Blanc pour le diriger. Deux bâtisses seulement : la maison et le magasin. Bill est en train de reconstruire ce dernier et utilise la maison comme magasin provisoire. L'intérieur est envahi de marchandises. Mais, en dépit du désordre, l'hospitalité de Bill me réconforte pleinement.

Le lendemain de mon arrivée, Bill m'emmène voir son voisin, Solomon Ford, qui habite à deux cents mètres environ du poste. Il y a un nombre inhabituel d'Esquimaux et de chiens autour de la maison. Bill m'explique que Solomon est un commerçant libre qui n'est affilié à aucune grande firme.

— Eh bien! Solomon est-il au moins pour vous un compagnon? lui dis-je.

— A peine, répond Bill. Vous verrez pourquoi.

Sur le moment la réponse me paraît étrange, mais je me garde de commentaire. Plusieurs Esquimaux, auxquels je serre la main, me saluent comme j'entre sous le porche, tandis que Bill va chercher Solomon.

Il règne une curieuse atmosphère dans cette maison. Il y fait si noir et si triste que je ne puis en voir le fond. Les seuls bruits qu'on entende sont les murmures des indigènes et le crépitement de la lampe à pétrole, qui éclaire faiblement le fourneau, au centre de la pièce. Mes yeux s'habituant à l'obscurité, je remarque un lourd rideau, qui ferme une issue dans le fond. C'est de là que surgit Bill, quelques secondes plus tard, suivi d'un vieillard aux cheveux blancs.

— Bruce, voici Solomon!

Je m'avance et saisis une main froide et molle.

Quand je retire ma main, celle de Solomon retombe, sans vie, le long de sa cuisse : je me demande s'il a compris qu'il vient d'accueillir un homme blanc. Il n'y a de vivant en lui que les yeux qui donnent à ses traits un air de bonté. Ses cheveux blancs, ses épaules voûtées me font croire qu'il a près de quatre-vingts ans.

— Voulez-vous prendre le thé avec moi? me demande-t-il d'une voix sans timbre qui semble venir de très loin.

J'accepte et Bill me pousse vers un siège. A cet instant précis, le silence est rompu par le bruit d'une pendule à coucou, qui chante l'heure. Une femme esquimau, accroupie dans l'ombre au coin du fourneau, se lève et aide Solomon à servir le thé.

Solomon, assis dans un fauteuil à bascule à côté du fourneau, suce une pipe culottée, qui doit être une vieille amie. Dans l'ombre des bruits assourdis me rappellent que les indigènes prennent aussi leur thé. Bill parle à Solomon du magasin qu'il reconstruit, et Solomon répond d'un hochement de tête. Ils ont dû tous deux discuter le sujet un bon nombre de fois, mais Solomon écoute patiemment. Puis on se met à parler d'autres sujets : des chiens, des indigènes, des renards. De temps en temps, un Esquimau entre, glisse quelques mots rapides à Solomon et sort. L'un d'eux nous serre la main à tous les trois, passe derrière le rideau et revient, chargé de thé et de farine ; ces fournitures font partie d'un marché passé avec Solomon, qui a dit à l'Esquimau de se servir lui-même.

Au bout d'un moment, Solomon se lève, clopine vers son magasin en traînant ses bottes de phoque. Maigre et voûté, tel qu'il m'apparaît, j'imagine que sous ses vêtements ses os sont à peine recouverts d'une pellicule de peau. Je murmure à Bill :

— Sait-il que c'est ma première année dans le pays ? [1] Peut-être aimerait-il avoir des nouvelles de « l'Extérieur » ?

Bill se met à rire :

— Ne vous en faites pas, Bruce. Solomon sait tout ce que vous avez fait depuis votre arrivée à Wolstenholme. Il sait comment s'est passé votre voyage. Il connaît exactement votre emploi du temps au camp d'Enokpok. Il sait même ce que vous avez mangé hier soir. Il aurait pu me dire que vous arriveriez cette semaine avec le courrier si je le lui avais demandé.

Solomon ne s'intéresse pas à ce qui se passe dans le monde. Il n'a pas de radio, il ne reçoit aucune lettre personnelle. Il vit avec ses amis esquimaux. Il est depuis si longtemps à Sugluk qu'il a tout à fait rompu avec sa vie antérieure. Peu de gens connaissent son passé ; simplement, il est venu dans le Nord, et voilà tout. Pour peu que son correspondant lui envoie des marchandises chaque année, il est satisfait de son sort. Il lui suffit de vendre l'hiver aux indigènes les marchandises qu'il reçoit en été : vente... approvisionnements... vente... approvisionnements... cycle sans fin, la seule existence que Solomon connaisse.

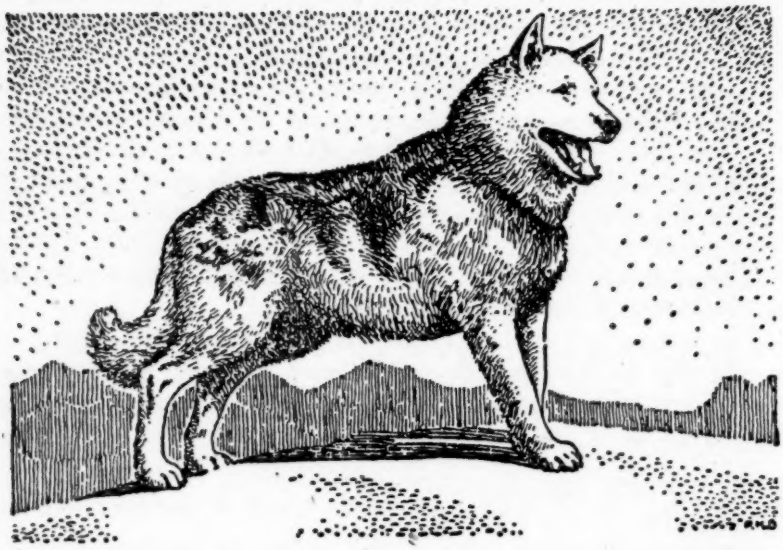
Il ne lit ni livres, ni journaux, ni magazines. Tout dans sa maison évoque le Nord. Il ne tient plus à une nourriture d'homme blanc. Il vit surtout de thé, avec, très rarement, un repas de viande de phoque. Il y a toujours, sur le fourneau, une énorme bouillotte de thé très fort,

1. L'auteur est venu travailler dans le pays pour une société qui achète des peaux et vend des produits et marchandises de toutes sortes aux indigènes.

sans lait ni sucre, et si noir, qu'une fois versé, on ne peut pas voir le fond de la tasse.

Les indigènes entrent et sortent aussi librement que dans leur propre maison : ils considèrent Solomon comme un des leurs. Il partage avec eux ce qu'il possède. Lorsqu'il leur parle, il revêt une nouvelle personnalité, prend une autre voix ; ce n'est plus un semblant d'homme, c'est un homme que les Esquimaux regardent comme leur meilleur ami, car sa maison leur est ouverte à tous.

Je me souviendrai toujours de lui, tel que je le vois aujourd'hui, avec ses yeux éloquents, pleins de bonté et ses façons douces quand il s'adresse aux indigènes. Je ne l'ai connu qu'au cours de ces deux jours



de Sugluk, mais, quelques années plus tard, en apprenant sa mort, j'ai eu l'impression de perdre un ami. Il est enterré à Sugluk, oublié du monde civilisé, parce que le monde civilisé ne l'a jamais vraiment connu. Mais tous les indigènes, dans le Nord, se souviennent de lui pendant qu'ils conduisent leurs attelages de chiens à travers les étendues couvertes de neige. Si vous montrez du doigt une croix solitaire sur la colline, le guide indigène vous regarde avec étonnement comme pour dire : « Réellement, vous ne savez pas de qui est cette tombe ? » Puis, il redresse la tête et, fièrement, prononce ce seul mot : « Solomonie ».

***

C'est sous un soleil éclatant, un ciel bleu et transparent que nous quittons Sugluk. Bill vient avec nous jusqu'à l'entrée de la baie. De là, Markossie et moi faisons sans incident route jusqu'aux

lacs. La glace a fondu ces derniers jours et il nous faut donc prendre une piste sur les collines.

Nous avons chaud le long de cette piste qui escalade les hauteurs. Markossie sourit quand il me voit en nage et m'invite à retirer mon parka. Nous progressons vers l'intérieur des terres ; nous sommes tout à fait seuls sur un territoire inexploré. Autour de nous, les lacs scintillent comme des joyaux épars. Ma pensée erre très loin, très loin... vers le Sud.

Je travaille maintenant et m'entends très bien avec Markossie ; quand nous faisons halte pour le thé, je démêle les traits des chiens ; pendant que Markossie construit l'igloo, je décharge le traîneau. Je ne surveille plus Markossie quand il se sert de mon tabac. Je trouve plaisante, et aisée, la manière dont il bourre sa pipe, puis remet la boîte dans la caisse à provisions, avec un hochement de tête satisfait. Si les chiens s'arrêtent, nous savons en même temps ce qui ne va pas. Je cours devant dégager les traits, tandis que Markossie maintient les chiens. Une poussée, et le traîneau repart. Pas un mot n'a été prononcé. Nous pensons et agissons de concert. Markossie ne se préoccupe pas de savoir si nous allons nous perdre, alors pourquoi m'inquiéterais-je ? S'il se perdait, il construirait un igloo et se reposerait. On a tout le temps. Qu'est-ce qu'un igloo de plus sur cette terre arctique ? J'oublie mon « moi ». Markossie peut faire ce qu'il veut, je le suivrai.

Le soir du second jour, au milieu d'une tempête de neige, il se retourne vers moi et me demande si je veux m'arrêter pour la nuit. Je lui réponds que j'allais le lui proposer. Markossie sourit, comprend..., et fouette ses chiens pour les presser.

La tempête fait rage. Les chiens deviennent invisibles. Je m'agrippe au traîneau, tandis que les tourbillons de neige m'aveuglent. Markossie se recroqueville, le dos au vent. Il lance parfois quelques cris d'encouragement aux chiens. L'allure devient de plus en plus rapide... Ainsi voyageons-nous à travers la tempête.

Chiens. — Je dresse un attelage de chiens. Voici l'histoire de *Niumalook* — le chien aux oreilles pendantes. C'est l'histoire d'un chien esquimau. Il est né au printemps et, comme il promettait de devenir un bel animal, je l'ai adopté. Quand il a un mois, je commence son dressage de chef de file. On tire sur ses membres et sur ses oreilles pour le rendre plus rapide sur la piste et plus sensible au moindre son ; on frappe sa poitrine pour lui donner des poumons puissants, et on masse ses narines pour affiner son flair. Puis on lui donne un nom.

Les chiens esquimaux ont des noms étranges, en général des noms de personnes. Un indigène donne parfois à son chien le nom de sa femme, ou de sa sœur ou d'un de ses parents défunts ; cette dernière coutume est très fréquente. J'ai entendu un homme dire à son fils : « Attelle ton

grand-père ». Je préfère pour mes chiens des noms descriptifs : « Celui qui a une patte abîmée », ou « Celui qui a le pelage roux ».

Lorsqu'un chien naît sur la piste, une femme le porte dans le capuchon de son parka. Peut-être y a-t-il déjà un enfant, mais cela n'a pas d'importance. L'enfant et le chiot voyageront côte à côte. La mère parlera au chiot aussi bien qu'à l'enfant. Et le bébé donnera des coups de pied et des coups de poing dans la petite boule de fourrure qui geint à côté de lui.

Pendant deux mois, Niumalook reste attaché dans un chenil ; si je le laissais errer avec les grands chiens, ils le tueraient et le dévoreraient. La plus grande partie du temps il tire sur sa chaîne, ce qui fait partie de son entraînement. Bien nourri, il grandit rapidement ; il est même difficile de lui fournir toute la viande dont il a besoin : environ cinq livres par jour.

Quand il a deux mois et demi, je l'attelle à un traîneau. Il renifle un instant les courroies, puis détale aussi vite qu'il peut, comme pour se débarrasser du poids qu'il tire derrière lui. Chaque jour j'accrois la charge du traîneau ; au bout d'un mois, habitué à être attelé, il est prêt à travailler comme les autres chiens.

A six mois il pèse plus de 50 kilogrammes : la poitrine large, les membres forts, la fourrure épaisse, il mesure 0 m. 60 au garrot. Les autres chiens le reconnaissent tout de suite pour leur chef. Il les empêche de se battre et punit ceux qui ne donnent pas leur plein effort pour haler le traîneau. Aucun chien n'ose s'approcher de sa compagne, Puppygutut, tant il se fait craindre.

Beaucoup de récits sur leur férocité et leur sauvagerie ont jeté le discrédit sur les chiens esquimaux. Il y a celle de la jeune femme qui avait élevé trois chiots ; un matin, en allant les nourrir, elle tombe sur la glace : les chiens se jettent sur elle et la mettent en pièces avant qu'on ait pu la secourir. Dans un poste, j'ai vu une petite fille de six ans buter sur un rocher et tomber par terre : immédiatement les chiens se précipitèrent sur elle. Heureusement, j'étais là, et je pus la sauver en intervenant avec mon fouet, mais elle avait été déjà mordue profondément, et il fallut recoudre la plaie. Elle sera, sans doute, un jour une femme mariée et heureuse ; seule, une grande cicatrice sous ses cheveux sombres lui rappellera son terrible accident.

Ce caractère de sauvagerie est commun à tous les chiens esquimaux. Il est dans leur nature d'attaquer tout ce qui tombe à terre. Tant qu'on reste debout, on est en sécurité. Si affectueux que puisse être un chien envers son maître, il se méfie des hommes et des autres chiens. C'est pourquoi il y a tant de batailles quand les attelages arrivent au poste. Si on ne maintient pas les chiens séparés, ils se battent. Les chiens doivent être bien traités ; mais il ne faut pas les gâter : un chien trop familier ne travaillera pas bien ; il s'arrêtera, vous regardera sur la piste quand il entendra votre voix et regardera les autres. Le

chien doit comprendre que son maître le surveille attentivement et qu'il est prêt à se servir du fouet au premier signe de relâchement ; s'il le comprend, il aura du cœur à l'ouvrage.

Certains demandent trop à leurs chiens et n'ont jamais un mot d'encouragement pour eux. Ils grognent parce que les chiens se battent, aboient, ou encore parce que leurs chiens les mordent quand ils souffrent. C'est un fait : il faut s'occuper tout le temps des chiens ; il faut les nourrir, le soir, après une longue journée de voyage ; il faut les fouetter pour les empêcher de se battre avec ceux des autres attelages, et il faut continuellement démêler leurs traits les doigts gelés. Malgré ces désagréments, rien n'a plus de valeur pour l'Esquimau que son chien. Je me rappelle la remarque d'un vieux trappeur :

« Oui, les chiens sont parfois un peu ennuyeux, mais je ne changerais le mien pour rien au monde. Les chiens ne vous abandonneront jamais, où que vous alliez. C'est ainsi ; ici, je compte plus sur un chien que sur une femme. Les femmes ne font rien pour vous : elles sont là, voilà tout, et elles mangent votre pitance. »

Les chiens ont un sens de l'orientation remarquable. Au milieu des plus fortes tempêtes, je laisse souvent Niumalook conduire l'attelage et, bien qu'il puisse voir à peine à quatre mètres devant lui, il retrouve toujours le chemin du poste.

Quand nous campons la nuit sur la piste, nous commençons par libérer les chiens de leurs harnais. Bien qu'ils aient tiré un lourd traîneau toute la journée, ils ne s'attendent pas à être nourris avant que l'igloo soit construit ; ils se couchent patiemment en rond dans la neige et attendent.

Une fois nourris, ils creusent leur trou individuel dans la neige, se roulent en boule et s'endorment. Le matin de bonne heure, en sortant de l'igloo, plus trace de chiens : ils sont enterrés sous la neige. Mais, sur un coup de sifflet, la surface de la neige s'anime et découvre les chiens qui se dressent à l'appel. Ils se secouent rapidement pour débarrasser leur fourrure de la neige, et les voilà prêts à travailler de nouveau pendant cent cinquante kilomètres. En échange de leurs services, ils ne demandent qu'un petit repas quotidien : avec quelques morceaux de viande dans l'estomac, ils travailleront pendant des mois chaque jour. Tant qu'ils ont encore un peu de force dans les pattes, ils obéissent à la voix de leur maître.

Au printemps, ils demandent une attention continuelle, car les fissures et les arêtes de la glace leur déchirent les pattes. Le soir, on les voit ronger les paquets de neige durcie entre leurs doigts. Un conducteur sans soin payera cher les conséquences d'une piste tachée de sang : le plus souvent, il perdra ses chiens. Pour parer à ce danger, on met aux chiens de petites bottes de cuir. C'est très comique de voir arriver dans un poste un attelage de chiens, trottant fièrement, la queue en l'air, les petites bottes martelant sourdement la glace.

L'été est l'époque la plus pénible pour les chiens. Les indigènes les lâchent pour qu'ils cherchent eux-mêmes leur nourriture dans les collines, où les lemmings, très répandus, sont pour eux une proie facile. Mais parfois les chiens sont affamés et mangent jusqu'aux étiquettes des boîtes de fer-blanc. L'un d'eux a mangé mes trois paires de bottes de phoque que j'avais mises à sécher au soleil!

Dans le Grand Nord, le chien esquimau est le meilleur ami de l'homme. Il travaille pendant six ans; même après sa mort, son corps sert à l'Esquimau : de sa peau il fait un tapis, et il donne sa chair à manger aux autres chiens. Pour ma part, je préfère déposer le corps du chien mort sur un glaçon, qui le portera en mer vers une sépulture inconnue.

***

Pêche de décembre. — Un matin, un chasseur indigène, appelé Alpaliruk, arrive au poste[1] avec du poisson à troquer. Don — mon commis — appréciant la taille et la qualité du poisson, exprime son désir d'en obtenir une aussi grande quantité que possible pour nous et les chiens. Alpaliruk sourit, annonce qu'il ira à la pêche le lendemain — et, se tournant vers moi, me demande :

— Veux-tu venir avec moi, Kiuapik, et voir comment je prends le poisson?

Don répond pour moi d'un hochement de tête approbatif.

Nous commençons par une heure de traîneau avant d'atteindre le lac où Alpaliruk a décidé de pêcher. Sitôt arrivé, il s'avance sur la glace et balaye la neige sur une petite étendue. La glace a plus d'un mètre d'épaisseur, mais elle est transparente comme du verre, et je peux voir de gros poissons nager au milieu des algues qui poussent au fond du lac; ils paraissent si près que j'ai envie d'étendre la main pour les toucher. Aussitôt qu'il les aperçoit, Alpaliruk repart en courant vers le traîneau resté sur la rive, pour chercher son ciseau à glace.

La précision de l'indigène est admirable; il fore son trou dans la glace avec le ciseau. D'un geste harmonieux, il projette en l'air les éclats de glace en une gerbe régulière. Au bout de dix minutes, il a découpé un trou circulaire et le ciseau fend la dernière couche; dans un grand bouillonnement, l'eau jaillit et remplit le trou.

Alpaliruk se redresse et sourit, fier de son œuvre. Il s'assure ensuite de la direction du vent et trace, perpendiculairement à celle-ci, un trait sur la glace, près du trou. Avec son grand couteau il taille quelques gros blocs de neige dont il fait un mur qui nous abritera pendant la pêche. Puis, ayant déroulé une peau de caribou pour s'agenouiller sans être vu des poissons, Alpaliruk est prêt.

1. Un des comptoirs de la société.

Il tient dans sa main gauche une longue ligne, à l'extrémité de laquelle est attaché un petit poisson d'ivoire muni d'une queue et de nageoires : c'est l'appât. Suivant de haut en bas les mouvements de la main, le leurre évolue avec la même grâce que les poissons nageant dans le lac.

Dans sa main droite Alpaliruk serre un harpon trident, arme qui exige pour être maniée avec succès de longs mois d'apprentissage.

Je suis fasciné par Alpaliruk. Sa ligne monte et descend, tandis qu'il murmure, chantonne et se parle à lui-même. Quand le poisson s'approche de l'appât, Alpaliruk se raidit et reste immobile. Le poisson vient plus près, encore plus près. L'attention d'Alpaliruk est concentrée sur lui.

Il n'y a là qu'un vaste espace vide et sans vie et un homme, dont la concentration atteint un degré extraordinaire. Il resterait là, accroupi, immobile, pendant des jours s'il le fallait, oublieux du vent et du froid.

Les poissons nagent plus près de nous maintenant... Un mouvement soudain, si rapide que mon regard ne peut le suivre, et le poisson est harponné. Une saccade brusque, une claque sur la glace, quelques efforts du poisson pour se débattre et il est à nous.

Une autre méthode de pêche, fréquemment pratiquée avec succès, consiste à poser des filets sous la glace, procédé très simple en soi, mais qui est pour moi caractéristique de la faculté d'invention de l'Esquimau.

On creuse dans la glace une série de trous à une distance d'environ six mètres les uns des autres. Une des extrémités du filet est enfoncée dans la glace avec un long bâton et poussée sous la glace jusqu'au deuxième trou, puis jusqu'au troisième et ainsi de suite, jusqu'à ce que le filet tout entier soit tendu sous la glace. On attache de longues cordes aux extrémités du filet, afin de pouvoir le faire descendre à la profondeur voulue. Le filet une fois placé, on laisse les trous intermédiaires se refermer. Tous les matins, le filet est relevé par un des trous extrêmes ; en même temps, on traîne derrière lui une longue corde sous la glace : quand le filet est vidé de ses poissons, il est facile de le remettre en place grâce à cette corde. C'est une opération pénible, mais pour l'indigène elle est toujours compensée par les quelque vingt poissons ou davantage — bars, saumons et truites — qui se font prendre dans les mailles.

En mars, on prend les poissons à travers les fentes de la banquise ; la marée haute soulève la glace et il se forme de larges fissures près du rivage. Le moment venu, tous les indigènes participent à la pêche. L'appât est inutile ; une simple ligne avec un crochet d'os ou d'ivoire suffit. Cette pêche se fait exclusivement au bénéfice des chiens. C'est un spectacle curieux de voir les chiens par dizaines, entourer un indigène qui pêche au « fouet », comme on appelle ce genre de pêche. Le pêcheur descend sa ligne par une fente, sent une touche et, immédiatement, tire le poisson sur la glace où il est dévoré sur-le-champ par les chiens.

Plus tard, en saison, les indigènes pêchent beaucoup dans les estuaires. Ils attendent que la marée montante fasse refluer le poisson dans la rivière ; ils construisent alors des barrages qui l'empêchent de retourner

dans la mer avec la marée descendante. Les poissons sont des proies faciles pour les tridents et harpons. Les femmes et les enfants, avec des écopes, attrapent et mangent ceux qui sont trop petits pour être harponnés. Souvent on voit un enfant s'efforcer en vain d'avaler un poisson qui se débat entre ses dents ; la mère, voyant son embarras, arrache la tête du poisson avec ses dents, mâche le corps et le rend ensuite à l'enfant!

***

CHASSE AU PHOQUE. — Pendant les mois d'hiver, les morses vivent sous la glace et, pour respirer, ils se ménagent un certain nombre de trous.

Ces trous d'aération sont toujours recouverts d'une légère couche de neige. Ils sont donc tout à fait invisibles ; quand un Esquimau va chasser le phoque, il lâche son chien sur la glace. Dès qu'un chien a flairé un trou, le chasseur repère l'endroit avec une plume.

La tactique de l'indigène est simple et efficace. Il sait que, lorsqu'un phoque viendra respirer au trou, la force de son souffle fera bouger la plume, trahissant ainsi sa présence. C'est un spectacle étonnant que de voir un indigène parfaitement immobile, la main droite crispée sur le harpon, prêt à frapper, l'œil fixé sur une petite plume, au milieu de l'immense étendue blanche. Je peux dire, sans exagérer, qu'il attend quelquefois, dans cette attitude, pendant deux ou trois heures, car il sait qu'il doit frapper à la seconde même où il voit remuer la plume. Quand il frappe, son bras se détend avec la rapidité, la vigueur et la précision d'une flèche. Il élargit ensuite le trou et hisse le phoque sur la glace.

La plupart des phoques ainsi capturés sont ceux que les indigènes appellent des *netchuks*, phoques « tachetés ». Ils mesurent 1 m. 50 de long et pèsent en moyenne 75 kilogrammes ; les indigènes utilisent leur peau pour confectionner des vêtements, des bottes, des kayaks. Si on racle le poil, les pores se resserrent et la peau devient imperméable. C'est avec la peau ainsi préparée qu'on fait les bottes.

En beaucoup d'endroits, dans l'Arctique, les indigènes posent des filets dans l'eau pour attraper les phoques. Pendant la nuit ceux-ci ne distinguent pas les filets et accrochent leurs nageoires : ne pouvant plus remonter à la surface pour respirer, ils se noient. On peut parfois prendre quinze phoques, et même davantage, en une seule nuit, dans le même filet.

Une autre espèce de phoques est le « barbu ». Beaucoup plus fort et plus lourd que le phoque tacheté, c'est un animal extrêmement prudent, toujours sur ses gardes, car il craint les ours et les hommes. S'il flaire le moindre danger, il disparaît immédiatement dans son trou de glace. En raison de son poids et de sa taille, les indigènes ne peuvent le tuer dans l'eau ; ils essayent donc de le surprendre pendant son sommeil sur la glace. Tous les phoques dorment la tête sous le ventre et regardent en l'air très souvent. Pour s'en approcher sans être vu, l'indigène s'avance derrière un écran blanc.

Autrefois, pour tuer un phoque de cette taille, les chasseurs se servaient d'un harpon à patin. Le harpon, très plat et bien graissé, glissait à très vive allure sur la glace et s'enfonçait profondément dans le corps de l'animal endormi. Aujourd'hui, même s'il se sert d'un fusil de gros calibre, l'indigène doit tout de suite porter un coup mortel, sans quoi le phoque sautera dans son trou et disparaîtra.

La plus belle approche que j'aie jamais vue, c'est au camp d'Alpaliruk. Du haut d'une colline élevée j'observe un vieux chasseur qui rampe sur la glace vers un phoque tacheté. Il est vêtu entièrement de peau de phoque : parka, pantalons, bottes et moufles. Sa seule arme est un couteau de chasse très aiguisé. Il rampe vers sa proie qui, de temps en temps, lève la tête et regarde la forme qui s'avance. Le chasseur lève les coudes par moment pour imiter le phoque qui agite ses nageoires. Pendant trois heures il approche la bête sans méfiance, puis, quand il n'en est plus qu'à cinquante centimètres, il bondit, saisit une nageoire et lui plonge son couteau en plein cœur!

***

Je séjourne au camp d'Alpaliruk lorsque rentre un groupe d'indigènes avec des phoques récemment capturés. Dès que les chiens sont dételés et nourris, il y a distribution générale de phoque et tous s'asseyent pour bâfrer.

Les quatre indigènes de l'igloo que j'habite consomment 25 kilogrammes de viande. Avec leurs grands couteaux à lame courbe, ils prélèvent d'épaisses tranches de chair sur les corps étalés devant eux. De la main gauche, l'Esquimau porte à sa bouche un morceau de viande gros comme une tête d'homme et tout dégoulinant de sang ; il le saisit entre les dents et, avec son couteau, tranche sa bouchée si près de son nez qu'à chaque coup je ferme les yeux en voyant luire la lame devant son visage. A mesure que le repas s'avance, on délaisse le couteau pour ne plus se servir que des mains et des dents. Un tour de pouce, un coup d'ongle, et l'œil vitreux du phoque est dans la paume graisseuse d'Alpaliruk, qui, d'un geste rapide, fait disparaître cette friandise dans son gosier.

Je suis stupéfait de ce que peuvent faire les dents robustes des Esquimaux. L'étau des mâchoires, sous l'action des muscles, est bien plus puissant que n'importe quel couteau. Les dents des indigènes! Elles leur sont d'une utilité incroyable! J'ai vu des Esquimaux dévisser des couvercles de boîtes de fer-blanc avec leurs dents. J'ai vu des bottes de phoque gelées, si dures que je ne pouvais pas les plier, devenir souples et flexibles après qu'une femme indigène les eut mâchées. Leurs dents ne sont pas blanches, mais très solides : bien plantées et inébranlables, assez puissantes pour broyer un os.

Je ne comprendrai jamais comment les Esquimaux peuvent absorber d'aussi grosses quantités de viande. Vient cependant le moment où leur estomac refuse d'en ingurgiter davantage ; à contre-cœur, ils s'essuient la bouche sur une manche graisseuse, sucent leurs doigts sanglants et lèchent leurs mains poissées. Lentement, ils se laissent tomber sur le sol, de lassitude ; ils ne lèveraient plus un bras pour se sauver. Couchés au milieu d'entrailles ensanglantées, ils s'endorment — comme des bêtes, — gorgés de viande, après ce pantagruélique repas, sans penser au lendemain. Ils s'empiffrent ainsi un beau jour, mais, la semaine suivante, ils peuvent en être réduits à mâcher leurs peaux de phoque et les harnais de leurs chiens faute de vivres. Il est complètement inutile d'essayer de les persuader de mettre de côté de la nourriture.

« Que demain prenne soin de lui-même », répondent-ils.

Je me suis accoutumé maintenant à manger aussi de la viande crue ; bien que cela paraisse très froid à avaler, la quantité de chaleur et d'énergie que l'on absorbe est considérable ; un pudding au riz bien chaud brûle, certes, la gorge au passage, mais le corps n'en ressent aucun effet durable. On a émis l'hypothèse que cette nourriture presque entièrement crue préservait les indigènes du scorbut. Pendant les trois dernières années de mon séjour dans le Nord, je suis l'exemple des Esquimaux et mange toujours de la viande crue quand je suis en expédition.

***

NOEL. — Le vent me paraît d'une violence inaccoutumée. La maison craque ; aux murs, les objets se balancent et j'ai l'impression que le toit va être arraché d'un moment à l'autre. La neige s'est accumulée sur les fenêtres, la pièce est sombre, sinistre ; je ne saurais dire s'il est dix heures du matin ou du soir.

Tard dans l'après-midi arrive un groupe d'indigènes. Je prépare rapidement une tournée de thé et m'apprête à passer la nuit dans les ventes et les achats...

J'ai maintenant terminé mes affaires avec le premier indigène, et il ne me reste plus qu'à inscrire la date sur le registre. La date ? A ce moment-là, seulement, je m'aperçois que nous sommes le 25 ; c'est Noël... Je regarde tout autour de moi. Des indigènes emmitouflés de fourrures se serrent les uns contre les autres pour se réchauffer ; une lampe à pétrole projette des ombres grotesques sur les murs, et j'ai si froid aux doigts que je peux à peine écrire.

A onze heures et demie, je ferme le magasin et rapporte à la maison deux cadeaux de Noël pour les deux femmes qui travaillent dans le poste : un gros chandail de laine pour Kutakalook et un plaid pour Peeshooktook. Les deux femmes reçoivent ces présents avec joie, mais je vois bien qu'elles ne comprennent pas pourquoi je les leur ai donnés. Je me fais cadeau, à moi-même, d'une grande assiettée de fraises en boîte arrosées de lait condensé. Voilà mon « Joyeux Noël » !

Le vent a cédé et les indigènes se sont retirés dans leurs maisons de neige. Peeshooktook ronfle vigoureusement ; je rentre dans ma chambre et je prends un livre. A ma grande surprise, j'entends grincer la porte et Kutakalook entre. Elle est d'une propreté impeccable et a dû se donner beaucoup de mal pour parvenir à ce résultat. Son visage brun foncé fait un beau contraste avec ses éclatantes dents blanches : elle est vraiment séduisante.

Kutakalook est la plus jolie fille esquimau que j'aie encore rencontrée. De temps à autre, de jeunes chasseurs la demandent en mariage, mais elle refuse toujours. Elle travaille, depuis plusieurs années, comme servante au poste et apprécie le confort que cette vie lui apporte.

Elle m'apporte mon cadeau de Noël. Je comprends : en échange du chandail que je lui ai donné, elle m'offre son sourire et sa personne pour cette soirée de Noël.

On touche là un trait du caractère des Esquimaux : ils ne donnent jamais rien pour rien. Ils peuvent échanger une lime contre un tricot, ou un piège contre un chien, mais s'ils ne reçoivent pas immédiatement quelque chose après avoir donné quoi que ce soit, ils se considèrent comme créanciers. L'Esquimau se souvient de son débiteur et, tôt ou tard, il réclamera son dû, qui ne pourra lui être refusé.

L'Esquimau est communautaire : il partage son traîneau, ses femmes, ses chiens, tout ce qu'il possède. Il ne cherche pas un sens à la vie. Il se contente de vivre.

***

TEDDY. — Je trouve une nouvelle distraction : un jeune ourson. Les indigènes qui ont tué la mère quelques jours auparavant apportent le petit ours au poste. Don a justement reçu des instructions pour procurer des oursons à une ménagerie qui a passé commande à la Compagnie de la Baie d'Hudson ; il achète donc l'ours contre une livre de thé, une boîte de cartouches et une livre de tabac.

Au cours des semaines suivantes, l'ours est notre meilleure source d'amusement. Nous l'appelons tout simplement Teddy[1]. Il est tout petit à son arrivée, mais son appétit dépasse déjà celui des Esquimaux ; il n'est jamais rassasié ; c'est maintenant une de mes tâches d'aller à la chasse tous les jours pour le nourrir. Il semble avoir doublé de taille et de force en l'espace d'une semaine. Un jour, ce n'est qu'un petit ourson malicieux ; le lendemain, on devine que, comme sa mère, il pèsera un jour 500 kilogrammes. A cet âge si tendre, il mange son petit phoque tous les matins.

Don le garde dans sa chambre à coucher comme mascotte. Roulé en boule au pied du lit, il reste là presque tout le temps. Une fois par jour nous le conduisons à une mare près du poste et le lavons. Les chiens nous suivent dans cette expédition, guettant l'occasion de le tuer. Les indigènes eux-mêmes ne l'approchent jamais ; mais, s'ils pouvaient faire ce qu'ils voulaient, ils le mangeraient en moins d'une demi-heure. Nous devons former un trio comique : un ourson tirant sur une grosse chaîne et s'efforçant d'échapper à la poigne de deux homme blancs.

Un soir en rentrant dans sa chambre, Don constate que Teddy s'est livré à un petit jeu de son invention. Les couvertures du lit, les rideaux de la fenêtre, les vêtements de Don et ses souliers sont arrachés et mis en pièces. C'est la fin de la carrière de Teddy comme mascotte de chambre à coucher ; nous le transférons sous le porche en l'enchaînant au mur. Là encore, à sa façon, il se crée des distractions. Dès qu'il entend les aboiements des chiens annonçant l'arrivée de traîneaux indigènes, il se tapit derrière la porte de manière à n'être pas vu des visiteurs. Sans méfiance, l'indigène ouvre la porte et la referme derrière lui. Teddy, qui guette cet instant, bondit aux pieds de l'indigène et fait ses dents sur les bottes de phoque. L'indigène n'a qu'une idée : sortir au plus vite. Mais, invariablement, Teddy prévient son geste et s'installe devant

1. Nom donné habituellement par tous les enfants à leur ours en peluche.

la porte. Criant et hurlant, l'indigène grimpe sur le coffre à charbon, serré de près par Teddy. A ce moment, Don et moi sommes en général prévenus qu'un indigène est arrivé — grâce à Teddy — et nous nous hâtons de venir le délivrer.

La carrière de Teddy comme portier est de courte durée ; il devient dangereux, et les indigènes ont peur de venir traiter leurs affaires à cause de lui. Alors nous lui aménageons un enclos devant la fenêtre de la cuisine. Mais cette installation n'a qu'un temps. Teddy découvre vite qu'il peut franchir l'enclos. Enfin, avec des planches de cinq centimètres d'épaisseur nous lui construisons un abri couvert, à petite distance de la maison. Nous nous donnons beaucoup de mal pour le faire solide ; nous ménageons même un panneau à glissière pour le nourrir. Notre travail accompli, nous sommes assurés, Don et moi, que Teddy n'aura plus l'occasion de s'amuser à nos dépens et qu'il sera lui-même en sécurité jusqu'au passage du bateau.

Une nuit, je suis réveillé par les aboiements des chiens. Je comprends tout de suite qu'il s'agit d'une bataille. Don est déjà debout quand je descends et nous sortons, armés de gourdins et de fouets. La nuit est très noire, mais le vacarme des chiens, excités comme des fous, nous indique que la bataille a lieu du côté de l'abri de Teddy. En trébuchant dans l'obscurité, nous nous y précipitons.

Les quelques minutes suivantes se passent à distribuer des coups de fouet, de toutes nos forces, aux chiens qui se battent dans le noir ; ils finissent par s'enfuir devant le barrage infranchissable que nous formons. Jusqu'à présent nous n'avons pu nous rendre compte de la cause de la bataille, mais nous pensons bien qu'il y a du Teddy là-dessous. Pauvre Teddy! Il a été complètement dévoré par les chiens ; tout ce qu'il en reste ce sont ces quelques touffes de poil blanc. Comment les chiens ont-ils pu pénétrer dans l'abri? Le mystère ne sera jamais éclairci.

Nous sommes très affectés de la perte de Teddy, surtout Don qui s'était attaché à sa mascotte. Quelques jours plus tard, les uns après les autres, les chiens commencent à revenir. *Niumalook* se couche sur le ventre et me regarde avec des yeux suppliants. Teddy était son ennemi naturel et la nature exige la survivance du plus fort. J'aurais pu le battre pour avoir brisé l'enclos ; mais je n'ai plus rien à faire maintenant qu'à lui pardonner, et je lui caresse la tête. Il remue la queue et se remet sur ses pattes ; il sait qu'il a mal agi mais qu'il est pardonné. Une chienne ne revient pas, c'est *Puppygutuk*. Teddy l'a sans doute si grièvement blessée qu'elle a succombé à ses blessures ; je n'ai jamais retrouvé son corps.

RONALD CAMPBELL

(TRADUCTION C. DU RAMIER)

POÈMES

Entre le ciel et l'air ce n'était rien qu'un arbre,
Ferme, serein et nu comme le sont les marbres,
Un jet pur, élancé sur le ciel, qui laissait
Ses rameaux retomber comme plie un bouquet.
Ce n'était — dans le mince et le pâle intervalle
De l'hiver qui s'en va, du printemps qui s'avance —
Qu'un arbre sur l'espace et cet arbre, pourtant,
C'était celui-là seul, son dessin, son élan
Que j'eusse aimé donner, ce soir-là, pour modèle
Quand finit mon ouvrage, à mes vers, à mes rêves :
Afin que, par delà la glace, les hivers,
Chaque cœur y sentît frissonner, à travers
Les rameaux retenant leur sève remontante,
Un peu de ta douceur, proche Printemps, présente!

***

L'homme jeune a mordu à la vie comme mord
L'enfant, dans l'abricot, dans la pêche ou la prune,
Mais sa faim et sa soif ne seront pas encor
Apaisées, qu'il aura, sous les sucs et les pulpes,
Touché le noyau dur qu'il lui faudra cracher,
Cracher, ayant le goût de l'été dans la bouche,
Cracher, en se disant qu'il n'a rien su garder
Et qu'il n'a plus de fruits pour son reste de route.

***

Printemps, printemps léger, tu reviens. Et ta main
Habile recréant chaque fleur tu repeins
Et fardes en riant les traits de la campagne ;
Et même, par moment, dans les banlieues sans âme,
Ainsi qu'un blanc caillou sur une eau ricochant,
Ton caprice, printemps, attache, en se jouant,
A quelque mur lépreux, à quelque jardin sale
Le rose délicat d'un pêcher plein de grâce!

***

Si quelque chose, Hiver, est dur et me fait peur
En toi, ce ne sont pas tes cruelles froideurs,
Ni même tes couchants, en Janvier, lorsque saigne
Le ciel comme une bête égorgée et que traînent
Sur tes nuages blancs des ruisseaux pourpres, c'est
L'azur entre deux nuits comme un oiseau glissé,
Le sourire, à nouveau, sur la terre étonnée,
D'une exquise, troublante et fragile journée,
C'est le fleuve plus bleu que la fleur bleue du lin,
Un si jeune, si frais, si délicat matin
Que l'œil cherche l'œillet, la tulipe et la rose
Dans le jardin gelé, au bout des branches closes ;
Et que dans notre cœur, à la mort résigné,
Aigus, se sont soudain réveillés les regrets
Et qu'il nous va falloir, amour du jour, te vaincre
Encor, vieil incendie aux flammes mal éteintes!

GUY LAVAUD

IL Y EN A QUI N'ONT PLUS RIEN...

On avait une maison,
Un jardin avec des branches,
Et puis dans chaque saison
On avait tant de dimanches...
On avait de la brioche,
On avait même du pain!
... Ça fait mal comme un reproche
Quand on y pense soudain...

On n'a plus rien, c'est la guerre,
C'est la guerre, on n'a plus rien...

On avait dans son armoire
Beaucoup de linge bien blanc,
Des piles — à n'y pas croire —
De beaux draps brodés, en rang.
On avait de vieilles caves
Pleines d'ombres et d'odeurs
Où se recueillaient les Graves
Qui fêtaient tous nos bonheurs.

On n'a plus rien, c'est la guerre
C'est la guerre, on n'a plus rien...

On avait de grands garçons
Qui caressaient leurs promises
Et qui trompaient de chansons
Nos vieillesses toutes grises.
C'était pour voir les étoiles
Que l'on regardait le ciel.
Le feu qui ronflait aux poêles
Etait durable et réel.

On n'a plus rien, c'est la guerre,
C'est la guerre, on n'a plus rien...

On avait des quiétudes,
De l'espoir et du loisir,
On avait des habitudes,
Et tout le temps pour mourir.
On avait des désirs sages
Mais qui nous tenaient bien chaud,
Des fêtes pleines d'usages,
Des enfants qui riaient haut.

On n'a plus rien, c'est la guerre,
C'est la guerre, on n'a plus rien...

On pouvait, en philosophe,
Cultiver son jardinet;
On avait, sans catastrophe,
Près de soi ceux qu'on aimait.
On pouvait croire à la vie,
Même croire à la bonté,
Et, sans honte, avoir envie
De repos et de gaîté.

On n'a plus rien, c'est la guerre,
C'est la guerre, on n'a plus rien...

On avait le temps — c'est drôle —
D'avoir une âme, souvent;
De rêver sur une épaule,
D'écouter pleurer le vent.
On avait le temps de suivre
La verte éclosion des bois;
Et lorsqu'on aimait un livre
De le relire dix fois.

On n'a plus rien, c'est la guerre,
C'est la guerre, on n'a plus rien...

On avait des morts bien douces
Que veillaient des parentés ;
Et l'on pouvait, sous des mousses,
S'offrir des perpétuités.
Et, pourrissant dans des chênes
Confortables et vernis,
Dans des constances sereines
Attendre les paradis.

On n'a plus rien, c'est la guerre,
C'est la guerre, on n'a plus rien...

SUZANNE DRET

CHANSON POUR LES FEMMES ABANDONNÉES

Pour aller à d'autres conquêtes
Nos amoureux se sont faits beaux
Ont mis leurs chapeaux sur leurs têtes
Ont mis nos cœurs à leurs chapeaux.

Puis pourvus de tous leurs attraits
Nous ont claqué bien fort les portes
Et sont partis tout guillerets
D'être libres de nos escortes

Avons pris nos tapisseries
Avons pris aussi nos mouchoirs
Avons pleuré leurs tromperies
Avons brodé nos désespoirs.

Mais mes sœurs reprenons courage
J'ai le pressentiment qu'un jour
Ils reviendront dans nos parages
Tous ceux que nous aimons d'amour

Au moins pour jouir de nos défaites
Nous montrer qu'ils sont toujours beaux
Qu'ils ont leurs chapeaux sur leur têtes
Et d'autres cœurs à leurs chapeaux.

VAGUES

Vagues, vagues des feuillages
Lourdes du poids des nuages,
Vagues, vagues des soirs trop denses
Lourds du poids de trop de silences
Vague de l'ennui qui naît
Vague de l'ennui qui n'est
Que de la peine qui meurt.
Vague de l'ennui qui meurt
Et de la peine qui renaît.

CHANTAL DE GODLEWSKA

***

A la rivière je murmure « ma belle eau »,
Comme si je disais « mon âme » à une femme,
Comme si près de moi des oreilles de dame
Ecoutaient mon amour soudainement éclos.
Tes jupes en marchant font un bruit de feuillage.
Rivière, je te prends par la taille. Partons!
Le vent va te nouer les cheveux au menton
Et glisser une main sous ton pâle corsage.
Allons! Je te suivrai jusqu'aux soleils perdus
Cherchant la terre en vain pour y poser leurs têtes.
Loin des volets pleins d'yeux et des pas trouble-fête,
Nul n'éteindra l'espoir dont je serai mordu.
J'irai, buvant le froid quand les phares s'allument,
Oublier l'écriture et les noirs encriers.
Ah! Ris donc, ma rivière! Ah! Nuages, riez!
Je vois naître déjà les ailes dans l'écume.
Le fleuve peut tourner encore douze fois;
Je sais bien que la mer est cette voix très basse
Et que veillent au bord des brumes de la passe
Des mâts, des mâts dansants, derrière un dernier toit.

***

Bulles, bulles d'argent, bulles des xylophones,
Bulles, bulles, bercez mon sommeil entrouvert!
Bulles, volez sans fin! Globes rouges et verts,

Enchantez de vos feux la nuit de Perséphone!
Au pied de l'escalier des mondes à l'envers,
Attirez par vos chants les reines somnambules!
Sonnez, tintez sur les dalles du vestibule
Où luisent des miroirs plus pâles que l'hiver,
Du vestibule glauque où les veilleuses brûlent
Parmi le rougeoiement fantasque des fagots
Pour vous guider, bulles de pourpre et d'indigo,
Poissons qui prenez peur sitôt que la pendule,
Egrainant les colliers d'un rêve rococo,
Rabâche le passé dont meurt sa tête creuse!
Bulles, rebondissez sur les herbes frileuses,
Réveillez de vos jeux la conque des échos!
Bulles, sortez du fond de la mer lumineuse,
Des mystères de nacre où gisent les trésors
Et qu'entre les hublots pleins d'algues votre essor
Jaillisse au doigt léger des sirènes plongeuses!
Pleuvez sur les toits gris et sur les dômes d'or,
Bulles de cristal pur qui tombez des étoiles,
Et que tous les chasseurs trempés jusqu'à la moelle
Vous suivent sur la plaine à grands souffles de cors!
Bulles, boulets sauveurs, bulles, crevez la toile
Où est peinte l'horreur d'un monde finissant!
Délivrez les dormeurs des images de sang
Et que le paradis à l'aube se dévoile!
Sinon, bulles, sinon, aucun spectre innocent
Ne fera plus jamais sa ronde monotone
Et je ne verrai pas l'ombre de Perséphone
Chercher hors des Enfers un ciel rafraîchissant.

LOUIS ROCHÉ

Un été sans spectacles. — Une gestion difficile. — Les succès obligatoires. — Histoire d'une commission et de deux subventions. — Projets pour la saison prochaine. — Les classiques à la mode.

L'ÉTÉ n'est plus ; cet été brûlant où Paris respira à peine entre ses arbres altérés et ses maisons vides. Point de spectacles pour les étrangers en visite. Tout est à présent clos au mois d'août : les fournisseurs et les artistes se reposent. Point même de ces tournées qui jadis se promenaient de casinos en casinos et donnaient aux petites plages l'occasion de revoir des spectacles de Paris avec des distributions de province. C'est que les casinos n'ont plus le moyen d'entretenir des troupes, fussent-elles de passage. L'État met la main sur les bénéfices de la cagnotte et n'en laisse qu'une part si mince aux tenanciers qu'ils ne songent ni ne peuvent en faire bénéficier la station dont ils ordonnent les plaisirs. Il faut la somptuosité de Deauville pour prendre à demeure pendant trois semaines les ballets des Champs-Élysées et offrir aux rives normandes la présence ailée de mademoiselle Nathalie Philippart, de mademoiselle Skorik, de M. Babilée et de leurs camarades. Entre *le Rendez-vous* et *les Forains*, M. Jacques Thibaud, à la veille d'un dix-neuvième voyage en Amérique, et M. Georges Enesco, après une absence de huit années assurèrent leurs fidèles qu'ils étaient toujours des maîtres et que leur art n'avait pas faibli. Mais peu de théâtre durant ces soirées : mademoiselle Gaby Morlay fit une apparition dans *Valérie*, une comédie inoffensive qu'elle se plaît à jouer, et si madame Madeleine Renaud et M. Jean-Louis Barrault furent inscrits à l'affiche de la saison, ce fut pour la présentation d'un gala où M. Aimé Clariond figurait le duc de Morny. M. Aimé Clariond, culotté de soie, barbiche au menton fut un duc de Morny plein de conviction. Mais il n'avait que quelques mots à dire et souper ensuite avec de ravissantes personnes en robes d'organdi blanc à faire rêver Musset.

L'été donc, à présent, le théâtre chôme. Quelques vedettes tournent des films et d'autres préparent leur saison d'hiver. Ces préparatifs, lorsqu'ils se doublent de responsabilités matérielles (telles qu'en assument M. Louis Jouvet et M. Jean-Louis Barrault), posent des problèmes ardus. La direction d'un théâtre a toujours comporté une part de risque ; mais un succès suffisait à compenser les insuccès. Ainsi, les directeurs pouvaient-ils tenter leurs chances avec des débutants et se donner l'élégance de spectacles originaux. Aujourd'hui, les frais sont tels qu'ils obligent un directeur au succès intégral et constant. M. Louis Jouvet n'a pu monter, par exemple, *la Folle*

de Chaillot qu'avec l'appoint d'une subvention et la détaxation d'une partie des droits fort élevés — ils ont été récemment abaissés — que les salles payaient alors à la ville de Paris et à l'État. Le spectacle a connu une faveur extrême : des salles pleines durant plusieurs mois. En dépit de ce soutien et de cette réussite, les bénéfices furent minimes. C'est-à-dire qu'un spectacle de qualité, joué par une troupe nombreuse constitue une entreprise devant laquelle la plupart des directeurs hésitent légitimement.

Qu'on ne soit pas surpris de les voir se tourner vers les recettes sûres, celles que leur apportent des vedettes appréciées et des pièces ayant déjà fait leurs preuves. Des pièces ayant déjà fait leurs preuves : c'est-à-dire des pièces étrangères dont la carrière a été fructueuse dans leur pays. Des vedettes appréciées : c'est-à-dire des comédiens et des comédiennes dont le cinéma a constitué ou étendu la renommée. Ces tendances créent une exploitation particulière du théâtre et risquent de peser sur son développement régulier et son originalité. Il est, certes, naturel, il est souhaitable d'applaudir en France des pièces étrangères éminentes. L'impulsion de l'art dramatique à la fin du XIXe siècle fut, pour une grande part, déterminée par les initiatives de Lugné Poe et d'Antoine ; ce sont eux qui firent connaître au public Ibsen, Bjorson, Strindberg, Maeterlinck, Gérardt Hauptmann ; et cette connaissance stimula les écrivains. Mais il est clair que les pièces étrangères auxquelles les directeurs d'aujourd'hui demandent des succès sans aléas n'appartiennent pas aux auteurs difficiles, que ce sont des pièces « commerciales » qu'ils s'en vont chercher à Londres ou à New-York et que cette floraison de petites comédies américaines, de pièces policières, ou de succédanés de films répandrait à la longue sur la scène française une insupportable atmosphère de fadeur et de médiocrité.

***

La question des vedettes constitue un autre obstacle au développement normal de l'art dramatique. La plupart des auteurs et des directeurs sont assujettis à présent aux conditions des artistes. Non pas tant à leurs exigences matérielles qu'à leur disponibilité. Ce sont les vedettes de cinéma qui font recette au théâtre, et lorsqu'un artiste rencontre d'abord son succès au théâtre, il ne tarde pas à être annexé par l'écran. L'auteur a grand mal à « distribuer » son œuvre : quand la comédienne dont il a besoin est libre, le jeune premier ne l'est plus. Ou bien c'est le directeur qui a pris d'autres engagements. Il devient, pour un débutant et même pour un auteur déjà connu, tout à fait difficile de faire jouer une pièce en étant assuré d'avance de son interprétation. L'exploitation du théâtre, dans ces conditions, est une entreprise pleine de risques, et le beau métier d'auteur une vocation tourmentée.

***

Quels sont les remèdes à ces graves inconvénients ? L'un de ceux auxquels on a immédiatement pensé est un soutien officiel accordé aux spectacles qui le méritaient. Une somme annuelle de neuf millions fut votée au titre de subventions pour les théâtres non officiels, cette subvention entraînant

une détaxation importante pour les spectacles qui en bénéficiaient. La Commission fut établie à la Direction générale des Arts et des Lettres et ses membres nommés par le ministre. Elle comporta de droit le directeur général des Arts et des Lettres, M. Jacques Jaujard ; le titulaire de la direction des Théâtres, mademoiselle Laurent ; le président de la Société des Auteurs dramatiques ; les directeurs des théâtres nationaux ; les représentants de certains groupements professionnels comme M. Renoir ; des auteurs dramatiques, comme M. Jean Cocteau ; des critiques comme M. Robert Kemp, et le signataire de ces lignes. La Commission se réunit à peu près chaque quinzaine durant une matinée entière. Ajoutons pour l'édification du public que cette tâche assez assujettissante ne comporte aucune rétribution d'aucune sorte, sauf la satisfaction qu'on y trouve — elle n'est pas médiocre — de servir le théâtre quand on l'aime.

Mais une telle Commission fut bientôt l'objet d'ardentes sollicitations. Les directeurs de théâtres, les auteurs, dès lors qu'il s'agissait de trouver auprès d'elle les possibilités de créations qu'ils n'eussent pu accomplir sans elle, réclamèrent chacun leur part de ce mince trésor. « Pourquoi cette pièce et point la mienne ? » « Pourquoi ce théâtre et pas le mien ? » Le jeu des influences, les camaraderies s'exercèrent non pas sur la Commission dont les jugements sont indépendants et dont les décisions ne constituent d'ailleurs que des propositions au ministre, mais contre elle. La direction des Théâtres se vit accuser dans les petits journaux de partialité et de machinations. On écrivit le mot « scandale ». Un journal imprima, un soir, ce titre sensationnel : « Hercule Bourdan va nettoyer la Commission d'Augias... » M. Pierre Bourdan, qui n'est pas herculéen, qui est d'abord un écrivain libéral, un homme de goût et un ministre qui fait ce qu'il peut, n'eut pas à retrousser ses manches. Mais c'en était assez. Nous fîmes connaître à M. Jaujard que si cette Commission devait entraîner ces intrigues extérieures et ces polémiques, nous demanderions sa suppression. Il n'est pas plaisant de consacrer des matinées entières à des dossiers et à des choix, des nuits aussi à des lectures de manuscrits pour ne recueillir finalement que des contestations et des amertumes. N'eût été le plaisir de soutenir de temps en temps un débutant, tel que M. Clavel et ses *Incendiaires*, ou un spectacle estimable, nous aurions prié le ministre de garder ses millions ou de les faire distribuer par de nouvelles bonnes volontés.

Le grand reproche fait à la Commission fut d'avoir accordé à titre d'avance (car elle fut remboursée) une subvention pour la reprise du *Sexe faible* et d'avoir soutenu de ses deniers les spectacles de M. Jean-Louis Barrault. Nous avions appuyé personnellement ces engagements de la Commission et nous ne regrettons pas de l'avoir fait. Eh ! certes, il eût été facile de dire à M. Jean-Louis Barrault : « Vous quittez la Comédie-Française bruyamment quand cette maison périclite et vous venez nous demander un effort officiel pour des spectacles qui vont lui faire concurrence. Vous avez voulu partir ? Courez seul votre chance !... » C'eût été peut-être là de légitimes représailles, mais ce n'eût pas été aimer le théâtre. Quand M. Jean-Louis Barrault vint défendre devant la Commission sa demande de subvention, en définissant son programme, nous eûmes le sentiment qu'il allait verser un merveilleux élixir à la scène française et ajouter un charme de plus à Paris. Allions-nous lui refuser, nous refuser cette chance ? Nous ne l'avons pas pensé. Ni M. Robert

Kemp avec nous, qui porte tant d'affection à la Comédie-Française, mais aussi tant de sensible attachement au théâtre. Et nous demandâmes au ministre la subvention sollicitée par M. Jean-Louis Barrault. Son effort, ses représentations n'eussent sans doute pas été possibles sans cet appoint. En cas de refus, M. Jean-Louis Barrault n'eût pas été en peine de trouver des engagements et de tourner des films, mais nous aurions été privés d'un des meilleurs agréments de la saison et de la constitution d'une troupe dont on peut beaucoup espérer.

Pour *le Sexe faible*, la cabale fut vive. La pièce comporte une importante distribution, un plateau onéreux, impossible à soutenir avant que la nouvelle loi de finances n'eût ramené la taxe des théâtres à un taux supportable. M. André Brulé, directeur de la Madeleine et président du Syndicat des Directeurs de théâtres, vint en personne (il était, ès qualité, membre de la Commission) défendre sa demande. Si nous la lui refusions, la reprise n'aurait pas lieu. M. Jean Cocteau était apparu à cette occasion pour servir la mémoire d'Édouard Bourdet. On le revit encore deux ou trois fois, séduisant et distrait, dessinant sur son buvard des belles et des bêtes, comme un écolier qui attend la fin de la classe M. Roger Ferdinand, chargé par les auteurs d'un message précis, assistait, lui aussi, à cette séance : il souhaitait que, dorénavant, aucune subvention ne fût accordée à une « reprise ». Ainsi, pas d'aide au *Sexe faible*. M. André Brulé fit valoir qu'une vingtaine d'artistes allaient vivre une saison entière de cette reprise, que les directeurs de théâtres, faute d'être encouragés, finiraient par ne plus monter que des pièces à moindre frais, ne comportant que quatre ou cinq rôles et qu'à ce train bon nombre d'acteurs se trouveraient sans emploi.

Cet argument était valable ; pourtant, ce ne fut pas lui qui nous détermina, mais l'œuvre et le souvenir d'Édouard Bourdet, le sérieux dévouement qu'il avait apporté au Théâtre-Français pendant qu'il l'administrait. Le théâtre, sauf quelques chefs-d'œuvre, est l'expression d'art la plus éphémère qui soit. Un livre — ne fût-il qu'une curiosité, que l'expression d'une mode — se réédite bien plus aisément qu'une pièce ne revoit les feux de la rampe. Il est des milliers et des milliers de pièces ainsi ensevelies, parmi lesquelles il doit s'en trouver de plaisantes et de fortes. Mais quel directeur, sans y être aidé, fouillera dans cette hotte et prendra le risque d'animer sa trouvaille ? Édouard Bourdet méritait mieux que ce prompt oubli auquel nous allions le condamner. A titre exceptionnel, et en donnant à notre décision une valeur d'hommage, nous accordâmes une subvention à la reprise du *Sexe faible*. Il y eut des protestations. On nous accusa de dilapider les fonds de l'État, de jouer avec les millions des contribuables. Ce n'était pas sérieux. La reprise du *Sexe faible* fut un succès. Elle a permis à un théâtre d'afficher, durant une longue saison, une comédie brillante et de faire connaître au public d'aujourd'hui des mœurs d'hier et le talent d'un auteur moraliste. Si c'est à refaire demain, nous soutiendrons les mêmes causes. Rien de plus juste que de tendre la main à des débutants ; mais le talent consacré vaut aussi d'être encouragé dans des circonstances où il dépend de notre soutien qu'il s'exprime.

***

Nous nous sommes étendus sur ces détails qui appartiennent à la vie matérielle du théâtre, à ses conditions d'exploitation. Certes, il vaudrait mieux

que le théâtre vécût de ressources normales, qu'il n'y en eût aucun de subventionné et que chacun d'eux courût sa chance selon ses mérites et les hasards du métier. Mais ce n'est pas la loi du jour. L'État, pour subvenir à ses charges, retarder ses faillites, rend impossibles certaines exploitations par les impôts dont il les grève ; mais, pour les empêcher de disparaître trop vite, il leur rend en partie d'une main ce qu'il vient de leur reprendre de l'autre. Ainsi assujettit-il à son administration quantité d'entreprises dont il serait important qu'elles demeurassent libres, absolument, de toute intervention. Le théâtre n'a rien à gagner à cette dépendance qui peut réduire un jour son activité à une ou deux scènes officielles, en attendant que toute la littérature soit dirigée. Quel que soit alors le libéralisme du ministre en place, cette éventualité nous paraît détestable... Du moins, le système actuel, pour si imparfait qu'il soit, comporte-t-il encore des garanties d'indépendance — indépendance dont M. Jaujard, le directeur des Arts et des Lettres, maintient le principe avec autant de tact que d'assiduité.

***

Cependant, la saison prochaine s'annonce brillante — et classique. Louis Jouvet va donner une réalité à l'un de ses plus anciens projets : monter et jouer le *Don Juan* de Molière. Comment n'attendrait-on pas un noble agrément de cette réalisation. De son côté, Jean-Louis Barrault, non moins fidèle à Molière, montera *Amphitryon* qu'on n'a point vu représenter sur une scène française depuis bien des années. *Le Procès*, de Kafka, dans la version qu'il en a écrite avec M. André Gide, une pièce sur la peste dont il avait composé la péripétie avant que M. Camus n'ait publié son roman (et dont M. Camus, précisément, a accepté d'écrire le dialogue) compléteront, avec un acte inédit d'un débutant, le programme du théâtre Marigny. Aux Mathurins, M. Marcel Herrand jouera *le Misanthrope*, que M. Pierre Dux doit interpréter à la Comédie-Française dans une mise en scène nouvelle. On ignore le programme détaillé de notre illustre Maison. Peut-on lui rappeler que le bicentenaire de la mort de Le Sage y pourrait être célébré à la fin du mois de novembre ? A défaut de *Turcaret*, M. Pierre Dux, de retour au sein de la troupe, ne pourrait-il interpréter *Crispin, rival de son maître* ? Ce n'est qu'un acte. L'entreprise n'est pas au-dessus des moyens de la Compagnie à laquelle M. Pierre-Aymé Touchard va fixer dorénavant son activité.

On annonce d'autres spectacles : des nouveautés. Deux pièces de M. Marcel Achard, une comédie de M. Jean Anouilh. Enfin, mademoiselle Marie Bell va présenter et jouer à la Madeleine la pièce de M. François Mauriac, *Passage du Malin*, dont elle vient d'offrir la primeur à l'Amérique du Sud. Malgré les difficultés d'exploitation et la dureté des temps, le théâtre français demeure vivant et tourne, dans ses meilleurs éléments, vers une tradition classique. Avec un tel programme, l'hiver ne comptera pas que des soirs moroses : il en sera de plaisants.

GÉRARD BAUER

BILAN *d'une Nation*, de John dos Passos *(Le Pavois)*, élégamment traduit par Jean Castet, est un des livres les plus vivants, les plus nourris de faits et d'expérience qu'on puisse lire sur les États-Unis. En 1943-44, l'auteur a accompli un grand voyage d'enquête au travers de son pays. Il en a rapporté cet important ouvrage qui est un modèle d'objectivité. Attentif à recueillir les témoignages contradictoires, dos Passos évoque des hommes, relate des faits, transcrit des observations ; il ne formule jamais de conclusion. Le lecteur se livre en toute liberté à cet exercice et, c'est sans y être sollicité, qu'il sent grandir son admiration non seulement pour l'extraordinaire effort accompli par les Américains pendant la guerre, mais aussi — ce qui a une valeur plus durable — pour l'ardeur au travail, le patriotisme et l'indiscutable idéalisme qui l'ont inspiré.

Au lendemain de l'attaque japonaise, des ateliers et des usines nouvelles se sont édifiés partout aux États-Unis. Dos Passos a commencé par visiter de nombreux chantiers de construction navale. De tous côtés, dans le Maine, en Louisiane, sur la côte du Pacifique, ils surgissaient sur les rivages. Pour résoudre le problème de la main-d'œuvre on avait battu le rappel des vieux ouvriers et dressé des instructeurs qui, à leur tour, formaient à une cadence accélérée, des fraiseurs, des tourneurs, des menuisiers, des charpentiers. Tout le monde changeait de profession : les fermiers devenaient mécaniciens, les femmes manifestaient des aptitudes particulièrement brillantes dans la soudure. « *Au bout de quatre jours*, dit un contremaître, *des couturières vous soudaient deux feuilles d'acier aussi tranquillement qu'elles posent une pièce sur un habit.* »

Ces créations d'industries nouvelles n'ont été réalisables que grâce à une organisation excellente, mise au service de conceptions hardies. Dans l'Oregon, dos Passos a visité une ville de trente-cinq mille habitants créée autour d'un vaste chantier naval. « *Il y a dix-huit mois*, lui explique-t-on, *il n'y avait ici que des plages de vase.* »

Dans les usines de métallurgie, d'armements, de constructions aéronautiques, même ardeur fiévreuse. Voici une usine d'appareils de pilotage ; on y travaille douze heures par jour, sept jours par semaine. Pas d'horloge enregistreuse. « *Ceux qui viennent ici s'engagent à travailler le plus qu'ils pourront.* » Et ils tiennent parole : si un ouvrier donne des signes de fatigue, le patron lui paie quinze jours de vacances en Floride. C'est évidemment une usine modèle. Le directeur d'une usine d'automobiles à Détroit trouve que les choses ne vont pas si bien. Il se plaint de l'absentéisme — et constate une baisse de rendement à certaines heures de la journée. Mais, dans l'ensemble du pays, le travail accompli est « énorme ». « *Nom de Dieu, ils sont admirables,*

les gens d'ici », conclut un industriel de San-Francisco, après avoir évoqué l'effort accompli en Californie.

Les ouvriers s'intéressent à leur tâche. Dans une usine automobile ils ont présenté cent quarante mille suggestions. On en a retenu treize cents. L'économie réalisée grâce à ces perfectionnements a été de 2 millions de dollars. Il y a un peu de tirage pour les salaires comme partout, mais pas trop : ceux-ci ont été, du reste, sensiblement augmentés pendant la guerre. Le salaire moyen est de 57 dollars par semaine. Dans un charbonnage de Pensylvanie, 50 dollars. Ce qui est particulièrement important à nos yeux, c'est que les dépenses alimentaires n'absorbent que 28 p. 100 de ces gains. Les communistes ont pris parti contre ces hauts salaires. Ils redoutaient qu'ils n'éloignassent l'heure de la Révolution. Crainte justifiée : à San-Francisco avant la guerre, c'était « capital contre travail ». Depuis, « concorde ».

Pour construire leurs usines, leurs champs d'aviation, les Américains ont transformé les paysages. Les bulldozers ont bouleversé des champs, des plantations. On a utilisé des tanks spéciaux pour abattre des forêts. Ces travaux ont provoqué d'énormes migrations d'hommes. D'une façon générale, il y a eu afflux des campagnes vers les villes. Du coup, plus une chambre dans les hôtels : on organise des dortoirs dans les bureaux et les salles de bains. Autour des usines on a vu se poser sur le sol des cités de maisons préfabriquées — ou se former des agglomérations de roulottes. Dos Passos nous fait pénétrer dans beaucoup d'intérieurs : presque tous sont nets, astiqués, brillants, maritimes. Seule exception notée : certaines régions du Sud où l'on a continué, du reste, à ne pas travailler. *Là, les gens vivent dans un état de dégradation étonnant. La plupart se laisseraient mourir de froid plutôt que de casser un peu de bois pour faire du feu. C'est Tobacco Road...* Ailleurs, on a généralement la passion du home. Être propriétaire de sa maison : un rêve ! (Rêve pour campagnes et petites villes, bien entendu.) « *Un homme qui a lutté et économisé pour construire sa maison, vous pouvez être sûr qu'il fera un bon citoyen* », dit un des enquêtés de dos Passos.

Pourtant, l'Américain n'est jamais enraciné. Toujours prêt à changer de profession. Dans les trains, dos Passos cueille les confidences. Chacun se montre disposé à raconter sa vie. La plupart des hommes ont fait dix métiers. Ils sont encore prêts à changer de contrée comme de profession. Tout Américain conserve un peu d'esprit « pionnier ». Il s'est arrêté ici il y a cent ans ; s'il le faut (et même s'il ne le faut pas), il est disposé à aller ailleurs. Mais, pour le métier qu'il pratique il a presque toujours une vraie passion. On en a vingt exemples dans les entretiens relatés par dos Passos. Un contremaître s'exalte pour la déshydratation des légumes, un ingénieur pour les tunnels, un autre pour le contre-plaqué. Un marchand de chewing gum se transforme en fraiseur : il devient aussitôt un fraiseur militant, un fraiseur fanatique. Aux U.S.A., on travaille rarement avec dégoût.

Dos Passos nous fait visiter beaucoup d'exploitations agricoles. La main-d'œuvre y est très souvent nomade : équipes qui se transportent par camions. C'est l'industrialisation de l'agriculture. Naturellement, les fermiers ont un amour ardent pour les machines. Amour justifié. Voici une moissonneuse, elle fait le travail de vingt hommes. L'instrument nous est présenté dans le

Wisconsin. C'est là que vivent « les enragés du maïs ». Tous se livrent à des calculs savants pour améliorer le rendement. Leur ambition : avoir des sillons de seize cents mètres d'un seul trait. La plupart des exploitants réussissent et possèdent des voitures qui nous paraîtraient splendides. L'un d'entre eux, propriétaire d'un domaine moyen, a mis 25.000 dollars de côté en deux ans. Les *farm-bureaux* font de bonne besogne. Dans certains États, ils ont monté de grandes coopératives de consommation qui fonctionnent à la satisfaction générale. Les réunions des farm-bureaux déchaînent d'ardentes discussions techniques ; mais on n'y fait jamais de politique. L'Américain considère les faits — et il a la sagesse de les considérer sans esprit de parti.

Dos Passos s'arrête longuement à Washington. Visite au président Roosevelt, qui tient une réunion de presse. « *Il est de belle humeur. Pendant le déjeuner, on lui a annoncé la conquête d'une île.* » A la Maison Blanche, on a l'orgueil de la simplicité républicaine : héritage de Jefferson. A la Chambre des Représentants, notre voyageur écoute une jolie dame qui s'est emparée de la tribune. Elle fait un excellent discours sur la politique extérieure. A la sortie, le portier soupire. « *Elle a eu le plaisir de s'entendre parler. Si vous voulez mon avis, c'est le seul plaisir qu'elle aura jamais.* » Au Sénat règnent la courtoisie et le self-respect. Maintien digne, cadre digne : restaurant à dômes, colonnes et statues. « *On se prend pour un Américain d'il y a dix générations.* » Et les bureaux ? Washington est une cité de bureaux. Le paradis des paperasses, des complications et des intrigues. Des influences mystérieuses étranglent des efforts généreux. Chacun travaille de son côté. Trop heureux quand quelqu'un ne travaille pas contre vous. Un grand fonctionnaire déclare qu'il passe 90 p. 100 de son temps à essayer d'obtenir la coopération des autres services. De ce point de vue, l'enquête de dos Passos est déprimante. Surtout elle laisse le lecteur perplexe : puisque tout va si mal à la « tête », comment le pays a-t-il réussi à organiser si brillamment son économie de guerre ?

Et la question noire ? Dos Passos a vu quelques leaders des « gens de couleur ». Les ouvriers blancs n'aiment pas à travailler avec les nègres. On doit séparer les équipes. Pourtant, dans l'Alabama les mécaniciens souhaitent avoir des manœuvres noirs. Mais ils n'acceptent pas de les voir s'élever. Ceux qui montent en grade ont des accidents. Une poutre leur tombe sur la tête. En Virginie, le personnel des autobus a déclaré qu'il abandonnerait le travail si l'on embauchait des employés noirs. « *La vie est difficile pour nous dans les villes*, dit un homme de couleur. *Nous payons nos loyers plus cher (25 p. 100). Il y a un théâtre pour les noirs, une chaîne de cinémas. Les autres spectacles nous sont interdits. Les restaurants noirs sont rares. Impossible de déjeuner. Pouvez-vous nous blâmer parce que nous désirons rompre le cercle de cette humiliation quotidienne ?* »

C'est là le point névralgique du système. On tient les nègres « à part ». La crainte des croisements est une hantise. Elle n'est pas inexplicable. André Siegfried a trouvé la formule-clé : « Les États-Unis ne veulent pas se métisser et devenir le Mexique ». Bien que beaucoup d'Américains la considèrent dans un esprit très humain, la question sera difficile à résoudre. Laissons-la en marge — il le faut bien — pour admirer sans réserve ce tableau de l'intense activité américaine, cette évocation d'un pays où la plupart des citoyens sont travailleurs, confiants et cordiaux. L'impression qui s'en dégage

c'est que, dans une proportion considérable, les Américains sont heureux — dans la limite où les hommes peuvent l'être. Et l'on comprend l'histoire de ces marins russes qui, débarqués à San-Fransisco et se dégelant après un dîner copieux et une tournée de whisky soupirent : « *Puissions-nous arriver à avoir une ferme ici en pleine forêt. N'importe où pourvu qu'on n'ait pas un sacré gouvernement pour nous embêter. Ah ! élever des volailles ! Au diable la fraternité humaine !* »

Je n'ai d'ailleurs pas réussi à comprendre si ce « au diable » avait été proféré par les Russes ou s'il était une glose du juriste qui contait cette anecdote à dos Passos. L'impartialité de ce dernier est, du reste, hors de cause. L'auteur de *Manhattan Transfer* et de *42e Parallèle* est un indépendant. Son roman *Big Money* a révélé naguère qu'il était socialisant, mais c'est un fait, signalé à juste titre par Pierre Brodin dans son intéressant ouvrage, *les Écrivains américains de l'Entre-deux-Guerres* (Horizons de France), « *qu'il s'est toujours tenu à l'écart des partis* ».

Du point de vue littéraire, ce livre, si riche en enseignements, est d'une valeur indiscutable. Il donne au reportage rang de grand genre littéraire. Que John dos Passos soit un admirable questionneur, c'est une sorte de vertu que l'on peut porter à l'actif de l'esprit « reporter ». Ce qui, par contre, nous rappelle incessamment qu'il est un grand écrivain, c'est la qualité, l'intensité de ses portraits qu'on se prend souvent à relire « pour le plaisir ». Il a le sens de l'expression significative, du trait juste. En quatre lignes, il fait vivre un homme. C'est aussi un excellent peintre de paysages et d'atmosphères. Quand il entre dans une pièce, les rapports des deux ou trois personnes qui s'y trouvent sont si rapidement et si spirituellement établis qu'on croit instantanément assister à une scène de bonne comédie. La dernière phrase de chacun de ses tableaux apporte toujours un trait si juste et si frappant qu'elle donne à chacun d'eux valeur de construction achevée. On est frappé enfin par la sérénité qui règne dans ce livre, grouillant d'êtres et de machines. Dos Passos est extraordinairement curieux, mais sans passion, sans fébrilité : le rythme de son récit est celui, paisible et élégant, des *Notes de Voyage* de Samuel Butler, prince des voyageurs anglo-saxons.

***

Denis de Rougemont nous propose, sur les U.S., un livre d'un tout autre genre : *Vivre en Amérique* (Stock). D'un tout autre genre, parce qu'il est tout en conclusions. Dos Passos nous conduit au spectacle. Rougemont livre le résultat de ses observations. Il transpose son expérience avec beaucoup de rigueur et de finesse, en termes abstraits. Dans l'ensemble, les témoignages des deux écrivains concordent ; ce que l'un nous a suggéré, l'autre nous le dit. A propos des journaux américains qui « *ne sont pas attachés indéfectiblement à de vieux principes, comme des moules* », mais cherchent à renseigner et admettent les opinions opposées, Rougemont écrit : « *Le grand reporter français tend à l'essai. Le correspondant américain cherche à faire voir, tend au roman* ». Cette formule résume bien l'opposition littéraire qui existe entre les deux livres.

Denis de Rougemont aime les Américains : « *Ce sont de braves gens, plus généreux que les Européens, moins menteurs et plus accueillants.* » Ils ne sont

pas méfiants et acceptent les gens comme ils sont. Si un homme ne leur ressemble pas, ils le jugent non pas ridicule, mais drôle. Dans le privé, ils sont parfaitement simples. Mais pour toutes les manifestations de la vie publique, ils adorent le décorum. Passionnés pour la liberté, ils rêvent d'une démocratie universelle. Ils n'ont pas d'esprit de parti. Ils n'ont même pas de partis : plutôt des « teams ». Ils ont horreur des effets oratoires et aiment à voir traiter les questions sur le mode expérimental et pratique.

Leur nationalisme n'est pas étroit. Ils ne songent pas à imposer à leurs voisins « *leurs limitations traditionnelles* », mais à leur proposer des moyens de libération. Si on les refuse, ils n'insistent pas. D'après Rougemont, il n'y a pas d'impérialisme américain. Il remarque d'ailleurs à juste titre que ce sont les mêmes personnes qui, lorsque l'Amérique « *envoie, crient à l'impérialisme, et lorsqu'elle n'envoie pas, parlent d'égoïsme.* » Quel autre pays, disposant de la puissance des U.S. au lendemain de la victoire, aurait témoigné de tant de modération ?

Secteur écrivains : pas de milieu littéraire (salons, cafés). Les écrivains sont dispersés. Phénomène essentiellement américain : le *best-seller* (livre à succès). Le best-seller tire à huit cent mille ou un million. Souvent, l'importance du tirage est en raison inverse de la qualité. Deux ou trois ans après, tout le monde a oublié le best-seller : titre et auteur.

Un point que Rougemont dégage nettement (dos Passos le laissait entièrement dans l'ombre), c'est l'importance du facteur « religion ». Il tient une place essentielle : les journaux eux-mêmes l'attestent. Dans le *New-York Times* du samedi, deux grandes pages sont consacrées à la vie religieuse. Toutes les grandes cérémonies nationales se déroulent dans le cadre chrétien. La vraie cellule sociale, c'est la paroisse. La religion est dans le siècle et non hors de lui. « *Tout acte civique, social, moral est la religion.* »

Des pages amusantes sur la vie familiale — sur les ménages « *où l'on ne se voit pas* » — sur le divorce (qui n'est pas « *l'enterrement d'un bonheur* », mais l'acte de naissance d'une vie plus nette), sur les fameux divorces de Reno — (voici un motif : dès qu'*elle* tombe malade, *il* fait venir à la maison un entrepreneur de pompes funèbres). Du point de vue sentimental, dans la jeunesse, « *perte du sens tragique de l'amour* ; *fuite générale devant les complexités sentimentales, l'échange sexuel n'engage à rien, ni à l'amour, ni au mariage* ; *affirmation du droit au bonheur comme seule règle.* » Marchant sur les tracts de Wylie, Rougemont estime que « *dans la femme qu'il épouse, l'Américain cherche inconsciemment la mère* » ; mais il n'en tire pas les conclusions acides ou délirantes qui encombrent *Générations de Vipères.*

Le dernier mot de Rougemont est que nous avons beaucoup à apprendre des Américains : le mépris du politicien, le respect de l'homme d'État, le respect de la parole donnée, l'habitude de se laver, l'horreur du débrouillage frauduleux, le « *souci d'être dignes, non seulement d'un passé qui nous a faits, mais surtout d'un avenir qu'il dépend de nous de faire* ».

***

Un charmant petit livre d'André Maurois, *Conseil à un jeune Français partant pour l'Amérique (La Jeune Parque)*, vient confirmer la plupart des témoignages de dos Passos et des réflexions de Rougemont. Maurois, lui aussi,

aime l'Amérique, parce qu'elle est « *romantique et pourtant réaliste* », et il estime que « *peu de pays sont aussi méconnus que les États-Unis* ». A la mise au point qu'il juge nécessaire, il apporte sa contribution. Elle est doublement précieuse, émanant d'un homme qui joint à un rare esprit d'observation une vive intelligence du cœur. Voici, glanés dans le livre de Maurois, quelques traits qui complètent les tableaux précédents : « *Dans ce pays l'égalité est la règle, il n'y a pas de tour de faveur, mais l'égalité dans la bienveillance.* » « *En Amérique, on parle moins de l'égalité qu'en Europe, parce que l'égalité y est plus naturelle.* » « *Dans l'héritage du pionnier, l'Amérique a trouvé la bonne volonté et la notion de bon voisinage.* » A propos des divorces : « *Alors qu'en Europe la monogamie est tempérée par l'adultère, en Amérique les divorces instituent une sorte de polygamie légale.* » A propos des deux grands partis politiques, Maurois conte qu'un journal mit au concours la question : « *Quelle différence y a-t-il entre démocrates et républicains?* » Le prix fut accordé à un jeune lecteur qui avait répondu : « *Il n'y en a pas* ». A propos de la Radio : « *A New-York, si tu veux entendre de la musique classique, une station (W.Q.X.R.) t'en donnera vingt-quatre heures par jour.* » (Excellent exemple pour nos postes, mais aucun espoir de le voir suivi.) Ces citations donnent le ton : ce petit ouvrage retient l'attention par des formules heureuses et un choix éclairé de faits significatifs. On aurait pu imprimer sur la bande : « *Un tabloïd de qualité* ».

***

Richard Wright, dont une revue parisienne a récemment publié *Black Boy*, est un défenseur de la cause noire. Dans *Un Enfant du Pays (Albin Michel)*, il entreprend de démontrer que si le nègre Bigger a tué une blanche, Mary, puis une femme de couleur, c'est que son enfance s'est déroulée dans la peur et l'humiliation. Donc, les blancs sont en réalité responsables de ses crimes.

Malheureusement, la démonstration est trop rustique pour être probante. Il est possible qu'un complexe d'infériorité explique des meurtres. Il ne les excuse pas. Et R. Wright va vraiment trop loin en voulant transformer son Bigger, qui est une franche crapule (voleur presque professionnel et, quand il le faut, maître-chanteur), en une sorte de Christ noir. La dernière partie du livre consacrée au procès de Bigger et à la plaidoirie d'un avocat communiste surtout préoccupé de montrer que, si les États-Unis étaient communistes, Bigger aurait mené une vie édifiante, est du reste assommante. C'est une mésaventure, il est vrai, qu'évitent difficilement les romanciers à thèse.

Cela dit, considéré comme auteur de roman policier (il n'y a pas que de l'idéologie dans cet ouvrage), R. Wright a un réel talent. Le récit de l'assassinat de Mary, étouffée sous un oreiller, la scène de la « cuisson » où l'on voit Bigger tenter de se débarrasser du cadavre en le fourrant dans un calorifère, l'enquête des policiers, celle des reporters, la fuite très cinématographique de Bigger sur les toits : tout cela compose un roman-feuilleton très bien venu. Le genre n'a rien de méprisable et, si les données psychologiques en étaient valables, il pourrait même s'intégrer dans la littérature. Par malheur, ce n'est pas ici le cas : ce Bigger, qui nous est tour à tour présenté comme un primitif

et comme un auto-analyste remarquable, est franchement inacceptable. Et le ton de prédication agressive que prend l'auteur pour le défendre ne fait qu'aggraver son cas.

***

Le Cœur est un chasseur solitaire (Stock), de Carson Mac Cullers (une jeune Américaine dont le récent passage à Paris a nourri quelques chroniques), est un roman original et prenant. Décor : une petite ville américaine des États du Sud. Une vingtaine de personnages. Ils se connaissent, mais n'agissent pas les uns sur les autres. Le thème est qu'on n'étreint jamais personne. Les êtres, entraînés par leurs rêves et les silencieuses sollicitations de leur inconscient, suivent mélancoliquement la ligne de leur destin. La composition du livre s'adapte à ce schéma. C'est une composition en cercles, en orbes, en révolutions ; une composition planétaire.

Un cafetier, Biff, est la conscience du groupe, conscience songeuse et à moitié endormie. Immobile, en manches de chemise, derrière son comptoir, il attend la nuit les clients que l'ombre lui livre. Il les sert, les observe, voudrait les aider — et soupire. Son regard le plus aigu est pour une petite fille de quinze ans — il l'aime, mais il lui faut un an pour s'en apercevoir. Quand il s'en aperçoit, il ne l'aime plus. Il est bienveillant et inutile — mais son café est un phare et un refuge la nuit.

Singer est muet. Il a l'air doux et intelligent. Tout le monde lui fait des confidences. Il ne les comprend pas, mais il a l'air de les comprendre. Il est la consolation de tous, car les hommes cherchent désespérément une oreille qui consente à les écouter. Son silence paraît riche de réponses. On l'aime, mais lui n'aime qu'un Grec gourmand, une grosse outre absurde — il l'aime passionnément, monstrueusement — et lui fait cent cadeaux. Le Grec devient fou et meurt. Aussitôt le consolateur de la ville, désespéré, se suicide.

Le docteur Copeland est un nègre et un saint. Il travaille pour ses frères noirs. Son fils est arrêté : il a blessé un homme dans une bagarre. Il tente de s'enfuir. On le reprend. On le torture et il faut l'amputer d'une jambe. Le docteur s'insurge, on l'arrête. Quand il recouvre la liberté, il n'a plus de courage et il renonce à ses longues conférences nocturnes au cours desquelles il parlait tout bas — comme on soupire — de Jésus et de Karl Marx.

Tout cela est affreux, mais le roman n'est pas tragique. Carson Mac Cullers touche l'horreur de doigts si légers, il y a en elle un sentiment poétique de la vie si puissant que ces drames paraissent se dissoudre dans la profondeur inquiétante et douce d'une nuit d'été. La présence de la petite Mick contribue beaucoup à provoquer cet effet paradoxal. C'est une petite fée de quinze ans, une très humble petite fée — et très pauvre, comme tous les personnages du livre. Elle grimpe sur les toits pour rêver et se promène dans les rues, le soir, pour écouter les radios par les fenêtres ouvertes. Elle aime la musique. Elle est douce et taquine, et, quand son petit frère Bubber a blessé un enfant par accident, elle grimpe dans l'arbre où il s'est réfugié pour lui dire : « A Sing-Sing, ils ont de petites chaises électriques à ta taille ». Bubber terrifié s'enfuit dans la campagne. Qu'importe ? On le retrouve. Mick, au cours d'une scène parfaitement simple, presque chaste et touchante, se laisse « prendre » par un jeune homme. Elle ne l'aime pas. Il partira. Elle sera seule. Qu'im-

porte? L'amour n'est qu'attente et solitude. Tout est horrible, mais doux, mais tendre — et il y a une promesse vague dans le ciel : cela suffit.

Un singulier roman, d'où se dégage un charme. On y parle beaucoup et tout paraît silence. On est captivé et déconcerté par cette ronde d'êtres qui ne s'atteignent jamais. Il y a, dans ce livre, quelque chose de délicieux et d'inachevé.

***

Bien qu'Aldous Huxley vive maintenant aux États-Unis, nous retrouvons avec lui le climat de la vieille Europe et cette densité intellectuelle spéciale aux cercles cultivés de notre continent. Les romans d'Huxley ont toujours été les romans de l'intelligence. Il a lui-même cette pénétration et cette lucidité raffinée qui rendent les hommes exquis et malheureux. A moins qu'ils ne s'enferment dans l'ironie. Et, à vrai dire, il n'y a pas d'esprit plus ironique que celui d'Huxley. Mais cette disposition n'anesthésie pas sa sensibilité, et ses traits sarcastiques ne cachent pas l'angoisse que lui inspirent l'état du monde actuel et sa pitié pour les hommes. Il nous a dépeint jadis dans *Brave New World* ce que pourrait être l'univers mécanisé de demain. Depuis lors, le fascisme, le communisme et les guerres lui ont prouvé qu'il y a un danger plus pressant que la fabrication en série : à savoir le fanatisme politique. L'alliance de la mystique et de la politique lui fait horreur. Il l'a étudiée dans le passé en composant un livre sur le *Père Joseph*, réservant à quelques pages de *la Paix des Profondeurs* et de *la Fin et les Moyens* l'évocation de ses effets dans le présent.

Dans son dernier roman, *l'Éternité retrouvée (Plon*, traduction Castier), il propose une formule générale embrassant les diverses manifestations de l'intolérance : « *Les religions idolâtres substituent le temps à l'éternité, soit qu'elles imposent une tradition rigide, inspirée du passé (catholicisme espagnol), soit qu'elles dressent dans l'avenir des paradis utopiques.* » Dans les deux cas, elles exigent de l'humanité des sacrifices sanglants et tendent à organiser une tyrannie universelle. La vraie religion, qui est tolérante et libératrice, consacre au contraire notre allégeance à l'éternité. Ce sont là de nobles pensées. La difficulté était de les intégrer dans la trame d'un roman. Huxley n'y a pas tout à fait réussi. Il expose son catéchisme dans un épilogue qui n'est rattaché au récit que par des liens assez lâches. On y peut lire que l'esthétisme et la sensualité éloignent de Dieu. Mais il n'est pas de milieux qui stimulent plus vivement la faculté de création d'Huxley que celui des esthètes sensuels — et précisément, les quatre cinquièmes de *l'Éternité retrouvée* sont consacrés à la peinture de ces aimables amateurs d'orchidées. Le tableau est d'ailleurs éblouissant et l'on y retrouve cette verve paradoxale et ce spirituel cynisme qui tendaient au-dessus de *Contrepoint* un réseau de dansantes étincelles. Le protagoniste est un Anglais, Eustace, d'esprit suroxfordien, qui mène une vie esthétique (dégustation de dames et tableaux) dans un palais florentin. Épicurien et bienveillant, il professe que la vie doit être considérée comme un des beaux arts. « *Les gens comme moi n'ont pu dire leur mot qu'au XVIIIe siècle. Et pourtant, il est démontré que nous faisons beaucoup moins de dégâts que les autres. Nous ne déclenchons pas de guerres, de croisades des Albigeois, de révolutions communistes. Vivre et laisser vivre : telle est notre devise.* » Nul doute que Huxley partage ces vues. Mais cette profession de foi

cadre mal avec le système de *l'Éternité retrouvée*. Ce désaccord représente d'ailleurs l'épine irritante de l'univers intérieur de Huxley. La « vie exquise » lui paraît représenter le climat favorable aux plus fines pensées, aux créations artistiques les plus achevées ; mais il sent bien qu'elle ne résout pas tous les problèmes humains.

Il n'est pas nécessaire, heureusement, d'avoir conquis la paix intérieure pour écrire un bon roman. Celui-ci enchante par l'ingénieuse fantaisie du dessein et l'originalité des personnages. Les tribulations du jeune Sébastian, poète de dix-huit ans, que le désir inassouvi de posséder un smoking conduit à de coupables initiatives, n'amusent pas moins que les hypocrites campagnes de Mrs Twhale. Cette jeune beauté botticellienne cache sous un masque candide une imagination foncièrement dépravée. Huxley aime ces contrastes et l'on doit à cette inclination une des plus piquantes scènes du livre : celle où une ancienne maîtresse d'Eustace lui relit au téléphone les lettres passionnées qu'il lui adressait dix ans plus tôt, tandis que lui-même, à l'autre bout du fil, par des caresses ingénieuses, éveille à la vie personnelle les seins d'une jeune amie assise sur ses genoux. Ainsi entre les « *rats en caoutchouc parfumés au chocolat pour chiens* » et les réparties XVIIIe siècle (« *Il n'y a rien qui ruine aussi efficacement la conversation que l'esprit de charité* »), le roman, fantasque, ironique et charmant, court vers une conclusion édifiante et inattendue.

***

Un jour viendra peut-être où l'on lira les romans de Galsworthy dans le même esprit que les petites filles d'aujourd'hui lisent la description des trousseaux de poupées dans *les Malheurs de Sophie*. La quiétude d'esprit et le confort de l'époque victorienne, qui sont leur climat, paraîtront tenir du conte de fées. On rêvera de ces grandes maisons couvertes de vigne vierge, où l'on sert le thé avec une aimable dignité, de ces butlers cérémonieux, de ces jeunes filles oisives et poétiques, de ces chiens courant après les papillons, dans des parcs solennels, sous le regard placide de quelque antique et paisible Forsyte. On rêvera de tout cela comme d'un monde charmant à jamais disparu. Pourtant, les derniers volumes de la *Saga* aussi bien que cet aimable *Dinny* qu'on vient de traduire *(Calmann-Lévy)* nous conduisent jusqu'à l'entre-deux-guerres. Déjà les fortunes s'écroulent, les domaines sont morcelés et, dans les familles endeuillées, la confiance et la paix ont fait place à l'inquiétude. Mais le rythme doux des époques heureuses avait pris si fermement possession de l'esprit de Galsworthy qu'aucune catastrophe n'aurait pu l'en chasser. Dans une ville en ruines, il aurait reconstruit le vieux mirage avec une fleur et une abeille. Il y a dans *Dinny* une assez pénible histoire de fou et l'on voit un fort honnête jeune homme très injustement persécuté. Mais « la » jeune fille est là, la jeune fille-type de Galsworthy, qui est un authentique miracle de grâce, de courage, de générosité, une aura de pureté au passage de laquelle les méchants eux-mêmes font trêve, émerveillés. La maison de « la » jeune fille est en ruines, ses parents végètent, mais les ruines sont belles et la pauvreté a un parfum de dignité. Toute la vieille Angleterre fournit le fond de tableau avec le souvenir de ses chasses et de son argenterie — et des généalogies vertigineuses agrafent les plus jeunes officiers aux compagnons de Guillaume le Conquérant. Il n'y a dans tout cela aucune con-

vention, aucune mièvrerie, aucun cliché — et pas la moindre complaisance pour les bonheurs imaginaires. Galsworthy avait fait un choix : il aimait les femmes belles et silencieuses, les intérieurs polis et fruités, les chiens débonnaires et les vieillards nobles et bienveillants; il les décrivait avec une intelligence si sensible et tant de tendresse qu'on finissait par ne plus voir dans ses récits les brutes et les crapules qu'il savait regarder pourtant et peindre — comme les autres.

***

John Galsworthy, avec un indestructible sourire, refusait d'admettre le passage du temps. Evelyn Waugh, lui, vient de sonner le glas de l'Angleterre des châteaux. *Retour à Brideshead (Robert Laffont)* est une œuvre pathétique qui, non seulement a troublé la Grande-Bretagne, mais a décroché les honneurs du *best-seller* aux U.S., où un million d'exemplaires en ont déjà été vendus. Ce succès étonne, car il est mérité. Il y a dans *Retour à Brideshead* un sens de la grandeur, une intelligence des âmes, une tristesse poignante soutachée d'humour qui font de ce livre un des chefs-d'œuvre de l'après-guerre n° 2. Un amoureux chevronné de la génération 1880 m'a dit un jour ce mot qui m'avait scandalisé : « Je n'ai jamais aimé une femme qu'après avoir aimé son *décor* ». Le roman de Waugh réhabilite cette proposition. Charles Ryder, un artiste, aime Brideshead qui est une des plus célèbres, une des plus belles demeures d'Angleterre ; un de ces châteaux où, au milieu d'un parterre de forêts, les colonnades et les fontaines composent, avec les tableaux, les statues et les meubles *polis par les ans*, un poème du passé. Et il aime Sébastian, puis Julia Marchmain, parce qu'il trouve en eux la noblesse, le souci de perfection inscrits dans l'architecture de ce Brideshead qui leur appartient. Ryder a fait la connaissance de Sébastian à Oxford. C'était un jeune étudiant d'esprit original et fantaisiste, qui tirait d'adroits effets comiques de la possession d'un ours en peluche, Aloysius. Ses spirituelles saillies, ses improvisations paradoxales et désinvoltes auraient fait de lui, au même titre que son ami Anthony Blanche (l'esthète oxfordien intégral), un modèle idéal pour Aldous Huxley. Mais, derrière ce lacis de mots brillants, il y a un esprit inquiet, une âme ardente qui ne réussit pas à trouver sa voie. « *Nous tenons d'ordinaire compagnie à une horde de contrefaçons de nous-mêmes* », écrit Evelyn Waugh. Sébastian ne trouve d'abord en lui que ses doubles les plus fâcheux et, désespéré de ses erreurs, s'enfonce dans l'alcoolisme. Après maintes fuites et maintes erreurs néfastes, il en arrive à errer en Afrique en compagnie d'un personnage douteux, rescapé de la Légion. Ce n'est là encore qu'une étape. Le jeune Adonis d'Oxford finira comme portier de couvent et, au travers de ses rechutes, on devinera en lui le parfum des vertus franciscaines. Ce délicieux et misérable Sébastian était en puissance un saint — mais il était trop beau, trop aimable, trop aimé et, en dépit de l'appel impérieux des vertus de sa race, il n'a réussi qu'à dessiner la caricature de son destin. Sa sœur Julia, que sa naissance et sa beauté semblaient réserver à une félicité de magazine, après avoir fait un mariage absurde, devient la maîtresse de Charles Ryder qu'elle adore. La situation se stabiliserait dans un bonheur à résonances profondes si, soudain tourmentée par sa foi catholique, Julia ne décidait d'offrir en sacrifice à Dieu ce qu'elle a de plus cher au monde: elle renonce à son amant.

Une sorte de parallélisme s'institue entre le sort des Marchmain et celui de Brideshead. Le château n'a plus sa place dans le monde d'aujourd'hui. Les institutions et la forme de vie qui la justifiaient ont disparu. Pendant la dernière guerre, il est devenu un cantonnement ; demain, il sera un sanatorium ou une carrière de pierres. Le hasard y a ramené Charles Ryder devenu capitaine, qui, devant le fameux dôme d'Inigo Jones, orgueil du château, voit se lever en lui une foison de souvenirs. C'est d'eux que Ryder tire le récit des années d'Oxford, de la vie de Sébastian et de Julia — dont il a été douloureusement séparé — ce récit qui est le livre. Le roman, tout entier inscrit sous le signe du *Nevermore,* est donc doublement tourné vers le passé : parce qu'il est le chant de jeunesse — jeunesse révolue — du narrateur ; parce qu'il nous fait assister à la fin d'une lignée qui n'a pas réussi à adapter ses vertus spirituelles et son esprit de chevalerie au monde actuel. Il n'est gâté d'ailleurs par aucune fade mélancolie : et c'est plutôt au sentiment de l'inéluctable qu'il doit son charme envoûtant.

***

Il y a peu de chances pour qu'on écrive dans l'avenir beaucoup de biographies aussi complètes, aussi scrupuleusement mises au point que cette *Vie de Conrad* récemment publiée par G.-Jean Aubry (Gallimard). Un pareil ouvrage représente des années de recherches. L'obligation de se consacrer à des travaux rapidement rentables s'opposera dorénavant à pareilles entreprises. Il a fallu, par surcroît, en l'espèce, que l'auteur ait été lié avec Conrad, sa famille et ses amis. (Jean Aubry, on le sait, a traduit la plupart des romans de Conrad.) Sans cette circonstance, les fils lui auraient manqué qui lui ont permis d'organiser une enquête fructueuse au travers des pays que le marin avait visités.

Conrad est né en 1857. Il a navigué jusqu'en 1894. Sa santé fut compromise par ce séjour au Congo qui nous a valu *Au Cœur des Ténèbres*. Il n'a commencé d'écrire qu'en 1890. De 1894 à 1924, il s'est tout entier consacré à l'évocation romancée de ces voyages que Jean Aubry a minutieusement reconstitués. On retrouvera dans sa biographie presque tous les héros de ces livres inoubliables qui ont un si pénétrant parfum de mer et d'aventure. Le plus pittoresque est peut-être cet Almayer (tel était réellement son nom), qui inspira à Conrad le premier en date de ses romans : *la Folie Almayer*. Beaucoup d'autres lui font cortège, entre autres cette singulière « Rita de Lastaola » qui devait animer *la Flèche d'Or* — et mademoiselle Renouf, la belle Mauricienne que Conrad aima et dont il évoqua le souvenir dans *la Perle de l'Océan*.

La vie de Conrad a, par elle-même, l'attrait d'un roman. Le récit qu'en fait Jean Aubry bénéficie de cet avantage ; il représente par surcroît un document d'une rare valeur pour tous ceux que passionne le mystère de la création littéraire. Peut-être eût-on souhaité qu'Aubry complétât le portrait de son illustre ami en utilisant ses romans comme révélateurs psychologiques. Mais il a voulu, précis et modeste, s'en tenir aux faits. On retrouve, à ce trait, l'admirateur fidèle de la méthode de travail littéraire préconisée par Valery Larbaud.

MARCEL THIÉBAUT

MUSIQUE A LUCERNE

Un orchestre qui groupe les meilleurs instrumentistes de la Suisse romande, de la Suisse alémanique et du Tessin, un orchestre à l'image de la Confédération helvétique est à la base des « Semaines musicales internationales de Lucerne ». On va fêter, l'an prochain, leur dixième anniversaire. Il faut souhaiter qu'à cette occasion, la France soit, par ses compositeurs, ses chefs et ses interprètes dignement représentée. Cette année, Charles Munch n'avait mis à son programme qu'une œuvre française, la *Symphonie fantastique* de Berlioz, qui fut acclamée. Ernest Ansermet, avec le concerto de violon de Bela Bartok qu'interpréta Yehudi Menuhin, *Petrouchka* et une symphonie du compositeur suisse Frank Martin, dirigea le *Prélude à l'Après-midi d'un Faune*. C'est un peu court pour représenter un pays dont la place est si importante dans le mouvement musical contemporain. Mais il ne s'agit pas ici de récriminer.

A vrai dire, les deux principales attractions du festival furent d'une part la rentrée de Wilhelm Furtwängler qui monta pour l'église des Jésuites le *Requiem allemand* de Brahms et dirigea un concert Beethoven-Brahms. Son succès a dû lui faire oublier les incidents de Zurich. Succès mérité car le grand chef d'orchestre allemand n'a rien perdu de la fougue, ni de la souple autorité qui lui valurent son immense prestige, d'autre part les représentations des opéras du jeune compositeur anglais Benjamin Britten.

Il est venu avec ses chanteurs, son orchestre de chambre, ses décors et a présenté deux spectacles fort différents, l'un et l'autre parfaitement mis au point. D'abord *Le Viol de Lucrèce*, d'apres Shakespeare et André Obey, œuvre violente dont la traduction musicale témoigne de dons dramatiques exceptionnels. Sur un tout autre plan, *Albert Herring*, opéra-comique inspiré à M. Eric Crozier par le conte de Maupassant *Le Rosier de madame Husson*, est tant par son charmant livret que par sa musique un chef-d'œuvre d'humour tendre. Dans ces deux œuvres si dissemblables, le ténor Peter Pears a prouvé la souplesse de son talent, ainsi que Miss Nancy Evans et que Mrs Joan Cross qui a triomphé dans le rôle victorien de lady Billons, protectrice de la vertu.

Quelques interprètes entendus au cours de ce festival sont à nommer particulièrement. D'abord la violoniste Erica Morini qui sous la direction du chef italien Alceo Galliera joua le concerto de Tchaïkowsky en très grande artiste, puis le pianiste Dinu Lipatti, que nous pouvons nous réjouir d'applaudir à Paris, le 21 octobre, dans un récital donné au profit des enfants roumains. Son interprétation de Mozart sous la direction de Paul Hindemith est d'un style parfait. Signalons encore mademoiselle Elisabeth Schwarzkopf qui chanta le Motet de Mozart, *Exultate, jubilate* avec une grande intensité dramatique.

Voilà un bilan sommaire de ce que furent ces « Semaines musicales » pendant lesquelles Lucerne ne cessa de sourire à ses hôtes.

GEORGES POUPET

* CHRONIQUE BIBLIOGRAPHIQUE *

REGARDS SUR LA MUSIQUE CONTEMPORAINE (1821-1946)

par R. Aloys Mooser

Un vol. de 456 p., préface d'Arthur Honegger

(F. Rouge et Cie, Lausanne)

Il est toujours hasardeux de réunir en un volume des articles écrits au jour le jour et au lendemain même des premières impressions. C'est ce que n'a pas craint de faire M. Aloys Mooser, le critique musical genevois. Reconnaissons qu'il fut en cela bien inspiré ; c'est que M. Mooser a toujours apporté à son rôle de juge des connaissances, un sérieux et en même temps un amour de la musique qui ne se sont jamais laissé entamer par la nonchalance, l'indifférence ou la lassitude, non plus que par les complaisances de l'amitié. Il s'y est acquis une réputation de sévérité qui lui fait honneur autant qu'à l'indépendance de la presse genevoise. Quand on relit aujourd'hui ce recueil d'articles, on admire la

sagacité du critique, l'exactitude de ses réserves, le bien-fondé de ses éloges. Son livre se trouve réunir des jugements sur presque toutes les œuvres musicales les plus notables qui ont apparu depuis vingt-cinq ans ; celles de Strawinsky comme d'Hindemith, de Bartok comme de Prokofieff, de Martinu comme de Chostakowitch, de Manuel de Falla comme d'Honegger. Il forme ainsi un tableau saisissant des caractères de l'art musical de notre temps ; le dilettante peut y trouver un guide ou l'occasion d'un colloque, avec profit.

G. J.-A.

LES RUSSES TELS QU'ILS SONT

par John Fischer

(Hachette)

John Fischer est un des quelques Américains qui furent chargés de contrôler la distribution des secours de l'U.N.R.R.A. en Ukraine, en 45-46. Expérience exceptionnelle, la plupart des journalistes étrangers accrédités en U.R.S.S. n'ayant guère l'occasion, comme l'on sait, de sortir de Moscou. Dans *Les Russes tels qu'ils sont*, M. Fischer raconte ce qu'il a vu, ce qu'il a constaté, ce qu'il a éprouvé : et il le raconte avec une objectivité dont on ne saurait assez faire l'éloge. Mais le plus intéressant du livre peut-être est dans les chapitres où l'auteur expose l'opinion que de multiples contacts lui ont permis de se former sur la psychologie soviétique.

Pour M. Fischer, l'atmosphère du régime est caractérisée par la peur. Pourquoi cette peur? Beaucoup de Russes sont las, beaucoup grognent et se plaignent ; mais l'immense majorité accepte les chefs actuels et a foi en eux. Les craintes des gouvernants sont moins provoquées sans doute par l'existence d'une opposition intérieure que par le sentiment de l'affaiblissement du pays. Il se passera vraisemblablement dix ans avant que l'U.R.S.S. ait relevé la partie essentielle de ses ruines, quinze ans avant qu'elle dispose d'une puissance suffisante pour défier les Etats-Unis dans une guerre défensive, vingt à trente ans avant qu'elle puisse se lancer délibérément dans une guerre d'agression. En revanche, les dirigeants soviétiques estiment que la prochaine crise cyclique du capitalisme risque de mettre au pouvoir aux Etats-Unis, au cours de la décade 1950-60, un gouvernement « fasciste » qui précipiterait l'action contre l'U.R.S.S. : d'où la nécessité — à leurs yeux — de rééquiper la Russie de fond en comble avec le maximum de rapidité ; et, pour faire avaler la pilule aux Russes (qui demeurent privés pendant des années de biens consommables), d'exagérer encore le danger extérieur et d'isoler le pays. Tel est, sommairement résumé, le complexe soviétique, d'après John Fischer.

Le témoignage est d'un observateur honnête et intelligent. Il vaut d'être connu.

P. F.

L'ÈRE DES ORGANISATEURS

Managerial Revolution

par James Burnham

avec une préface de Léon Blum

(Calmann-Levy)

Dans le monde entier, la zone d'action du capitalisme privé se restreint de plus en plus au profit des Etats et de leurs bureaux ; les idéologies bourgeoises sont en déclin ; les Parlements voient les grandes décisions prises en dehors d'eux ; cependant, si l'on entend la société « socialiste » au sens orthodoxe de société sans classes, démocratique et internationale, ce n'est pas une société socialiste qui remplace la société des capitalistes partout où celle-ci s'effondre, mais simplement une nouvelle classe de dirigeants au moins aussi avide que l'ancienne.

Sur ces constatations, que mille observateurs ont justement faites avant lui, M. James Burnham, universitaire américain, professeur de philosophie et ex « radical » brouillé avec le trotskysme, avait bâti en 1940, sous le nom de « Managerial Revolution », une théorie « sensationnelle » à laquelle se refèrent encore beaucoup de philosophes de l'histoire en quête d'un substitut au marxisme.

La société qui s'édifie sous nos yeux, nous explique M. Burnham, est une société « directoriale ». Une société, précise-t-il, où la classe dirigeante — celle qui prendra le contrôle des Etats — sera composée non pas d'ingénieurs ou de savants à proprement parler, mais des directeurs, organisateurs, coordinateurs ou superintendants de la production.

Plût au ciel que M. Burnham eût raison. Il existerait alors la lueur d'une chance que cette race, par définition technicienne et saint-simonienne, organise le monde en vue des travaux et de la production des biens les plus nécessaires aux hommes. Mais à travers quelles lunettes le distingué professeur regarde-t-il donc notre planète pour se figurer que le « contrôle » des Etats dictatoriaux ou à tendances dictatoriales passe inévitablement aux mains des « directeurs de la production » ? Dans quel pays a-t-il constaté que le « passage de la souveraineté

entre les mains des bureaux » se fit au profit des « directeurs industriels » et non des partis politiques, ou du parti qui domine l'Etat, sa production et ses bureaux, par l'intermédiaire de sa police? Où a-t-il vu — précisément dans ces sociétés nouvelles qui sont en train de succéder à celles du capitalisme libéral — un seul de ses fameux « directeurs » avoir raison du S.S. ou du Guépéou et non pas trembler devant eux?

M. Burnham avait prédit, avec une admirable assurance, que le monde allait appartenir à trois super-Etats industriels et directoriaux : les États-Unis, l'Allemagne et le Japon; l'U.R.S.S. et son industrie « secondaire » se scindant elle-même en deux tronçons. Il est vrai que l'*Ere des Organisateurs* fut décrite en 1940. Si fantastiques que soient les dons de prophétie de M. Burnham, le livre est amusant à lire. L'auteur a de l'imagination.

P. F.

□ □ SAGESSE GRECQUE □ □ OU SAGESSE ÉGYPTIENNE ?

Dès le IIe siècle de notre ère, les *Hermetica* ou livres d'Hermès Trismégiste, ont joui d'une grande autorité. Les docteurs chrétiens eux-mêmes n'ont pas dédaigné d'en invoquer souvent le témoignage; ils le rapprochaient de celui des Sibylles qui avaient, pensaient-ils, annoncé aux Gentils la venue du Christ, pendant que les prophètes d'Israël l'annonçaient aux Hébreux. Assimilée par les Grecs à Hermès, la divinité égyptienne Thoth, scribe des dieux et seigneur de sagesse, passait pour leur auteur, et les livres qu'il avait inspirés étaient considérés comme l'authentique expression des vénérables doctrines de l'ancienne théologie de l'Egypte. Cette opinion prévalut jusqu'à la Renaissance. La critique moderne pense tout autrement. Sauf le nom des instructeurs et le cadre des entretiens, la science actuelle ne reconnaît en ces livres qu'extrêmement peu d'éléments égyptiens. Les idées qu'ils expriment, écrit le savant éditeur de leur texte, « *sont celles de la pensée philosophique grecque populaire, sous une forme très éclectique, avec ce mélange de platonisme, d'aristotélicisme et de stoïcisme qui était alors si répandu; çà et là paraissent des traces de judaïsme et, probablement aussi, d'une littérature religieuse dont la source ultime est l'Iran; par contre, nulle trace évidente, ni de christianisme, ni de néoplatonisme* ».

Les *Hermetica* constituaient une véritable encyclopédie initiatique. Jamblique nous parle de vingt mille livres attribués à Hermès; Clément d'Alexandrie réduit ce nombre à quarante-deux. De toute cette abondante littérature hermétique, il ne nous reste, avec quelques fragments, que les vingt-huit traités que vient de publier, avec texte et traduction, la *Collection des Universités de France*. De ces traités, plus ou moins longs et d'un intérêt plus ou moins captivant, les uns semblent avoir été écrits pour exalter la ferveur religieuse; les autres se font remarquer par un prosélytisme qui aurait pour but de faire connaître à des mystes ou à des néophytes le genre de vie, les voies libératrices et les doctrines sacrées que l'expérience des maîtres jugeait le plus à même d'assurer le salut des âmes et leur retour à Dieu. Sans culte, sans rite et sans cérémonie, la religion hermétique est une pure religion de l'esprit et de l'intelligence. Le salut s'y obtient par la prière, la louange divine et la méditation.

Derniers sursauts mystiques de la Gentilité, « *les livres d'Hermès Trismégiste*, écrit Louis Ménard, *ne peuvent soutenir la comparaison ni avec la religion d'Homère, ni avec la religion chrétienne, mais ils nous font comprendre comment le monde a pu passer de l'une à l'autre. En eux, les croyances qui meurent et les croyances qui naissent se rencontrent et se donnent la main. Il était juste qu'ils fussent placés sous le patronage du dieu des transitions et des échanges, qui explique, apaise et réconcilie; du conducteur des âmes, qui ouvre les portes de la naissance et de la mort; du dieu crépusculaire, dont la baguette d'or brille le soir, au couchant, pour endormir dans l'éternel sommeil les races fatiguées, et le matin, à l'orient, pour faire entrer les générations nouvelles dans la sphère agitée de la vie* ».

Dans cette nouvelle et remarquable édition, le texte grec a été établi par Arthur Darby Nock, professeur à l'Université Harvard. La traduction qui l'accompagne est due au R. P. J.-A. Festugière, directeur d'études à l'école des Hautes Etudes. Paris, Les Belles Lettres, 1945.

MARIO MEUNIER.

LES DÉRÈGLEMENTS DE L'HUMEUR

par Jean Delay

(*Presses universitaires*, 1946). In-8°, 183 p.

On prétend d'ordinaire établir une technique à partir d'une science. Par un renversement inattendu, le professeur Delay s'efforce de tirer d'une technique qui réussit l'interprétation scientifique que ce succès implique. Il s'agit de la célèbre thérapeutique appliquée à certaines maladies mentales, l'usage de chocs violents provoquant soit un coma artificiel (à l'aide d'insuline),

soit une crise épileptique (à l'aide de cardiazol ou de commotions électriques). L'efficacité de ces procédés, découverts par hasard, reste en effet, mystérieuse.

Suivant les succès et les échecs qu'il obtient, Delay est amené à distinguer trois types d'humeur, c'est-à-dire de dispositions affectives fondamentales qui donnent à chacun de nos sentiments sa coloration agréable ou désagréable, en fonction de l'intensité plus ou moins grande du tonus affectif, c'est-à-dire de l'énergie affective qu'elles manifestent. Il oppose, en vertu de cette définition, deux types d'exaltation, humeur mélancolique et humeur maniaque, à une dépression, l'humeur hébéphrénique, caractérisée par l'hébétude.

Ce faisant, Delay retrouve, ou précise, des classifications classiques. Mais il les lie de façon systématique à l'intensité de l'irrigation affective dont il trouve, sinon la cause, du moins le centre animateur dans le cerveau intermédiaire, au niveau de l'hypophyse et de l'hypothalamus. Là se manifesterait l'organisation régulatrice de l'énergie affective, de cette sorte d'élan vital, dans lequel Delay n'hésite pas à voir une condition de la vie consciente.

R. P.

VIVRE COMME ON PENSE

roman, par Mme Dorette Berthoud

(Julliard Sequana).

Vivre comme on pense est une intéressante peinture des milieux protestants suisses, et le récit, parfois très émouvant, très dramatique, d'une vocation de pasteur de l'Eglise réformée. La première et la toute dernière partie en sont d'un romancier vigoureux et vivant, d'un excellent portraitiste d'âmes. Mais on doit regretter que, vers le milieu de son livre, Mme Dorette Berthoud se soit avisée d'un dessein trop ambitieux. A la faveur de l'histoire sentimentale et intellectuelle de Marc Hébrard, elle a voulu toucher à presque tous les grands problèmes, moraux, sociaux, religieux, qu'ont soulevés, en France comme en Suisse, les quarante premières années de ce siècle. D'une part, elle n'a pu, bien entendu, traiter de questions et de milieux si divers que d'une façon superficielle. D'autre part, sollicitée par tant de sujets, elle a bien été forcée de perdre de vue l'objet même de son roman qui était très précisément un conflit d'amour et de religion, dans un milieu très particulier, très déterminé. — conflit et milieu auxquels son talent avaient su d'abord attacher très fortement notre intérêt. Le procédé du « journal », commode peut-être et certainement un peu paresseux, qu'elle emploie pendant plus d'un tiers de son livre, n'était pas fait d'ailleurs pour lui remettre la barre en main. Ceci dit, *Vivre comme on pense* est un roman curieux, neuf par maints endroits, dont la gravité est exempte d'ennui, qui nous change de beaucoup de billevesées à la mode, et qui est d'un style probe et clair, sans surcharges comme sans fadeur.

M. P.

MYTHES DE GUERRE

par Marie Bonaparte

(Imago, Londres 1946)

La grande psychanalyste qu'est la princesse Marie Bonaparte nous donne ici quelques-unes de ses meilleures pages, les plus hautement inspirées. Ce livre est facile à lire, mais surtout il contient une matière suffisante pour retenir le lecteur au delà d'un premier contact. Et c'est presque malgré soi qu'on y revient, car il n'est pas agréable d'assister à ce démontage minutieux de croyances dont nous avons tous été plus ou moins victimes, et de voir les convictions les plus ardentes de notre civilisation se superposer étrangement aux mythes des peuplades primitives.

L'auteur tisse, avec talent, tout un réseau d'explications dont chacune tend à manifester le caractère fatal des modes généraux du comportement humain sur le plan social. L'homme est mené par des tendances inconscientes, et les nécessités de la vie en commun viennent encore grossir cette vie souterraine de toutes sortes de « refoulements » qui ne permettent plus aux tendances que de s'exprimer sous la forme de mythes collectifs. Ainsi apparaît-il comme irresponsable, et incapable de reprendre en mains son propre dynamisme.

Une telle conclusion, qui réduirait la morale à quelque « hygiène », a quelque chose de choquant. La lucidité du psychanalyste — qui est un homme comme les autres — d'où lui vient-elle, sinon de sa propre compréhension de ces tendances prétendues inconscientes? Et s'il les comprend, s'il peut y voir des puissances productives de symboles et de mythes, ne doit-on pas les tenir, dès lors, pour les attitudes spontanées (mais déjà empreintes de signification) d'une conscience profonde qui ne s'est point encore ressaisie, mais qui demeure capable de le faire? C'est d'ailleurs ce que manifeste assez, selon nous, tout l'admirable chapitre

Chronique Bibliographique

(Suite et fin)

que l'auteur consacre au « Mythe du Juif-Satan » : le refoulement y apparait bien l'acte d'une conscience qui, par mauvaise foi, tente de s'oublier elle-même le plus complètement possible. « Les Antisémites projettent sur le Juif, attribuent au Juif tous leurs mauvais instincts plus ou moins insconcients... ; ainsi en s'en déchargeant sur son dos, ils s'en lavent eux-mêmes et apparaissent à leurs propres yeux tout rayonnants de pureté. Le Juif se prête ainsi à merveille à être une projection du Diable... les nègres en Amérique assument aussi une telle fonction de fixation. » Restituée à l'origine de semblables attitudes, la conscience semble bien susceptible de les dépasser pratiquement. Comprendre n'est pas constater, réfléchir du haut de quelque point de vue théorique et impersonnel : on ne se comprend soi-même qu'en amorçant sa propre transformation.

FRANCIS JEANSON.

« ENFANTS DE VIENNE »

par Robert Neumann *(Editions Atlas)*

Nul milieu ne pouvait mieux convenir à la technique du roman américain que celui de ces enfants perdus — Juifs, orphelins, membres de familles « déplacées » — qui vivent dans la Vienne de l'occupation, entassés dans des caves sous des palais détruits, milieu à la fois brutal et innocent, où « libéré » signifie « mort », où un gamin de treize ans tue un ancien S.S. pour s'emparer de ses vêtements, où des cabinets avec chasse d'eau représentent le comble du luxe et où une jeune prostituée, interrogée sur ses rêves d'avenir, répond avec candeur : « Je voudrais devenir vierge », bref, milieu riche de ces contrastes à quoi les romanciers américains se plaisent.

On est surpris d'apprendre que l'auteur de ce livre, dur et même tragique, écrit dans un style âpre, nerveux, réaliste, avec des éclaircies de poésie touchantes, n'est pas un Américain, mais un Autrichien naturalisé Anglais. Le plus étonnant sans doute, est que son œuvre égale et peut-être même dépasse *les Raisins de la Colère*.

JACQUES DE RICAUMONT.

Le Directeur-Gérant : Marcel THIÉBAUT

(Croquis et dessins de Drian, Christian Bérard et Claude Tolmer.)

IMP. CHAIX, RUE BERGÈRE, 20, PARIS. — 5724-9-47

En souscription

ÉDITION ORIGINALE DE GRAND LUXE

JULES ROMAINS

L'AN MIL

(Texte intégral)

Lithographies originales de J. ERNOTTE

■

Un volume in-4° raisin de 240 pages, en feuilles sous double étui

TIRAGE A 250 EXEMPLAIRES

■

1 ex. sur Japon impérial, avec suites, remarques inédites, planches refusées, 2 dessins originaux et une page tirée du manuscrit de JULES ROMAINS.

5 ex. sur Arches, avec suites, remarques inédites, planches refusées, un dessin original et une page tirée du manuscrit de JULES ROMAINS.

20 ex. sur Arches, avec suites, remarques inédites, planches refusées et un dessin original.

30 ex. sur Johannot avec suites.

194 ex. sur Johannot.

■

Spécimen illustré sur demande

PARUTION EN NOVEMBRE

ÉDITIONS DE L'ODÉON

18 bis, rue Henri-Barbusse, 18 bis

PARIS (Ve) ODÉON 29-43